





MANUEL
DE
L'ADOLESCENCE,

OU

ENTRETIENS
D'UN PÈRE AVEC SES ENFANS,

SUR

La Morale,
La Politique,
L'Histoire naturelle,
La Géographie,
L'Histoire,
La Mythologie,
La Révolution Française,
La Constitution, etc. etc.

A L'USAGE DES DEUX SEXES,

AVEC FIGURE.

Il faut semer lorsqu'on veut recueillir.

A PARIS,
Chez la veuve FOURNIER, Libraire, rue Neuve-Notre-Dame, en la Cité, N° 7.

AN VII.

Aux Instituteurs et Institutrices.

LES pères et mères vous confient un dépôt bien précieux : vous tenez auprès de vos élèves la place de leurs parens, et vous devez en prendre les entrailles et la fermeté. A peine sortis de l'enfance, ils sont confiés à vos soins; ils n'ont encore ni vertus ni vices, et du succès des peines que vous vous donnerez pour former leur caractère, dépendront un jour les qualités ou les défauts de leur esprit, et peut-être les vices ou les vertus de leur cœur.

N'offrez jamais à leurs yeux que des objets capables de leur donner des idées justes, et de leur inspirer des sentimens louables. Éloignez d'eux tout ce qui pourrait flatter leur vanité ou irriter leur gourmandise. Ne louez ni leur esprit ni leur figure. Cherchez moins à les amuser qu'à les instruire. S'ils vous font des questions, ne les trompez jamais, et que vos réponses soient proportionnées à

leur faible intelligence. S'ils paraissent hautains, s'ils commandent, défendez qu'on leur obéisse. Fermez les yeux sur leur étourderie, ne leur passez jamais les méchancetés : ne permettez pas qu'ils osent frapper, injurier, contrefaire qui que ce soit. Ne les caressez point par faiblesse ou par fantaisie, et craignez de les gronder par humeur et mal-à-propos. Ce que vous avez refusé à leurs prières par raison, ne l'accordez pas à l'importunité et à l'opiniâtreté.

Ne croyez pas que les beaux discours et les belles phrases contribuent beaucoup à l'éducation des enfans; ils peuvent sans doute éclairer leur esprit, mais la conduite des personnes chargées de l'éducation de la jeunesse, forme leur caractère. Ayez de la fermeté, beaucoup d'égalité dans l'humeur, de la gaieté dans vos leçons, de la douceur dans la conversation; et de quelque tempérament que soient vos élèves, vous verrez qu'insénsiblement la sérénité de votre âme passera dans la leur.

Punissez sévèrement la plus légère désobéissance, rien n'est plus important pour la suite de l'éducation : abaissez l'orgueil de vos élèves, en leur faisant sans cesse envisager qu'ils sont dépourvus de tout ce qui mérite l'estime des hommes, qu'ils n'ont ni science, ni raison, ni vertu ; qu'ils ne peuvent rien pour eux-mêmes, et que personne n'a besoin d'eux. N'épargnez rien pour les rendre attentifs et polis, et pour les accoutumer à recevoir avec reconnaissance les bontés qu'on aura pour eux.

Inspirez-leur une sorte d'indifférence pour les présens, et pétrissez leur âme de façon qu'ils se fassent un vrai plaisir de donner, et sur-sout qu'ils sachent donner avec grace. S'ils balancent à donner, qu'ils soient privés de ce qu'ils auront fait difficulté d'accorder : qu'ils reçoivent avec peine et qu'ils ne demandent jamais. Ils ne doiventpas ignorer combien il est humiliant de recevoir, et combien il est doux d'aider ceux

qui sont dans le besoin. Pour imprimer ce vertueux sentiment dans leur ame, ne souffrez pas qu'un pauvre s'éloigne d'eux sans en avoir reçu un léger secours; qu'on leur fasse un présent, sans aussitôt en recevoir un plus considérable d'eux; qu'on leur rende un médiocre service, sans qu'ils le récompensent au-delà de sa valeur; car le petit trésor des enfans n'est fait ni pour être augmenté, ni pour être diverti en fantaisie, mais pour fortifier leurs premiers sentimens d'humanité, de générosité et de justice.

Soyez avares de louanges, et, je le répète, ne louez jamais leur esprit ni leur figure, ce serait le moyen de les rendre présomptueux et frivoles; louez en eux leur douceur, leur obéissance, leur exactitude à remplir leurs devoirs, leur respect et leur attachement pour les personnes qu'ils doivent aimer. Prouvez-leur que c'est mépriser un enfant que le louer sur sa figure et sur son esprit,

parce qu'apparemment on ne trouve rien de mieux à louer en lui.

Vos élèves feront des fautes, sans doute, il est de l'humanité d'en faire; mais, si vous portez sur eux toute l'attention dont vous êtes capables, ils en feront peu. Ce seront des fautes d'ignorance : ils oublieront ce que vous leur aurez dit, parce que quelqu'un les aura distraits : ils briseront quelque vase par étourderie, ils ménageront peu leurs vêtemens : toutes bagatelles qui viennent de l'âge, qui ne tirent point à conséquence pour l'avenir, dont on doit avertir, mais qu'il ne faut jamais punir, à moins qu'il n'entre dans ces actions une volonté réfléchie. Une désobéissance marquée; un trait d'humeur, une menterie, une parole malhonnête, un coup donné, enfin, tout ce qui présente le germe de vice, tout ce qui annonce la noirceur, la bassesse, l'insensibilité; voilà les fautes punissables, et qu'il ne faut jamais passer, parce que bientôt elles devien-

draient des crimes du premier ordre.

Entre les punitions rigoureuses, que la privation de voir ses parens et d'en être carressé, soit la première; les autres privations ne doivent être considérées que comme une suite de celle-là. Ainsi le coupable ne sera négligé dans son extérieur, que parce qu'il ne convient pas qu'un enfant disgracié de son père et de sa mère songe à son ajustement. Faites ensorte que personne ne le regarde; vous-mêmes affectez la froideur, mais gardez-vous de cesser d'être doux; il faut conserver sa confiance, il faut qu'il dépose sa douleur dans votre sein, et c'est alors que vos tendres reproches, que vos leçons pénétreront dans son ame avec efficacité. Vous lui ferez acheter son pardon, et il sera le prix de sa sensibilité et de sa bonne conduite. Au reste, que ce châtiment soit rare.

Je ne vous parle point de l'usage des verges, il doit être banni de tout plan d'éducation; les coups sont

les châtimens des esclaves. Accoutumez-les à penser noblement : le principe de l'honneur est dans les enfans comme dans les hommes faits: dirigez leur amour-propre, et attachez-le invariablement à des objets honnêtes. Mettez à haut prix ce que vous voulez qu'ils estiment, et ils l'estimeront; faites-leur faire des choses louables pour mériter d'en faire d'autres. Cherchez les récompenses dans les objets qu'ils doivent aimer, dans les carresses de leurs parens, dans quelque action supérieure à celles qu'ils ont déjà faites, dans le plaisir d'apprendre quelque chose qu'ils ignorent; enfin, dans l'estime, dans la considération, dans les louanges, car il faut qu'ils aiment les louanges jusqu'à un certain point; c'est le moyen le plus sûr pour les amener au goût des choses louables.

Quel inconvénient y aurait-il que vous donnassiez à vos élèves, suivant les circonstances, les titres de raisonnable, de véridique, de bien-

faisant ? Qui empêcherait qu'on leur accordât ces noms dans les lettres que vous leur feriez adresser, et qu'on menaçât de les supprimer, s'ils cessaient de s'en rendre dignes? C'est ainsi, au moins je le crois, qu'on peut élever l'âme d'un enfant, et y répandre toutes les semences de la raison et de la vertu. Si de lui-même il a fait quelque action réellement louable, c'est alors qu'il faut engager tout le monde à venir lui faire compliment avec un air de considération. Quiconque est capable d'un sentiment vertueux, doit être regardé comme un homme fait.

Telles sont mes idées sur les moyens de réussir dans l'éducation des enfans. Vous tenez, je le répète, auprès de vos élèves, la place de leurs parens; veillez à leur santé et à la bonne conformation de leur corps, appliquez-vous à former et à orner leur esprit, mais sur-tout réglez leurs mœurs, et fixez en eux les qualités sociales. Ils vous devront leur bien-

être et l'estime qu'ils obtiendront dans la société dont ils doivent être membres ; leur famille vous devra son soutien, et la patrie, dont par-là vous deviendrez les bienfaiteurs, recueillera les fruits de la bonne éducation que vous aurez pris la peine de leur donner.

Votre emploi est le plus noble qu'il y ait dans la société, et quiconque n'en connaît pas le prix, et ne sait pas le respecter, n'est pas digne d'être appelé du tendre nom de père.

De la bonne ou de la mauvaise éducation que reçoivent les enfans d'un Etat, dépend toute l'harmonie du corps politique.

Aux Élèves.

La tendresse de vos parens pour vous est sans borne ; ils desireraient vivre continuellement auprès de vous ; mais les devoirs qu'ils ont à remplir ne leur permettent pas de jouir de cette satisfaction. Ils confient donc à vos instituteurs toute leur

autorité sur vous, et vous leur devez dès-lors une obéissance sans bornes. Ecoutez leurs leçons, faites vos efforts pour en profiter, ils seront vos amis. Aimez-les, prévenez leurs desirs, tâchez d'obtenir leur amitié par votre docilité : qu'ils deviennent les confidens de vos plaisirs et de vos peines, et qu'après vos parens vous n'ayez rien de plus cher au monde. Concevez toute l'obligation que vous leur aurez un jour. Sans cesse occupés de vous, ils veilleront sur votre santé, et ne connaîtront le repos que lorsque vous pourrez en jouir. C'est beaucoup sans doute; mais jusqu'où ne porterez-vous pas votre reconnaissance, lorsque vous pourrez vous convaincre que c'est à eux que vous devrez les vertus qui germeront dans votre cœur? La vie sans la vertu est un bien méprisable, et il vaudrait mieux pour vos parens, malgré leur amour pour vous, qu'ils eussent à pleurer votre mort, que l'oubli de vos devoirs.

MANUEL.

MANUEL
DE
L'ADOLESCENCE.

PREMIER DIALOGUE.

TIMANTE, père, TIMANTE, fils, JULIE.

JULIE.

MON cher papa, nous venons de rendre nos devoirs à notre maman, voulez-vous bien nous permettre de déjeûner ?

Le père. De tout mon cœur, mes chers enfans. Vous avez bien commencé votre journée ; je me flatte qu'elle se passera agréablement ; mais commençons par déjeûner.

Julie. Est-ce du thé que nous allons prendre ?

Le père. Non, ce sera du café.

Timante. Mon papa, vous ne nous avez pas montré sur quel arbre de votre jardin l'on cueille les feuilles de thé.

Le père. Mon bon ami, ces feuilles se trouvent sur un arbrisseau qui ne croît que dans les empires de la Chine et du Japon, dont nous nous entretiendrons lorsque nous commencerons à étudier la géographie et l'histoire. Il n'y a pas fort longtems que nous connaissons l'usage de cette infusion salutaire, qui cesserait de l'être si l'on en prenait sans modération.

Timante. Vous nous avez souvent dit qu'il falloit user modérément de tout.

Julie. Et le café se trouve-t-il aussi sur les arbres ?

Le père. Oui, c'est la semence d'un arbre qui croît jusqu'à la hauteur de douze mètres, et qui présente presque continuellement aux yeux, des fleurs et des fruits. Voyez cette petite féve, elle est telle qu'on

l'apporte de l'Arabie et de l'Amérique; car l'arbre du café ne croît que difficilement dans notre pays. On fait griller cette semence, et lorsqu'elle a pris une couleur brune, on la réduit en poudre, dans ce petit moulin, comme vous voyez chaque jour, et avec de l'eau bouillante on en compose la liqueur que vous allez boire.

Julie. J'aime beaucoup cette liqueur, mais avec de la crême: c'est un fort bon déjeûner.

Timante. Il y faut ajouter un peu de sucre.

Julie. Mon papa, vous ne nous avez point encore appris d'où l'on tire le sucre.

Le père. C'est le suc de la moële de certains roseaux qui croissent aux Indes, et qui, après un long et pénible travail, se change en cette substance solide, blanche, douce, et si agréable à votre goût.

Timante. Je vous remercie, mon

papa, de m'avoir appris ce que c'est que le sucre.

Le père. Quand vous aurez quelques doutes, ne craignez jamais de m'interroger.

Timante. Ah ! si j'osais, je vous demanderais à quoi peuvent servir ces vilains vers que j'ai vus l'autre jour chez ma cousine, et dont elle fait tant de cas.

Julie. Ils sont affreux.

Le père. Mes enfans, entre les insectes que la nature a formés, celui-ci est sans doute un des plus admirables. Il sort d'un petit œuf, à-peu-près gros comme la tête d'une épingle : voilà son premier état. Il devient ensuite un petit ver, d'une couleur blanchâtre et tirant sur le jaune, telle que vous l'avez remarqué. Dans cet état, il se nourrit de feuilles de mûrier, jusqu'à ce que venant en maturité, il se renferme de lui même dans une coque ou enveloppe de soie de la grosseur et de la figure d'un œuf de pigeon et

prend la forme d'une féve qu'on appelle chrysalide. Alors il reste sans vie et sans mouvement, jusqu'à ce qu'enfin il sort de ce nouvel état pour devenir un papillon, et se faire jour à travers son tombeau de soie : après, cessant de vivre réellement, il se prépare une autre vie par les petits œufs qu'il pond.

Julie. Cela est admirable !

Le père. Mes chers enfans, ces belles étoffes que vous voyez, vous les devez au travail de ces vers que vous trouvez si vilains.

Timante. Cela n'est pas possible !

Le père. Rien n'est plus vrai. Aussi-tôt que ce ver a acquis la grosseur et la force nécessaires pour faire sa coque, il travaille à sa toile, car c'est ainsi qu'on appelle le léger tissu qui est le commencement de son ouvrage. Lorsqu'il est achevé, il prépare sa coque, s'enferme dedans avec sa soie, et ainsi caché, il emploie un certain tems à épaissir et fortifier sa maison. C'est toujours

avec le même bout, qui ne se casse jamais par sa faute, qu'il perfectionne son travail, et ce bout est si fin et si long, que ceux qui l'ont examiné attentivement, assurent que la soie qui entoure chaque coque, suffirait pour former l'enceinte de Paris.

Julie. Ah ! mon papa, permettez-nous d'élever des vers à soie. J'étais bien sotte d'avoir pris de l'aversion pour un insecte si laborieux.

Timante. Et si utile, ma sœur, puisque sans lui vous n'auriez pas la belle robe dont maman vient de vous faire présent.

Le père. Nous demanderons à votre cousine, des œufs de ces vers qui ne vous paraissent plus si méprisables, et nous en ferons éclore au printemps prochain. Julie, il ne faut, pour qui que ce soit, se prendre ainsi d'aversion à la première vue : l'animal le plus laid est souvent le plus utile ; et pour vous faire connaître l'importance de ce principe, rappellez-vous combien de fois je

vous ai répété que l'homme le plus difforme était souvent le plus respectable par les qualités du cœur.

Julie. Je ne l'ai pas oublié ; on pourrait même citer l'homme d'affaires de mon oncle, qui, quoique bien laid, sait, par ses vertus, s'attirer l'estime et la considération des personnes qui le connaissent.

Timante. Mon papa, dites-moi, s'il vous plaît, de quoi cette glace est composée, et comment il se peut qu'elle rende exactement la figure de toutes les choses que je lui présente ?

Le père. Ce miroir qui réfléchit votre image, Timante, est une sorte de verre, mais plus parfait que les vîtres qui permettent au jour d'éclairer votre appartement. Le verre se fait par le moyen d'un feu très-violent, avec des cailloux blancs, ou avec du sable blanc bien lavé, et ce qu'on nomme sel alkali, ou de l'herbe de soude, ou bien avec du sel de cendres de fougère. C'est avec

la matière fragile et transparente que produit cet alliage que l'on fait les fioles, les crystaux artificiels, les bouteilles de gros verre, de verre fin, les verres à boire, et le verre en plat, qu'on distingue en verre commun et en verre blanc : le premier s'emploie principalement pour les bâtimens ordinaires, et le second pour couvrir des dessins et des estampes, etc. Or, quoique la glace que vous admirez, ne soit qu'un morceau de verre, c'est un verre d'une qualité supérieure au premier, sur une des surfaces duquel on répand également un mêlange de mercure et d'étain, qui l'empêche d'être transparent comme cette vître, et lui donne le moyen de rendre fidèlement tous les corps qui lui sont présentés. Quelque jour, mes chers enfans, nous irons voir travailler ces merveilleuses glaces; c'est le seul moyen de vous donner une idée de certaines opérations qui ne sont pas encore à votre portée. Mettons-nous

à l'ouvrage. Vous, Timante, achevez la page d'écriture que votre maître vous ordonna hier de recommencer : Vous, Julie, étudiez votre leçon de musique, nous dînerons ensuite : il fait beau temps, nous terminerons la journée par une longue promenade.

DEUXIÈME DIALOGUE.

JULIE.

AH ! mon papa, combien de petites bêtes !

Le père. Ce sont des fourmis. Ce petit insecte vit en société. D'abord il se montre sous la forme d'une espèce d'œuf, qu'il perce pour paroître sous celle d'un ver, et ensuite, ayant pris son accroissement, il devient fourmi. Il y a des fourmis mâles, des fourmis femelles, et d'autres qu'on appelle ouvrières : ces dernières s'occupent à construire l'habitation de toute la société. Examinez

attentivement ce petit sentier qui conduit à ce monticule. Voyez avec quelle activité elles pressent leur travail : en voilà plusieurs qui s'efforcent de traîner un petit morceau de bois ; d'autres qui enlèvent ce brin de paille : celles-ci sont comme les conductrices des ouvrages, et il semble que les autres leur obéissent.

Timante. Mais, mon papa, ces petits animaux ont donc de la raison ?

Le père. Non, mon bon ami, mais la nature leur a accordé la portion d'instinct nécessaire pour veiller à leur conservation. Elles ont besoin d'une maison qui puissent les garantir des injures de l'air, et elles savent l'élever en peu de tems. On croyait autrefois qu'elles avaient la prévoyance de se former des magasins de vivres pour l'hiver ; mais c'est une erreur.

Julie. Mon papa, à quoi servent les fourmis ?

Le père. On s'en sert avec quelques succès contre certaines mala-

dies, et les œufs de fourmis sont une nourriture délicieuse pour plusieurs oiseaux, entr'autres pour les rossignols, les jeunes faisans et les perdrix : mais si elles deviennent de quelqu'utilité dans les champs, elles nuisent beaucoup aux arbres fruitiers, et les jardiniers cherchent tous les moyens possibles pour les détruire. Au reste, les fourmis que nous connaissons sont peu dangereuses, en comparaison de celles qui se trouvent dans certains pays. Celles-là élèvent leurs fourmillières à la hauteur d'un homme, et elles sont si fortes et en si grande quantité, qu'elles dévorent en une nuit des moutons et des chèvres.

Timante. Cela me paraît impossible.

Le père. Rien n'est plus vrai.

Julie. Mon frère, voyez-vous la lune ? Ah ! qu'elle est petite ! Comment se peut-il qu'elle marche ainsi en l'air ?

Le père. Vos yeux vous trompent,

Julie : la lune n'est pas petite. Regardez le coq qui est tout au haut de cette flèche, il ne vous paraît pas plus gros qu'une poule ordinaire : eh bien, il est de la grosseur d'un mouton : voyez cet homme qui travaille sur la pente de cette colline, il paraît petit comme un enfant ; pourquoi ? c'est qu'il est éloigné. Les objets diminuent aux yeux en proportion de leur éloignement. Vous dites que la lune marche en l'air, il est vrai ; mais savez-vous bien que la terre où nous sommes est aussi suspendue en l'air, et qu'elle tourne toujours ?

Timante. Ah ! mon papa, vous voulez vous moquer de nous. Si la terre tournait, nous le sentirions.

Le père. Répondez-moi, Timante. Vous avez souvent été dans un bateau sur la rivière ?

Timante. Oui, mon papa.

Le père. Vous avez sûrement remarqué que le bateau paraît toujours rester à la même place, tandis que

la terre, les arbres et les maisons semblent courir et s'enfuir.

Julie. Cela est vrai; il en est de même quand je suis dans un carosse.

Le père. Cependant vous êtes bien persuadés tous deux que les arbres et les maisons restent à leur place, et que c'est le bateau et le carosse qui marchent et qui vous emportent. Vous êtes sur la terre comme dans un bateau: elle tourne et vous emporte avec elle, sans que vous le sentiez; et pendant ce voyage, vous croyez voir courir le soleil qui reste à sa place.

Timante. Je vous crois, mon papa; mais j'ai bien de la peine à concevoir ce que vous dites.

Le père. C'est ce voyage que la terre fait en vingt-quatre heures, qui nous donne le jour et la nuit. Quand elle nous porte vis-à-vis du soleil, nous avons le jour, et lorsqu'elle nous porte de l'autre côté, nous avons la nuit.

Julie. Mais le soleil se couche tous les soirs.

Le père. Le soleil luit toujours. Nous cessons de le voir, il est vrai; mais alors il se lève pour d'autres peuples. Ecoutez : La terre est presque ronde ; elle est habitée tout autour.

Timante. Vous badinez, mon papa; en ce cas, ceux qui vivent sous nous auraient les pieds en haut et la tête en bas.

Le père. J'en conviens. Si l'on perçait la terre, ce qui n'est pas possible, nos pieds et les leurs se rencontreraient ; mais cela n'empêche pas qu'ils n'aient, comme nous, les pieds à terre, et la tête tournée vers le ciel. Prenons que cette orange que je tiens soit la terre; qu'elle soit suspendue en l'air, et qu'il y ait une mouche dessus et une dessous, n'est-il pas vrai que ces deux mouches auraient les pieds opposés les uns aux autres? Supposons encore que cette orange soit renfermée dans une plus grosse boule, qui est le ciel, n'est-il pas certain que les

deux mouches auront la tête tournée vers le ciel?

Julie. J'entends cela.

Timante. Mais comment cette orange se soutient-elle dans cette boule.

Le père. Il faudrait de trop grands détails pour vous expliquer les moyens dont les savans croient que le créateur se sert pour soutenir la terre en l'air, et je ne puis vous dire autre chose, sinon que l'auteur de la nature l'a voulu ainsi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la terre est en l'air, puisque plusieurs voyageurs en ont fait le tour.

Timante. Je le crois, mon papa, mais il faut convenir que c'est une chose bien incompréhensible.

Julie. Ah! mon frère, le beau gazon!

Le père. C'est une très-grande pièce de bled.

Timante. Comment, cette herbe que je vois, est ce qui produit les grains de bled que vous m'avez montrés l'autre jour?

Le père. Oui, mon cher ami : on prépare d'abord la terre, en la retournant avec un instrument qu'on appelle charrue ; ensuite on la fume, c'est-à-dire, qu'on jette dessus de la paille mêlée avec les excrémens de divers animaux, ce qui lui communique une chaleur nécessaire : puis on la retourne encore, et l'on répand dessus une grande quantité de grains de bled. On rompt ensuite les mottes de terre avec un instrument appellé herse. Ces grains germent au bout de quelque tems, et produisent cette herbe que vous voyez. Bientôt cette herbe s'élèvera et prendra de la force pour soutenir un épi de la longueur d'un doigt, dans lequel seront renfermés plusieurs grains de bled. Les grandes chaleurs changeront en jaune la couleur verte de cette herbe ; c'est alors que les grains seront mûrs. On coupera ces pailles, et on les portera dans une maison où on les battra avec des bâtons, pour en faire sortir tous les grains qui,

portés au moulin, seront broyés entre deux pierres, et réduits en poussière ou farine propre à faire votre pain.

Julie. Cela est admirable !

Le père. Reconnaissez à tout cela la sagesse de l'auteur de la nature qui a arrangé les saisons précisément pour faire venir le bled. On le sème l'hiver, pendant le tems des pluies : le froid le fait rester dans la terre, où il prend de la force : au printems l'herbe grandit, et les chaleurs de l'été lui donnent la maturité convenable, pour servir à la subsistance des hommes. Telle est la providence du créateur que vous ne devez jamais perdre de vue dans toutes nos leçons.

Timante. Mon papa, ceux qui travaillent à la terre doivent bien se fatiguer, et nous serions des méchans, si nous les méprisions, car ce sont eux qui nous font vivre.

Le père. S'il n'y avait pas des pauvres et des riches dans le monde, vous seriez forcés de travailler à la

terre comme ces cultivateurs, si vous vouliez manger du pain.

Julie. Je ne pourrais jamais. Mais je leur suis bien obligée de prendre tant de peine pour me nourrir. Mon cher papa, entrons dans ce moulin qui est devant nous. Je serais bien-aise d'apprendre comment le grain se change en farine.

Le père. Volontiers.

TROISIÈME DIALOGUE.

Les mêmes, UN MEUNIER.

TIMANTE.

CITOYEN, voulez-vous bien nous permettre d'examiner votre moulin?

Le meunier. De tout mon cœur, mon bel enfant.

Timante. Comme il tourne vîte !

Le meunier. On appelle cela des aîles, et c'est le vent qui les fait

tourner, en frappant dans les toiles dont elles sont revêtues.

Timante. Mais, citoyen, si le vent venait de l'autre côté, vos aîles ne tourneraient donc pas?

Le meûnier. Pardonnez-moi, mon petit ami; je tournerais mon moulin en tirant cette pièce de bois que vous voyez, et je présenterais ainsi mes aîles au vent, afin qu'elles en reçussent l'impression.

Timante. Quoi! vous pouvez faire tourner votre moulin comme vous voulez?

Le meûnier. Le vent change, et dans l'instant vous en allez voir l'expérience.

Julie. Mon frère, il est vrai.

Timante. Mon papa, comment se peut-il que ces aîles qui tournent réduisent le bled en farine? Je ne le conçois pas.

Le meûnier. Entrez dans le moulin, vous l'allez comprendre. Les aîles que le vent fait tourner en dehors, font à leur tour marcher cet

arbre en dedans, et cet arbre fait tourner les deux meules que voici. On verse le grain dans cette machine, qu'on appelle trémie; il tombe et s'insinue jusque sur les deux tiers du rayon des meules, et c'est où il commence à se rompre. Après qu'il est réduit en poussière, le tout coule par l'entonnoir de cette chausse, la farine passe au travers de la chausse qui ressemble à un tamis, et le son beaucoup plus gros n'y pouvant passer, est agité dans cette chausse, et sort enfin par cette ouverture, pour tomber dans ce sac destiné à le recevoir.

Julie. Mon papa, vous nous parliez l'autre jour des moulins à eau: est-ce qu'ils ne sont pas construits comme ceux-ci?

Le père. A quelque différence près. C'est l'eau qui fait tourner la roue qui met toute la machine en action: nous irons en examiner un; et actuellement que vous avez vu un moulin à vent, il vous sera aisé de

voir en quoi il diffère d'un moulin à eau ; mais reprenons le chemin du logis, je crains le mauvais tems.

Le meûnier. Citoyen, l'orage est trop proche ; je vous conseille de le laisser passer : mettez-vous à l'abri dans ma maison.

Le père. Nous allons profiter de votre offre, et nous vous remercions de votre politesse.

Julie. Ah ! mon papa, les jolis petits poulets ?

Timante. Comment se peut-il que cette petite bête soit sortie d'un œuf, ainsi que vous nous l'avez dit ? Cela me passe.

Le père. Je vous ai fait remarquer dans l'œuf une petite tache blanche qui tenait au jaune.

Julie. Oui, mon papa.

Le père. Eh bien ? cette tache s'appelle germe. La poule demeure constamment sur ses œufs pendant environ vingt jours, et par la chaleur qu'elle leur communique, elle fait sortir le poulet de ce germe. Aussi-

tôt qu'il est sorti il se nourrit du blanc et du jaune de l'œuf; et lorsqu'il a épuisé cette nourriture, il casse la coquille de l'œuf avec son bec, et il est en état de marcher.

Julie. La poule reste-t-elle si long-tems sur ses œufs sans manger?

Le père. Elle les quitte quelquefois, mais seulement pour quelques minutes, encore vaudrait-il mieux lui apporter sa nourriture. Admirez, mes chers enfans, quel est l'amour de cette bête pour ses petits; avec quel soin elle les appelle, lorsqu'elle a trouvé au milieu de ce fumier quelque grain qui leur est propre, avec quel courage elle a cherché à les défendre contre ce chien qui s'est approché d'eux. Cette attention durera jusqu'à ce qu'ils puissent se passer d'elle; alors elle les abandonnera.

Timante. Pourquoi donc les abandonnera-t-elle?

Le père. La providence n'a pas jugé à propos d'étendre plus loin

affection des animaux pour leurs etits, parce qu'elle n'était pas néessaire à la conservation de l'espèce.

Julie. Mon papa, qu'est-ce que 'est que ces paniers ?

Le père. On appelle cela des uches. C'est dans ces paniers que ɔs mouches qui produisent le miel t la cire font leur demeure, lorsu'elles sont élevées par les hommes, t c'est ordinairement dans des troncs 'arbres que se logent celles qui sont auvages et errantes dans les forêts.

Julie. Quoi, mon papa, ce sont ɔs mouches qui font le miel et la ire ?

Le père. Oui, ma chère amie.

Timante. Est-ce qu'elles ont dans corps de la cire et du miel ?

Le père. Non, mais elles vont ucer les fleurs, et avec ce suc, elles n composent le miel et la cire.

Timante. Tout ce que vous nous ites aujourd'hui est étonnant.

Le père. Rien n'est plus admirable ue ces mouches qu'on nomme abeil-

les. Elles vivent chacune dans leur ruche, sous le gouvernement d'une reine, qui seule est exempte de travailler. Les unes s'occupent à nettoyer la ruche, les autres veillent sur les ouvrières : plusieurs se répandent dans la campagne dès le point du jour, et vont picoter les fleurs pour composer le miel. Celles qui se montrent paresseuses sont impitoyablement mises à mort.

Julie. Quoi, mon cher papa, elles les tuent ? cela est affreux.

Le père. On l'a souvent remarqué, en les examinant : et cela doit vous convaincre, Julie, combien la paresse est un vice odieux, puisque les bêtes le punissent dans leurs semblables.

Timante. Ah ! mon papa, quel coup de tonnerre ! il m'a fait trembler. Qu'est-ce qui peut donc produire un effet si terrible ?

Le père. Mon cher ami, ce bruit que vous entendez dans l'air, y est excité par des exhalaisons sulfureuses qui s'y allument. Ces exhalaisons

laisons viennent de la terre, elles s'enflamment dans l'air, et forment l'éclair que vous voyez, et ce roulement qui vous étonne. Quand cet éclat se fait fort haut et loin de nous, il ne peut causer aucun malheur; mais quand il se fait près de nous, il peut tuer les hommes et les animaux, et détruire les édifices et les arbres, comme cela arrive quelquefois.

Julie. Mon dieu, le tonnerre est sur notre tête.

Le père. Non, il est loin de nous; jugez de sa distance par l'intervalle qu'il y a entre l'éclair et le son; je vous expliquerai une autre fois comment le son parcourt environ trois cent cinquante mètres, par seconde, avant que de frapper notre oreille.

Timante. Ah! mon papa, comme il pleut; d'où peut venir une si grande quantité d'eau?

Le père. Toute cette eau est produite par les vapeurs de la terre et des rivières, qui s'élèvent en l'air;

et ne pouvant s'y soutenir, attendu leur pesanteur, retombent sur la terre en plus ou moins grande quantité, suivant que la nuée qui les a rassemblées en est plus ou moins chargée. Au reste, mes chers enfans, tout ceci tient à l'harmonie qui existe dans la nature, sans la pluie tout périrait sur la terre : la pluie est la principale source de toutes les fontaines et des rivières : elle humecte et ramollit la terre qui se trouve desséchée et durcie par la chaleur du soleil : cette terre ainsi humectée devient fertile ; de sorte qu'on peut y semer des graines que l'humidité fait croître, et qui nous fournissent toutes sortes de plantes et d'herbes. La pluie lave et purge l'air de tout ce qui pourrait être nuisible à la respiration ; elle tempère la chaleur de l'air qui nous environne.

Julie. Ah ! combien de petits grains blancs qui tombent avec la pluie !

Le père. On appelle cela de la grêle. Ce sont de petits glaçons for-

nés par des gouttes de pluie, qui étant gelées en l'air tombent sur la terre avant que d'avoir pu se dégeler. Lorsque nous apprendrons la physique, il sera nécessaire d'entrer dans un plus grand détail à ce sujet, il suffit aujourd'hui de vous dire que les effets de la grêle sont souvent très-funestes: quelquefois ces petits grains que voilà, sont de la grosseur des œufs de poules, et pèsent une livre: alors, en tombant, ils détruisent les moissons, les vendanges et les fruits, coupent les branches d'arbres, tuent les oiseaux dans l'air, les troupeaux dans les pâturages; et les hommes en ont été bien des fois mortellement blessés.

Julie. Cela est bien triste.

Timante. Ces pauvres laboureurs, après avoir travaillé plusieurs mois, sont privés du fruit de leurs peines, et quelquefois blessés. Que je les plains !

Julie. Mon papa, que fait là cette femme ?

Le père. Elle pétrit du pain : je vous ai expliqué comment le bled venait, et vous avez vu de quelle manière on le réduisait en farine. Il est bon que vous appreniez maintenant combien il faut encore de travail pour convertir cette farine en pain. Approchons ; cette femme avait de la semaine dernière un morceau de pâte qu'elle a détrempée avec un peu d'eau tiède ; ensuite elle a pris une certaine quantité de farine qu'elle a pétrie avec ce morceau de pâte qu'on appelle levain : voyez comme elle partage le tout, c'est pour en former ses pains : en voilà qui sont déjà formés et qu'on a mis sous ces couvertures humides, en attendant que le four soit en état de les recevoir : mais regardez, mes enfans, en voilà qu'on tire du four ; ils sont cuits et prêts à manger aussitôt qu'ils seront réfroidis. Rappelez-vous actuellement combien il en coûte de sueur aux laboureurs, aux meûniers et aux boulangers avant qu'il vous

soit possible de manger un petit pain à votre déjeûner.

Timante. J'ai long-tems mangé des petits pains sans savoir qu'ils fussent si difficiles à faire.

Julie. Mon cher papa, voilà le soleil, sa vue me réjouit.

Le père. Il fait cet effet sur tous les êtres. Vous avez dû remarquer que pendant l'orage tous vos membres étaient dans une sorte d'engourdissement, et que votre respiration était moins libre ; c'est que l'air, chargé de beaucoup de vapeurs, étant devenu fort pesant, et.....

Julie. Ah ! mon papa, mon cher papa, la belle chose que je vois là ! les brillantes couleurs !

Le père. On appelle cela un arc-en-ciel. Ce météore paraît toujours lorsque le tems est pluvieux ; il se fait remarquer dans la partie opposée au soleil dont les rayons frappent les gouttes d'eau qui remplissent l'air. Dans un autre tems je vous expliquerai ce qui fait que ces belles couleurs

sont ainsi arrangées ; mais avant cela, nous nous donnerons le plaisir de former un arc-en-ciel artificiel.

Timante. Quoi, mon papa, nous pourrons arranger ainsi le violet, le bleu, le vert, le jaune, l'orange, le rouge ? oh ! cela sera charmant.

Le père. Il ne faut pour cela que tourner le dos au soleil, prendre de l'eau dans sa bouche, et la faire jaillir aussi haut qu'il est possible. Cette eau poussée en l'air et dispersée en gouttes, retombera en pluie, sur laquelle les rayons du soleil venant à frapper, traceront un arc-en-ciel.

Timante. Rien n'est plus admirable.

Le père. Allons, mes enfans, il faut regagner le logis.

Julie. Mon papa, quelles sont ces herbes que je vois dans ce petit champ ? il me semble qu'il y en a de deux sortes.

Le père. Vous ne vous trompez pas. Cette première plante qui est près de nous, vient de la graine de

ıenevis, que vous donnez pour nourture à votre perroquet : on l'appelle ıanvre. C'est elle qui fournit la fisse dont on fait toutes sortes de ɔrdes et beaucoup de toiles.

Julie. Quoi, cette herbe ?

Le père. Oui, Julie, cette herbe eviendra grande comme moi. Lorsu'elle sera mûre, on la mettra dans eau, afin que son enveloppe pouisse ; ensuite on la fera sécher, on a brisera pour en tirer la filasse qui, ıréparée d'une certaine façon, fera le grosses et de petites cordes, et ın filera l'autre pour faire de la toile.

Timante. Voilà des choses dont je ı'avais aucune idée. Et cette autre ıerbe, à quoi est-elle bonne ?

Le père. On l'appelle lin ; on la ɔrise aussi, et l'on en tire de petits ilamens, qui étant préparés, acquièent la molesse de la laine. Tous les ils qu'on emploie pour la couture ont des fils de lin ; les belles dentelles ont faites de fils de cette admirable ɔlante, ainsi que la toile de vos che-

mises ; et le papier dont vous vous servez journellement, est fait des morceaux de toile de fils de lin.

Timante. Comment cela se peut-il?

Le père. Je vous l'expliquerai un autre jour. Rentrons, vous devez être fort contens de votre promenade.

Timante. Oui, mon cher papa, car vous avez eu la bonté de m'apprendre bien des choses que j'ignorais, et je sens combien à mon âge il est chagrinant de ne rien savoir.

Julie. Je vous remercie aussi, mon cher papa, de votre complaisance, je voudrais souvent faire de pareilles promenades.

QUATRIEME DIALOGUE.

TIMANTE.

JE me rappelle que vous avez dit hier quelque chose de bien surprenant. Quoi, mon papa, il est vrai que

es dentelles, nos chemises et notre papier sont faits avec cette herbe que vous nous avez montrée ?

Le père. Vous savez que je ne vous ai jamais trompés. Le papier que vous employez tous les jours, est fait de petits morceaux de linge, qui souvent sont jetés dans la rue, et que de pauvres gens ramassent pour cet usage. On les porte dans les maisons où se fabrique le papier. Ces chiffons, après avoir été lavés, sont déposés dans des cuves jusqu'à ce qu'ils soient entièrement pourris ; ensuite cette pourriture qu'on nomme pâte, est jetée dans des mortiers et pilée plusieurs fois. On la retire pour la laisser sécher, et lorsqu'on veut s'en servir pour fabriquer le papier, on la fait passer par un troisième mortier. Cette pâte ainsi perfectionnée, se met dans de grandes cuves pleines d'une eau très-claire et un peu chaude, où elle est remuée à plusieurs reprises. Les moules dans lesquels se fait chaque feuille de papier séparément

et l'une après l'autre, se nomment formes : ce sont de petits chassis de bois, carrés, plus grands ou plus petits, suivant la qualité du papier que l'on fabrique. Chaque forme se plonge dans la cuve pleine d'eau épaissie par la pâte faite de chiffons : lorsqu'on l'en retire, elle se trouve couverte du plus épais de cette matière, le plus clair s'écoulant par les intervalles imperceptibles de certains fils de laiton qui ferment un des côtés du chassis ; aussitôt cette pâte devient solide, et l'on renverse la feuille de papier sur un morceau d'étoffe de laine. On en place un autre sur la même feuille, afin qu'il en puisse recevoir une nouvelle ; et dès qu'il se trouve une pile suffisante de feuilles de papier, on la met à la presse, afin d'en exprimer la plus grande partie de l'eau, puis on les étend pour les sécher. Il faut après cela coller chacune de ces feuilles, en les plongeant dans une chaudière de cuivre, remplie d'une colle très-

claire, faite de rognures de cuir ou de parchemin. Il est encore nécessaire de faire sécher ces feuilles avant que de les polir avec une pierre légèrement frottée de graisse de mouton, et de les assembler comme vous les voyez, pour pouvoir s'en servir.

Julie. Ah ! mon papa, combien cela demande de travail !

Le père. Avant que nous eussions trouvé l'art de faire du papier avec des morceaux de linge, les hommes écrivaient sur du bois, des pierres, des écorces et des feuilles d'arbres, sur des plaques de plomb ou sur des tablettes de cire et d'ivoire.

Timante. Mon papa, ceux qui ont écrit les livres que vous m'avez donnés, sont bien habiles.

Le père. Mon ami, ces livres ne sont point écrits à la main; ils sont imprimés.

Timante. Qu'appelez-vous imprimer ?

Le pere. C'est un art admirable, qui exige une longue explication, et

fort au dessus de la portée de votre esprit. Mais, en attendant que je vous conduise dans une imprimerie, pour y examiner par vos yeux tous les ustensiles nécessaires à ce bel art, je puis vous en donner une idée succinte. On a trouvé le secret de graver en relief, et de fondre séparément en métal, toutes les lettres de votre alphabet. Ces lettres sont disposées dans une casse distribuée en une quantité de petits cassetins, dans chacun desquels se placent les différentes lettres de l'alphabet; l'ouvrier tire ses lettres l'une après l'autre, les place dans un outil appelé *composteur*; il compose d'abord des mots, puis des lignes : un certain nombre de lignes forment une page : on réunit ensemble plusieurs pages que l'on serre fortement dans un chassis de fer, ce qui s'appele une forme, cette forme est placée sur une *presse*; on couvre d'encre la forme avec deux tampons de laine, couverts d'une peau de mouton, appelés *balles*, on

pose

pose une feuille de papier, l'ouvrier en tirant un bareau, presse sur la forme la feuille de papier, qui reçoit exactement l'empreinte de toutes ces lettres.

Timante. Il n'y a rien de plus curieux.

Le père. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce travail utile, c'est qu'en un jour, deux ouvriers à une presse, peuvent tirer deux à trois mille copies de cette feuille ainsi imprimée, et qu'il faudrait un tems considérable à deux cents copistes pour en faire autant, encore ne pourraient-ils pas répondre de leur exactitude; et les imprimeurs, avec un peu d'attention, sont presqu'assurés de ne pas faire de faute.

Julie. Mon papa, qu'aurons-nous aujourd'hui pour nôtre déjeûner?

Le pere. Du chocolat.

Timante. C'est une fort bonne chose, de quoi est composé le chocolat?

Le pere. D'une espèce de noix

qu'on appelle noix de cacao, dont l'arbre croît en Amérique. On en forme des tablettes que l'on prépare avec plusieurs ingrédiens, comme le sucre, la canelle et la vanille qui est une gousse de couleur brune, de bonne odeur, dans laquelle est renfermée une substance miéleuse, pleine de petites graines noires et luisantes : mais on emploie peu de vanille, parce qu'on la croit préjudiciable à la santé. Vous savez que le chocolat lorsqu'il est rapé, se prépare avec l'eau ou le lait, et je vous ai dit plusieurs fois que cette nourriture était fort saine, lorsqu'on n'en faisait pas un usage inconsidéré.

Timante. Mon papa, vous disiez hier au soir qu'il y aurait demain une éclipse. Qu'est-ce que c'est qu'une éclipse ?

Julie. Mon frère, j'ai entendu dire qu'il ferait nuit à midi, et que nous verrions toutes les étoiles.

Le pere. On dit qu'il y a une éclipse, lorsque la lune se rencontre

entre le soleil et la terre; car vous vous ressouvenez sans doute que je vous ai fait remarquer l'autre jour que la terre tournait : or, le soleil étant plus haut que la lune, et la lune marchant, il est fort naturel qu'ils se rencontrent, et qu'alors la lune, qui est un corps épais, et qui n'a de lumière que celle que lui prête le soleil, nous cache le soleil, lorsqu'elle se trouve précisément entre cet astre et la terre. Pour vous rendre cette explication sensible, écoutez une histoire que l'on m'a racontée à ce sujet. Il faut que vous sachiez que les anciens peuples ignoraient ce qui causait une nuit profonde quelquefois au milieu du jour : ils en étaient effrayés, et cette ignorance les conduisait à croire que c'était le présage des plus grands malheurs. Au moment qu'un certain capitaine grec, nommé Périclès, entrait dans son vaisseau pour aller à la guerre, il arriva une éclipse, et celui qui devait conduire ce vaisseau, refusa de

partir, dans la crainte de périr sur la mer. Périclès, qui était astronome (c'est le nom qu'on donne à ceux qui observent la marche des astres, et tous les changemens qui se font annuellement dans le ciel); Périclès, dis-je, voulut lui faire entendre qu'il n'y avait rien que de très-naturel dans une éclipse : pour t'en convaincre, ajouta-t-il, en lui jetant son manteau sur la tête, je te prie de me dire ce que tu vois maintenant; mais, dit le conducteur, je ne vois rien, je vous entends et ne puis vous voir, puisque votre manteau est entre vous et mes yeux; eh bien, ignorant, reprit Périclès, voilà la raison pour laquelle tu ne vois pas le soleil : la lune est entre le soleil et tes yeux, comme mon manteau est entre tes yeux et moi. Vous comprenez maintenant ce que c'est qu'une éclipse?

Timante. A peu-près, mon papa; mais, si un autre que vous me parlait de tous ces voyages de la lune, du soleil, de la terre, je croirais qu'il

voudrait se moquer de moi. Cela est bien difficile à comprendre ; comment ces personnes que vous appelez astronomes, ont-elles pu connaître tout cela ?

Le pere. Le besoin a produit les arts et toutes les autres sciences, mais c'est l'oisiveté qui a été la mère de l'astronomie. Il serait assez difficile de remonter à l'origine de cette science ; il est probable que les anciens peuples, composés pour la plûpart de pasteurs, qui n'avaient pas de demeure fixe, et qui souvent passaient les nuits à garder les troupeaux, s'amusèrent par désœuvrement à examiner les étoiles, ces petits corps lumineux qui brillent au ciel. Ils s'apperçurent que ces étoiles marchaient régulièrement, et à force d'observations, ils parvinrent à prédire le chemin qu'elles faisaient, et les places qu'elles devaient occuper. Dans la suite, des personnes plus habiles ont fait de toutes ces observations une

science certaine, puisqu'elle est fondée sur l'expérience.

Julie. Mon papa, il y a donc bien des sciences; car vous me disiez, il n'y a pas long-tems, que quand mon frère et moi, nous saurions bien écrire, vous nous feriez étudier la géométrie, la physique, la peinture, la musique et bien d'autres sciences du nom desquelles je ne me souviens plus.

Le pere. Ma bonne amie, il y en a beaucoup sans doute. La nécessité obligea d'abord nos premiers pères à inventer l'agriculture, c'est-à-dire l'art de cultiver la terre et de la rendre propre à produire toutes les choses nécessaires à la vie. D'abord ils se logèrent dans le creux des rochers; dans la suite, ils imaginèrent de se bâtir des cabanes, des maisons, et successivement des palais, tels que vous les voyez, et c'est l'art de les construire qu'on appelle l'architecture. La science qu'on nomme géométrie, est née de la nécessité de fixer les bornes de ses héritages. On

dit que nous la devons aux Egyptiens qui habitaient sur les bords d'un fleuve appelé Nil : or, comme toutes les années, ce fleuve ou cette rivière répandait ses eaux dans les campagnes, et dérangeait les marques qu'ils avaient placées pour reconnaître les terres qui leur appartenaient, ils inventèrent des mesures pour les retrouver, après que l'inondation était passée. Une branche de cette science est l'arithmétique que vous commencez à apprendre. La nécessité de se guérir des maladies dont nous sommes souvent affligés, a donné naissance à la médecine. Vous n'en savez pas encore assez, mes chers enfans, pour vous parler de la rhétorique, qui est l'art de bien parler ; de la logique, qui est celui de bien penser, et de la philosophie, qui est la science de régler ses passions et de devenir vertueux. Quelle que soit l'origine de la musique, elle a d'abord été employée par les anciens à chanter des hymnes en l'honneur de leurs divini-

tés, et c'est pour cela qu'on l'a appelée un art divin. La peinture doit la sienne à l'amour d'un jeune homme qui, sur le point d'épouser sa maîtresse, fut obligé de faire un voyage, et crayonna sur la muraille ses traits avec du charbon. La danse doit peut-être sa naissance à cette nécessité si reconnue de prendre de l'exercice pour conserver sa santé. Le besoin est le père de tous les autres arts.

Timante. Tout cela est fort beau, mon papa, mais il ne me sera jamais possible d'apprendre tant de sciences. J'ai déjà plus de sept ans, et je ne sais pas encore écrire comme il faut.

Le pere. Il serait honteux qu'un jeune homme ignorât quelles sont ces sciences, mais il n'est pas nécessaire qu'il les approfondisse toutes; suivant le poste auquel on le destine, il doit s'appliquer particulièrement à étudier celles qui l'éclaireront le mieux sur les devoirs qu'il aura à remplir.

Julie. Et moi, mon papa, faudra-t-il que j'apprenne aussi toutes ces sciences ?

Le pere. Quoique ces connaissances ne soient pas toutes d'une nécessité reconnue pour les jeunes personnes de votre sexe, je suis du sentiment qu'elles doivent au moins en avoir des idées nettes ; car, mes amis, il est bien triste d'être obligé par ignorance de n'oser prendre part à une conversation, ou de quitter la lecture d'un bon livre, parce qu'il vous parle de choses que vous n'êtes pas en état de comprendre ; j'aimerais mieux ne jamais me trouver en compagnie, que d'y jouer l'insipide personnage d'une ignorante.

Julie. Cependant, mon papa, il est bien agréable de voir la compagnie.

Le pere. Cependant, aussi, il est bien triste de s'y montrer comme une poupée couverte de quelques pompons.

Julie. Mais, mon cher papa, j'espère profiter de vos leçons.

Le pere. A la bonne heure. La petite vérole peut gâter un beau visage ; des malheurs peuvent enlever nos richesses, mais rien ne peut nous ravir nos connaissances, et rien ne doit altérer nos vertus et la bonté de notre cœur. Nous avons assez causé, commençons nos exercices.

CINQUIEME DIALOGUE.

LE PERE.

JE suis très-content de vous, mes chers enfans. Vous, Julie, vous avez mieux écrit qu'à l'ordinaire ; vous avez rendu avec beaucoup de clarté le chapitre de l'histoire ancienne que vous veniez de lire ; et votre dessin commence à bien aller. Pour vous, Timante, vous vous êtes surpassé dans cette page, il n'y a point eu de faute dans vos règles, et l'on ne peut mieux résumer ce que je vous avais fait lire de l'histoire de France. Ce tra-

vail exige une récompense ; que voulez-vous que nous fassions jusqu'au dîner ?

Timante. Mon papa, si vous le voulez bien, nous irons faire un tour dans le jardin, et nous profiterons de notre promenade pour nous entretenir sur les diverses productions de la nature.

Julie. Mon cher papa, passons dans l'allée des fleurs, je les aime beaucoup. Voyez ces roses, quelles belles couleurs !

Timante. Et quelle odeur !

Le pere. La terre est couverte d'une immense variété de plantes destinées au besoin et l'agrément des hommes.

Timante. Qu'est-ce que c'est que des plantes ?

Le pere. C'est une production naturelle de la terre. Les plantes y tiennent par des racines ; de ces racines sort une tige plus ou moins longue, suivant la force de la plante, et de cette tige sortent des branches qui se

chargent de feuilles, de fleurs, de fruits et de graines. Il y a des plantes basses, qu'on appelle herbe, qui forment les gazons que vous voyez. Les plantes plus hautes sont nommées arbustes; ces rosiers que vous admirez sont de cette espèce; et tous les arbres sont du genre des plantes extrêmement hautes. Ces plantes ont une vie végétale, qui les fait croître et multiplier.

Timante. Quoi! mon papa, ces plantes ont du sentiment; car vous m'avez dit que c'était en quoi consistait la vie.

Le pere. Mon bon ami, on distingue trois sortes de vies : la végétale qui, comme je viens de vous le dire, fait croître et fructifier les plantes; la sensitive qui est celle des animaux, différente de celle des plantes, car les animaux sentent, et les plantes n'ont point de sentiment; et la vie de l'homme, qui est la vie raisonnable, et qui comprend les deux autres. Il y a des plantes qui sont destinées à

nourrir les hommes, comme le bled, le vin et toutes celles comprises sous le nom de légumes. Il y en a d'autres qui produisent des fleurs pour le seul plaisir de la vue et de l'odorat, et un grand nombre propres pour purger et pour rendre la santé aux hommes, et même aux animaux.

Julie. Et c'est la terre qui produit toutes ces choses?

Le pere. C'est d'elle que nous vient tout ce qui est utile au genre humain. Ces grands arbres servent à la construction de nos bâtimens, et on les façonne pour en former les meubles qui ornent nos appartemens : on les coupe en morceaux pour y entretenir une chaleur modérée pendant les froids de l'hiver, et pour faire cuire les alimens propres à notre subsistance. Si vous fouillez dans la terre, vous y trouverez des pierres qui sont un corps solide, formé de certaines parties de la terre, et que le soleil a durcies. Ces pierres sont employées à construire nos maisons. Vous y

rencontrez aussi les marbres, pierres plus dures que les autres, qui reçoivent un poli admirable, et servent à l'ornement des palais et des maisons des riches particuliers. Les diamans et les autres pierres brillantes que vous remarquez quelquefois aux oreilles et aux doigts des femmes, sont aussi des productions de la terre.

Julie. Est-il bien possible, mon papa; quoi! l'on trouve ainsi de belles boucles d'oreilles dans la terre?

Le père. Oui, ma bonne amie, la terre produit ces cailloux étincellans; et des ouvriers les taillent et les montent en or de toutes sortes de façons pour servir particulièrement à la parure des femmes.

Timante. L'or est-il aussi une production de la terre?

Le père. Oui, et c'est le plus pur de tous les métaux.

Timante. Les métaux sont-ils des pierres?

Le père. Non; ce sont des subs-

tances pesantes, dures, éclatantes, qui deviennent fluides, au moyen du feu, mais qui reprennent leur solidité lorsqu'elles sont réfroidies, et qui s'étendent sous le marteau. On compte ordinairement six métaux; savoir: l'or, l'argent, le cuivre, le fer, l'étain, le plomb. L'or et l'argent servent à faire des pièces de monnoie avec lesquelles on achète toutes les choses dont on peut avoir besoin. On en fabrique de la vaisselle pour les tables, et c'est à l'aide d'un travail très-industrieux qu'on est parvenu à les faire entrer dans la composition des riches étoffes et des galons qui chamarrent les meubles et les habits.

Julie. Il faut avouer que c'est un travail bien utile.

Le père. Beaucoup moins que vous ne l'imaginez: car ces métaux, quoique les plus purs de tous, n'ont de prix réel, que celui que leur rareté et le caprice des hommes y ont mis. Le cuivre, le fer, l'étain

et le plomb sont d'un usage plus universel, et par conséquent plus nécessaire. L'étain et le cuivre servent aux ustensiles de la table et de la cuisine : le fer et le plomb entrent dans la composition des instrumens utiles au labourage, et à tous les métiers, dans la construction et la couverture des maisons ; le fer est la matière dont on fait les armes à feu.

Timante. Qu'appellez-vous des armes à feu ?

Le père. Ce sont les canons, tels que ceux que je vous ai fait remarquer l'autre jour, et les fusils et les pistolets, armes destinées à tuer les bêtes à la chasse, et trop malheureusement les hommes à la guerre.

Julie. Cela est horrible.

Timante. Mais je ne comprends pas comment on peut tuer un oiseau avec un pareil instrument ?

Le père. On met dans ces armes une poudre composée de salpêtre, de cendre, de soufre et de charbon mêlés ensemble, qui s'allume aisé-

ment, et qui chasse les balles ou grains de plomb qu'on a placés devant elle, et qui tuent tout ce qu'ils atteignent.

Timante. J'ai du chagrin quand je songe qu'on assassine cruellement les oiseaux et les bêtes pour notre nourriture; mais, mon papa, tuer les hommes à la guerre, cela est bien plus inhumain?

Le père. La guerre est quelquefois nécessaire, et on la fait justement, lorsqu'il est question de se défendre contre les attaques de ceux qui en veulent à nos vies et à nos possessions; elle est juste encore, lorsqu'on l'entreprend pour contraindre les autres à nous rendre ce qu'ils nous doivent, en vertu d'un droit incontestable que nous avons de l'exiger, et l'intention doit toujours être de parvenir par ce moyen violent à une paix solide et durable. Il y a des hommes si méchans, qu'ils viendraient enlever vos biens et vous égorger, si vous n'étiez en état d'opposer la force à la force.

Julie. Mon papa, les jolis poissons, comme ils courent dans l'eau !

Le père. Ils se soutiennent dans l'eau au moyen de leurs nageoires, et leur queue leur sert de gouvernail pour les diriger dans leur marche.

Timante. Mais, mon papa, les hommes et les animaux nagent aussi, et ils n'ont cependant pas de nageoires ?

Le père. Il était nécessaire que les hommes et les animaux, destinés à vivre sur la terre, eussent la faculté de traverser les eaux qui la partageaient, et dans lesquels ils n'étaient pas faits pour demeurer, et il fallait aux poissons des nageoires pour les soutenir en tous sens au milieu des eaux, puisque c'était l'élément dans lequel ils devaient naître et mourir.

Julie. Mon papa, les poissons ne pourraient donc pas vivre sur la terre ?

Le père. Non, ils mourraient incontinent.

Timante. De quoi se nourrissent les poissons ?

Le père. De plantes, d'insectes, de grenouilles, de couleuvres et d'autres poissons.

Timante. Quoi! ils se mangent entr'eux?

Le père. Quoique les poissons servent à la nourriture des hommes, comme ils multiplient extraordinairement, la providence a permis que les petits poissons devinssent la pâture des plus gros, afin qu'il n'en restât que ce qui était nécessaire pour remplir les vues de l'auteur de la nature.

Julie. Mon papa, cette rivière est bien petite.

Le père. Cet amas d'eau s'appelle vivier; j'ai payé des ouvriers pour le construire, et par un petit canal on le remplit de l'eau que l'on tire de la rivière prochaine.

Timante. Mais, mon papa, vous nous avez dit que Nil était un fleuve. Quelle différence y a-t-il entre un fleuve et une rivière?

Le père. Presque toutes les ri-

vières coulent ordinairement des montagnes, où elles ont leurs sources. Celles qui déchargent leurs eaux dans d'autres rivières, gardent le noms de rivières; mais celles qui, recevant les eaux de plusieurs ruisseaux, portent les leurs à la mer, prennent le nom de fleuves.

Julie. Et la mer est un fleuve plus grand que les autres?

Le père. Ce n'est pas un fleuve, c'est une immense quantité d'eau qui occupe une grande partie du globe terrestre. Les eaux de la mer s'élèvent en vapeurs, forment des nuages et retombent en pluie; une partie de ces pluies rentre dans la mer, une autre forme des rivières qui retombent encore dans la mer.

Timante. Mais, mon cher papa, vous dites que les rivières coulent, et il y a près d'ici une très-grande pièce d'eau qui m'a paru toujours fort tranquille.

Le pere. En nous promenant il y a quelque tems, vous devez vous

ressouvenir que je vous ai dit qu'on nommait cet amas d'eau un étang, et qu'il était destiné à conserver du poisson. On trouve dans certains pays des eaux qui couvrent une très-grande étendue de terrain, et on les nomme des lacs. Il y a aussi des pays que la providence a moins favorisés que les autres; mais comme il se trouve toujours de l'eau dans la terre à une certaine profondeur, on creuse jusqu'à ce qu'on en ait rencontré, et ces ouvertures s'appellent des puits. Dans d'autres lieux, on est forcé de rassembler les eaux de la pluie dans des endroits qu'on nomme citernes. Mais ce qui vous paraîtra bien singulier, mes chers enfans, c'est que ceux qui font des voyages sur la mer, sont contraints d'embarquer de l'eau avec eux, quoiqu'ils soient sur l'eau.

Timante. Eh! pourquoi cela? Est-ce qu'il ne leur est pas permis d'en prendre?

Le pere. L'eau de la mer a un goût

âcre, salé et souvent bitumineux, qui ne permet pas qu'on la boive.

Julie. Il faut donc de bien grands bateaux pour contenir les provisions qu'on est obligé d'embarquer?

Le pere. On appelle vaisseaux les bâtimens qui servent à voyager sur la mer. Ils sont fort grands, contiennent quelquefois cinq ou six cents hommes, qui y ont leurs chambres pour dormir, leurs cuisines pour préparer leur nourriture, et des magasins pour serrer leurs marchandises et leurs provisions.

Timante. Cinq ou six cents hommes! mais ces vaisseaux sont donc plus grands qu'une maison?

Le pere. Si leur grandeur est moins considérable, ils sont construits de façon qu'ils peuvent aisément renfermer un bien plus grand nombre de personnes. Ce ne sont point des rameurs qui les conduisent, ainsi que cela se pratique sur les petites riviéres, à l'égard des bateaux. Les vaisseaux vont à la voile.

J'ai là une image qui représente un de ces vaisseaux, et qui pourra vous donner une légère idée de leur construction. Voyez quelle grandeur! Ces trous que vous appercevez dans le corps du bâtiment servent à laisser passer la bouche des canons qui défendent ceux qui sont dedans contre les attaques des méchans et des voleurs qui courent la mer dans d'autres vaisseaux. Ces longues pièces de bois, qui s'élèvent au-dessus de cette maison de planches, sont appellées mâts, et supportent des toiles ou voiles que le vent enfle, et par l'agitation desquelles le bâtiment est poussé vers l'endroit où il veut aller.

Timante. Mais le vent ne vient pas toujours du même côté; le meûnier de l'autre jour nous l'a fait remarquer : et puis comment savoir où l'on va, au milieu de cette eau que vous dites si grande?

Le pere. Ceux qui les premiers ont hasardé leur vie sur la mer, se sont contentés de côtoyer toujours

la terre. Peu-à-peu devenus familiers avec le danger qu'ils couraient, ils ont osé traverser cette grande étendue d'eau, et se laisser guider par certaines étoiles qu'ils avaient remarquées; enfin ils ont trouvé la boussole.

Julie. Qu'est-ce que c'est que la boussole?

Le pere. C'est un instrument qui fait connaître le nord.

Timante. Me voilà aussi embarrassé que je l'étais auparavant, car vous ne m'avez point encore appris ce que c'est que le nord.

Le pere. Nous en saurons davantage, en commençant la géographie. En attendant, je dois vous dire que les géographes ont partagé la terre en quatre parties ou points, qu'ils nomment l'orient, le sud, le ponant et le septentrion; ou autrement, le levant, le midi, le couchant et le nord, d'où les principaux vents ont pris leurs noms. La boussole est une aiguille frottée d'une pierre appellée

aimant,

aimant, qui a la singulière propriété de se tourner toujours d'elle-même vers le nord. Par ce moyen, le conducteur du vaisseau, qu'on nomme pilote, dirige sûrement sa route, en observant aussi la position des étoiles, par rapport à l'endroit où il se trouve, et la hauteur du soleil dans le cours de la journée.

Timante. Je brûle d'étudier la géographie, afin de savoir toutes ces belles choses.

Le pere. C'est dans cette étude qu'à chaque pas vous aurez occasion d'admirer la superbe harmonie qui existe dans la nature. Par exemple, une chose surprenante qui se renouvelle constamment deux fois chaque journée, c'est le flux et le reflux de la mer.

Julie. Je n'entends pas ce que ces mots signifient.

Le pere. Ma bonne amie, on appelle ainsi l'action de la mer, qui deux fois en vingt-quatre heures sort de son lit, ou de sa place, et y

rentre, et cela avec tant de ponctualité, qu'on sait précisément la minute où elle fait cette opération.

Timante. Cela est bien singulier. Mais, mon papa, comment cela se fait-il?

Le pere. Je vous ai prévenu que c'était une chose surprenante. Les gens instruits supposent que c'est la lune qui presse l'air, et que cet air pressé, presse la mer à son tour, et l'oblige à se répandre de tous côtés.

Julie. Je ne comprends pas cela.

Le pere. Tâchons de vous en donner une idée. Examinez cette pierre creusée et remplie d'eau, qui sert à abreuver les animaux, et concevez que c'est la mer; cette petite planche que je tiens à la main, imaginez-vous que c'est l'air, qui est suspendu au-dessus de la mer. Actuellement supposez que quelque chose, ce sera la lune, que quelque chose, dis-je, pousse cette planche et la force de toucher l'eau que con-

tient cette pierre, aussitôt cette eau se répandra de tous les côtés.

Timante. Je conçois un peu cela, mais pas beaucoup.

Le pere. Je ne puis, Timante, vous l'expliquer mieux. Il y a dans le monde des choses dont nous ne pouvons rendre raison. Nos connaissances sont bornées sur une infinité de choses.

Julie. Mon cher papa, voyez les beaux orangers, ils portent des fruits et des fleurs.

Le pere. C'est bien dommage que les oranges ne puissent mûrir dans ce pays.

Julie. Et pourquoi donc, mon papa?

Le pere. Elles ont besoin d'une plus grande chaleur. L'oranger est un arbre qui croît naturellement dans les pays chauds, c'est-à-dire, dans ceux où le soleil s'approche le plus de la terre, et lorsqu'il manque de cette chaleur qui lui est absolument nécessaire, ses fruits ne peuvent venir dans une parfaite maturité.

Timante. Les autres arbres fruitiers n'ont donc pas besoin de la même chaleur ?

Le pere. Non, sans doute, ces pommiers, ces poiriers, ces figuiers, ces pruniers, ces abricotiers, ces pêchers n'exigent qu'une chaleur modérée pour donner des fruits d'un goût excellent. Il n'en est pas de même de l'olivier qui rapporte ces olives, dont on tire l'huile pour assaisonner les salades; il ne vient que dans les pays chauds.

Timante. Quoi, c'est de ce petit fruit verd, que nous mangeons quelquefois, que l'on tire l'huile ?

Le pere. Oui, mon bon ami, on écrase ces olives, et il en sort cette huile que l'on emploie sur toutes les tables. Il y a même beaucoup de pays où elle supplée au défaut de beurre.

Julie. Il y aura beaucoup de raisins cette année, voyez comme les grappes sont déjà grosses?

Le pere. Si le tems est favorable, c'est-à-dire, s'il y a une chaleur suf-

fisante, et qu'il ne tombe pas de grêle, ces raisins produiront des très-bons vins à l'automne.

Timante. Mon papa, comment se fait le vin?

Le pere. On cueille toutes ces grappes et on les porte au pressoir. Ce pressoir est une grande cuve de pierre ou de bois, dans laquelle on écrase ou foule les raisins, pour en faire sortir tout le jus, et lorsque le vin est ainsi foulé et pressé, on le met dans des tonneaux pour le garder.

Timante. C'est une fort bonne chose que le vin.

Le père. Cette boisson est très-utile à la santé, mais il faut en user modérément. Lorsqu'on boit du vin avec excès, il cause des maladies cruelles. L'ivrognerie est le vice le plus bas dont un homme puisse se souiller. Elle lui fait perdre la raison, et le place au-dessous de la bête. On vous a fait remarquer l'autre jour ce cocher ivre. Vous avez vu

à quelles extravagances il s'est porté, comme il a été le jouet de ses camarades, qu'il caressait d'abord et que bientôt il a voulu battre. N'est-il pas vrai qu'en cet état il vous a paru bien méprisable ?

Timante. Oh ! beaucoup, mon cher papa.

Le pere. Tel est le funeste effet de l'intempérance ; elle conduit à tous les crimes. Ce cocher, lorsqu'il est de sang froid, est doux, modéré, honnête, serviable, et se fait aimer de tout le monde. Plein de vin, il est brutal, emporté ; il injurie ses plus chers amis, qu'il assassinerait si sa force répondait à sa rage. L'excès du vin nous prive de la raison, et par conséquent nous rend féroces.

Julie. Mais, mon papa, comment peut-on boire beaucoup de vin ? cette liqueur est si forte !

Le pere. On en boit peu d'abord : puis l'on se fait une habitude d'en boire davantage, et ensuite on en boit avec excès, et l'on ne peut plus

s'en passer. N'avez-vous jamais mangé un fruit qui vous plaisait, lorsque vous sentiez que votre estomac ne vous demandait plus de nourriture?

Julie. Il est vrai, mon papa.

Le pere. Eh bien, ma chère amie, cette poire ou cette pêche pouvait vous causer une grande maladie, une indigestion, et si vous n'y preniez garde, peu-à-peu vous vous accoutumeriez à manger avec excès, ce qui est un vice honteux. L'ivrogne boit d'abord par besoin, ensuite par plaisir, et enfin sans ménagement, aussitôt que sa raison est troublée. Alors le vin lui paraissant insipide, il s'accoutume aux liqueurs fortes, à l'eau-de-vie.

Timante. Qu'appellez-vous de l'eau-de-vie?

Le pere. C'est ce qu'il y a de plus fort dans le vin, que l'on en extrait par l'action d'un feu très-violent. L'eau de-vie servit d'abord à bassiner les plaies, et à quelques autres usages dans la médecine, puis l'on

s'avisa d'en composer des boissons avec les fleurs, les graines et les fruits, et bientôt les hommes, qui lâchent aisément la bride à la honteuse passion de l'intempérance, osèrent en boire de pure.

Julie. Je ne m'accoutumerai jamais à ce breuvage. Je me souviens que l'autre jour vous m'avez fait rincer la bouche avec de l'eau-de-vie et de l'eau; cela était bien mauvais et bien piquant.

Timante. Ma sœur, vous n'avez pas trouvé un goût plus agréable à la bierre que ma bonne maman vous fit boire hier.

Julie. Fi donc, cette boisson était d'une fort vilaine couleur, et on ne peut pas plus amère.

Timante. Je l'ai trouvée assez bonne. De quoi est-elle composée?

Le pere. Cette boisson est faite avec des grains farineux; c'est-à-dire, avec l'orge, le bled, l'avoine, et la plante nommée houblon, mais l'orge qui est une espèce de bled,

est ce qui entre le plus ordinairement dans sa composition. Tous les pays ne produisent pas des raisins, et les hommes qui manquaient de vin, ont inventé cette boisson salutaire pour y suppléer. Il y a aussi des pays où l'on tire des pommes une assez bonne liqueur que l'on appelle cidre; et une autre, des poires, que par cette raison l'on nomme poiré. Mais il est tems de quitter la promenade et de reprendre nos occupations journalières.

SIXIÈME DIALOGUE.

Le Pere.

C'EST assez travailler; il pleut, nous ne pouvons sortir. A quoi voulez-vous vous amuser?

Julie. Causons, mon cher papa: J'aime beaucoup à causer.

Timante. Oui, en causant on apprend toujours quelque chose.

Le pere. Je veux ce qui vous plaît.

Timante. Mon papa, dans l'histoire de France, je lisais tout-à-l'heure : *La république de Hollande.* Qu'est-ce que c'est qu'une république ?

Le pere. Mon cher ami, il est nécessaire que vous sachiez que le monde est partagé en différens peuples qui tous se gouvernent par des lois différentes. Les uns ont un roi à leur tête, comme en Espagne, en Angleterre, etc., et ces états s'appellent des royaumes. Les autres peuples n'ont point de rois, mais pour leur en tenir lieu, ils choisissent entre eux des personnes sages et instruites, auxquelles ils confient toute l'autorité nécessaire pour les gouverner, et ces états s'appellent des républiques : telle est la république française. Les républiques ont des manières différentes de se gouverner, ce qui s'appelle *constitution.* Je vous parlerai une autrefois du gouvernement de la république fran-

çaise; il est important que vous connaissiez la forme du gouvernement sous lequel vous êtes né, et sous lequel vous devez vivre, puisque vous êtes peut-être destiné à remplir quelque poste important suivant les connaissances que vous aurez acquises: le mérite et les connaissances devant être les seuls moyens pour parvenir aux places importantes dans une république.

Timante. D'après l'explication que vous venez de nous donner, un royaume est un état gouverné par un seul individu; et une république est un état gouverné par plusieurs.

Le pere. Fort bien, mais tous ces individus rassemblés n'en font qu'un seul, qui est comme le chef de l'état.

Julie. Mais, mon papa, ils sont plusieurs?

Le pere. Ils sont un certain nombre de membres qui forment un ou plusieurs conseils, et c'est ce conseil qui est le chef; car aucun des membres ne peut rien commander

par lui-même, il n'a point d'autorité. On dit dans le conseil, il faut faire telle chose pour le bien du peuple, chaque membre dit son sentiment; et lorsque le plus grand nombre y consent, on en publie l'ordre dans la ville.

Julie. Mon papa, qu'est-ce que c'est qu'une ville ?

Le pere. Pouvez-vous me faire cette question, Julie ? Je vous ai dit souvent qu'une république ou un royaume était une certaine portion de la terre, laquelle se divise en départemens, comme en France, ou en provinces dans d'autres pays, qui contient des villes, des bourgs, des villages, des hameaux, des terres labourables, des prés où l'on coupe l'herbe pour la nourriture des bestiaux; des vignes, des bois, des rivières, des étangs et des terres incultes. Les villes sont un grand assemblage de palais, de grandes et petites maisons, pour loger les habitans; ordinairement elles ont des

murailles et des fossés qui les entourent, et elles ont des portes. Les bourgs sont moins grands que les villes, et sont aussi souvent entourés de murs. Les villages sont plus petits, et ce sont les gens de la campagne qui les habitent; enfin les hameaux ne sont composés que de quelques chétives chaumières.

Julie. Il y a de belles choses dans les villes.

Le pere. On nomme en France chef-lieu, la ville où siége l'administration départementale, et dans d'autres pays, ville capitale, celle qui est la principale d'une province; et celle où les membres du gouvernement font leur résidence, la ville capitale de l'empire : par exemple, Paris est la capitale de la France. On y trouve de remarquable le Louvre, des places magnifiques, des temples d'une architecture admirable, plusieurs beaux ponts, qui par dessus la rivière, servent à la communication des différens quartiers; en un mot,

beaucoup de fontaines qui distribuent en abondance de l'eau aux habitans, sans parler des hôpitaux et autres somptueux édifices.

Julie. Qu'appellez-vous des hôpitaux ?

Le pere. Ce sont des maisons où l'on reçoit les malades, les infirmes, et tous ceux qui ne trouvent pas les moyens de vivre en travaillant. On leur administre gratuitement tous les secours qu'exige leur malheureuse situation. Lorsque les malades sont guéris, ils peuvent retourner à leur travail : les autres restent dans ces hôpitaux pour y passer doucement le reste de leurs jours. Il n'y a point, parmi nous, d'établissement plus utile, plus respectable, et plus digne de l'humanité qui doit être une des premières vertus d'un républicain.

Timante. Mon papa, comment est-il possible de bâtir ainsi des ponts dans l'eau ? car j'ai remarqué que les pierres allaient jusqu'au fond.

Le père. Cela ne se peut faire
qu'avec un travail prodigieux, soit
en détournant le cours de la rivière,
soit en travaillant sous l'eau : c'est
pourquoi l'on est souvent obligé de
construire des ponts de bateaux sur
les rivières profondes et rapides,
c'est-à-dire, de lier et d'arrêter ensemble plusieurs bateaux, sur lesquels on jette des planches, pour
former une communication d'une
rive à l'autre. Mais en voilà assez
sur cette matière, commençons notre
leçon de géographie.

Timante. Ma sœur, quel plaisir,
nous allons apprendre la géographie.

Julie. Mon papa, pourquoi faire
ce grand bassin rempli d'eau ?

Le père. Vous allez le savoir dans
un moment.

Timante. Ah ! voilà une carte de
géographie.

Le père. On la nomme une Mappemonde : elle représente toute la
terre, autrement le globe terrestre.

Julie. Comment, mon papa, toute

la terre, qui est si grande, est représentée sur cette feuille de papier?

Le pere. Oui, ma bonne amie. Quand on sait parfaitement la géographie, à l'aide d'une pareille carte, on est maître de voyager en idée dans toutes les parties du monde.

Timante. Cela est admirable. Voyageons, voyageons.

Le pere. Avant tout, il faut que vous sachiez que le côté de cette carte qui est en haut s'appelle le Nord ou le Septentrion; celui qui est en bas, le Sud ou le Midi; celui qui est à votre main droite, l'Est ou l'orient, et celui qui est à votre gauche, l'ouest ou l'occident.

Timante. Fort bien, mon papa. Voilà le nord ou le septentrion; voilà le sud ou le midi; voilà l'est ou l'orient, et voilà l'ouest ou l'occident.

Le pere. A merveille.

Julie. Mon papa, pourquoi cette carte est-elle peinte de quatre couleurs différentes?

Le pere. C'est afin qu'on puisse distinguer à l'œil ce qui est terre et ce qui est eau, et pour pouvoir trouver sans embarras les bornes des quatre parties du monde, que les géographes appellent l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Retenez bien ces mots.

Timante. Oh! oui. L'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Cela n'est pas bien difficile.

Le pere. Voilà l'Europe au nord, et c'est la partie du monde où nous vivons. Toute cette grande étendue est l'Asie, qui est à l'est. Voilà l'Afrique au sud, et ceci est l'Amérique, qui, comme vous voyez, est à l'ouest.

Julie. Je me souviendrai bien de cela. L'Europe au nord, l'Asie à l'est, l'Afrique au sud, et l'Amérique à l'ouest.

Le pere. A présent, approchons-nous de ce bassin que j'ai fait remplir d'eau.

Timante. Mon papa, pourquoi donc tous ces morceaux de bois?

Le pere. Je vais vous le dire. Supposons que cette eau soit la mer, cette immense étendue d'eau dont je vous ai dit que la terre était entourée. Nous nommerons îles, tous ces petits morceaux de bois qui ne tiennent à rien et sont environnés d'eau de tous les côtés. Il faut donner le nom de presqu'île à celui-ci qui tient au bord du bassin par un de ses côtés, et nous appellerons terre ferme ou continent, cette planche qui ne touche à l'eau que par un seul côté. Cette pointe qui s'avance dans l'eau, sera nommée cap. Voyons, Julie, si vous avez bien compris ce que je viens de vous dire.

Julie. Vous avez dit, mon papa, qu'une île était une chose qui était environnée d'eau de tous les côtés; une presqu'île, une chose qui avançait dans l'eau, mais qui tenait à une grande chose par un petit coin.....

Timante. Ma chère sœur, ces choses que vous dites sont de la

rre; permettez que je vous ex-
ique comment j'entends la leçon
: mon papa. Une île est une por-
ɔn de terre absolument entourée
eau; une presqu'île est une autre
ɔrtion de terre qui tient à la grande
rre que mon papa appelle continent.
n cap est une pointe de terre qui
'ance dans l'eau : n'est-ce pas cela,
on papa?

Le pere. C'est cela.

Julie. Je m'en souviendrai.

Le pere. Actuellement voyons, imante, si vous trouveriez bien le presqu'île sur la carte.

Timante. Mon papa, je crois que :n apperçois une.

Le pere. Où?

Timante. Là, là. C'est l'Afrique, le des quatre parties du monde. oyez, elle ne tient à l'Asie que ır ce petit coin de terre, et cette ɔinte qui s'avance de ce côté dans mer, qui est là, c'est peut-être ı cap.

Le pere. Vous avez raison. On

l'appelle le cap de Bonne-Espérance, et nous saurons pourquoi il porte ce nom, lorsque nous serons plus avancés dans l'histoire. Ce coin de terre que vous avez remarqué, et qui joint l'Asie à l'Afrique, est appelé l'isthme de Suèz. On nomme isthmes, toutes les langues de terre qui joignent une presqu'île à un continent.

Julie. Mais, mon papa, les quatre parties du monde, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique sont donc quatre continens ?

Le pere. Oui, sans doute. Examinons maintenant toute cette grande étendue d'eau à laquelle on donne le nom d'océan ou mer. Elle reçoit différens noms, suivant les différens points du monde où elle est située. Ce côté-ci s'appelle l'océan septentrional, celui-ci l'océan méridional, celui-là l'océan oriental, et cet autre l'océan occidental. Toutes les fois que l'océan s'avance dans les terres, on appelle cette étendue d'eau, golphe, et si elle est fort large, on

nomme baie. On donne le nom
'archipel à une mer au milieu de
quelle on voit une grande quantité
'îles, et les passages étroits d'une
ier à l'autre s'appellent détroits.
aites-moi le plaisir, Timante, de
ie chercher toutes ces choses sur la
arte.

Timante. Mon papa, voilà je crois
n golphe. Voyons, voyons l'écri-
ure : c'est le golphe de Venise.

Le pere. Fort bien.

Julie. Mon frère, j'apperçois un
létroit : c'est.... le détroit de Gi-
oraltar.

Timante. Oui, ma sœur, vous
ivez raison. Tenez, il joint cet océan
i cet autre océan.

Le pere. Il joint le grand océan à
cette mer qu'on appelle la mer médi-
erranée.

Timante. Mon papa, dans cette
ner que vous nommez, voilà sûre-
nent un archipel? Voyez toutes ces
les?

Le pere. C'en est un aussi. Mais

c'est assez nous amuser à la géographie. Vous devez être fatigués du grand voyage que vous venez de faire. Reposez-vous.

Timante. Oh ! je voyagerais comme cela huit jours sans me lasser. C'est une belle chose que la géographie.

Julie. Mon papa, est-ce que dans tous ces continens il y a du monde ?

Le pere. Oui, ils sont plus ou moins habités, suivant que leurs différentes parties sont plus ou moins habitables ; car, mes chers amis, il ne faut pas vous imaginer que tous les pays jouissent d'un air aussi tempéré que celui où vous vivez. Dans le milieu du continent de l'Afrique, il y a de grands déserts de sable, où l'on ne trouve ni eau, ni arbres, ni herbe, et qui sont tellement exposés aux chaleurs excessives du soleil, qu'il ne serait pas possible d'y demeurer. Il y a d'autres pays du côté du nord, que le soleil éclaire à peine deux mois dans l'année, et qui sont

exposés aux froids les plus rigoureux. Dans ces tristes contrées, toutes les eaux sont presque toujours glacées, et la terre produit peu de choses pour la nourriture de ses habitans.

Julie. Quoi ! mon papa, il y a des hommes dans ces pays ?

Le pere. Lorsqu'après des peines infinies, on aborde sur les côtes de ces lieux arides, on trouve des peuples grossiers qui vivent des poissons qu'ils pêchent, et de la chair de quelques animaux, des peaux desquels ils se font des habits pour se garantir du froid.

Timante. Mais, mon papa, pourquoi va-t-on voyager dans ces pays ?

Le pere. Ce qui y attire les voyageurs, ce sont les profits considérables qu'ils font sur les marchandises qu'ils rapportent de ces pays.

Julie. Mais, puisque vous dites qu'ils n'ont presque rien, que peut-on en rapporter ?

Le pere. La providence, qui ne laisse périr aucune créature, faute

des secours de première nécessité, leur a accordé les choses propres à la conservation de leur vie et une force de corps au-dessus de la nôtre. N'ayant que peu de besoins, ils n'imaginent pas qu'il y ait sur la terre des gens plus fortunés qu'eux. Ils troquent l'excédant de leurs provisions contre ce qui leur manque, comme du fer, de l'eau-de-vie, etc.

Timante. Et que donnent-ils à la place ?

Le pere. De l'huile de poisson, et de très-belles fourrures.

Julie. De l'huile de poisson ! l'huile se fait avec des olives, vous nous l'avez dit.

Le pere. On en fait aussi avec plusieurs graines, avec des noix, et sur-tout avec différens poissons; mais cette dernière, fort utile à quantité de choses, n'est point employée dans les salades.

Timante. Ces fourrures dont vous nous parlez, ce sont les manchons, les doublures d'habits ?

ilie. C'est bien dommage de tuer
i de si jolis animaux pour en
ir la peau.
Timante. Mais, mon papa, la terre
rne vis-à-vis du soleil, vous nous
ez assuré : par conséquent le soleil
t échauffer toute la terre. Pour-
oi y a-t-il des pays si froids, et des
ys si chauds ?
Le pere. Mon bon ami, ce que
us me demandez exigerait une ex-
cation fort longue, et que vous
êtes pas en état de comprendre :
i'il vous suffise pour le moment de
voir que, comme le soleil est le
entre de toute la chaleur, il la com-
iunique en moindre ou plus grande
uantité par ses rayons, aux pays
u'il éclaire plus ou moins long-tems.
Cela dépend de la manière dont la
erre se présente au soleil, en tour-
ant. Il y a des pays qui ne voient
et astre que durant peu d'heures
pendant la plus grande partie des
ours de l'année, et il y en a d'autres
qui ne le perdent presque pas de

vue pendant le même espace de tems.

Julie. A propos, mon cher papa, j'ai oublié de vous dire que nous avions vu chez ma tante un grand homme noir, oh ! tout noir, qui est le domestique d'un portugais.

Timante. Ma sœur, ma bonne maman m'a dit que c'était un nègre qui avait été acheté par ce portugais sur les côtes de Guinée.

Julie. Je ne sais point où sont les côtes de Guinée. Est-ce qu'on achète des hommes ? Quelle maladie cruelle a pu rendre ainsi tout noir ce pauvre garçon ?

Le pere. La Guinée fait partie de ce grand continent que l'on nomme Afrique. Tous les hommes de ce pays y naissent noirs comme celui que vous avez vu.

Timante. Vous badinez, mon papa.

Le pere. Je vous parle très-sérieusement. On croyait autrefois que la chaleur noircissait par degré la chair de ces hommes, et l'on ne doute

s actuellement qu'ils ne viennent ısi noirs au monde, et que le noir soit leur couleur naturelle, comme blanc est la nôtre.

Julie. Que cela est étonnant !

Le pere. Le créateur l'a ainsi voulu; plusieurs personnes nous assurent ıe dans leurs voyages autour du ıonde, elles ont trouvé des hommes ont la chair était de couleur jaune, t d'autres semblables au cuivre ouge.

Timante. Cela est bien extraorinaire. Mais qui est-ce qui vend ces ıommes ?

Le pere. Dans leurs pays, ils se ont la guerre entr'eux, et tous ceux ju'ils peuvent prendre prisonniers, ls les vendent aux européens qui es transportent dans les colonies, où on les fait travailler à la terre, et particulièrement à faire le sucre.

Julie. Mon papa, qu'est-ce que c'est qu'une colonie ?

Le pere. C'est un certain nombre d'hommes et de femmes que l'on tire

d'un pays, et que l'on envoie dans un autre pour y demeurer et cultiver la terre. Mais c'est assez causer, reprenons nos occupations journalières.

SEPTIÈME DIALOGUE.

JULIE.

MON papa, nous avons bien appris nos leçons : que ferons-nous aujourd'hui pour nous amuser?

Le pere. Voici un très-beau recueil d'estampes, nous allons nous occuper à les examiner.

Timante. Volontiers, mon papa, j'aime beaucoup à voir les estampes.

Julie. Oh! quel grand livre!

Le pere. Ce sont les fables de Lafontaine avec figures.

Timante. Mon papa, qu'est-que c'est qu'une fable?

Le pere. Dans tous les tems, les hommes ont eu besoin d'instructions, mais leur orgueil s'est toujours ré-

té contre les avis qu'on leur don-
t, et ils n'ont jamais pu souffrir
il y eût parmi eux des gens hon-
es et vertueux qui leur reprochas-
ıt leurs vices et leurs défauts.
ur les corriger sans les aigrir, les
ilosophes, c'est-à-dire les person-
ges les plus savans et les plus sages,
t imaginé de faire parler les ani-
aux.

Timante. Vous plaisantez, mon
pa; je sais bien que les bêtes ne
rlent point.

Le pere. Les bêtes ne parlent point,
est vrai; mais les philosophes ont
pposé qu'elles avaient la faculté de
parole; ils les ont chargées des ri-
icules des hommes, et dans des
ialogues ingénieux, ils les ont fait
gir et parler comme eux; de sorte
ue les hommes reconnaissant leurs
ropres vices dans les animaux, en
nt eu horreur, et quelques-uns se
ont corrigés.

Julie. Comment cela?

Le pere. Si malheureusement vous

étiez gourmande, ce qui n'est pas, et que je vous fisse remarquer un chat auquel vous viendriez dans l'instant de donner de la nourriture, chercher les moyens de prendre une volaille dans le buffet, n'est-il pas vrai que vous diriez, ah! que ce chat est gourmand!

Julie. Pour cela, oui, mon papa.

Le pere. Et moi, je vous répondrais : C'est avec raison que vous condamnez la gourmandise de ce chat; mais l'autre jour l'on vous avait donné des confitures à votre goûter, et vous n'avez pas laissé de prendre après furtivement une poire.

Julie. Mon cher papa, il n'en est rien, je vous assure.

Le pere. Je le sais bien : ceci n'est qu'une comparaison. J'ajouterais, si vous trouvez cette action si vilaine, pourquoi vous exposez-vous au même reproche?

Timante. Quelquefois, mon papa, vous nous avez dit de pareilles fables.

Le pere. Si Timante était avare;

'il refusait de partager son argent vec les pauvres, j'imaginerais un nimal qui refuserait aussi de distribuer ses provisions superflues aux utres animaux qui seraient dans le esoin, et comme il ne manquerait as de trouver cela horrible, je lui irais, c'est vous, cruel avare, que 'ai voulu peindre ; corrigez-vous, endez la main aux misérables, si ous ne voulez pas devenir aussi néprisable que cette bête. Pour vous endre cette explication plus sensible, uvrons ce livre. Nous tombons sur a fable de l'écrevisse et de sa fille : ous les voyez dans l'estampe; elles emblent être en conversation ensemble. Lisons :

FABLE.

L'Écrevisse et sa Fille.

MÈRE Écrevisse, un jour à sa Fille
disait :
Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-
tu marcher droit ?

Et comme vous allez vous-même ! dit
la Fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait
ma famille ?
Veut-on que j'aille droit, quand on y
va tortu ?
Elle avait raison ; la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des
sages, des sots,
Beaucoup plus de ceux-ci.

Qu'est-ce que cette fable vous fait entendre, mes chers amis ? Que c'est par de bons exemples que nous devons apprendre à la jeunesse à se conduire. Cette fable me regarde particulièrement. Elle me dit : vous étant chargé de l'éducation de vos deux enfans, ne gâtez pas leur heureux naturel par de mauvais exemples. Voulez-vous qu'ils soient vrais dans tous leurs discours ? ne mentez jamais. Prétendez-vous qu'ils soient modestes, honnêtes et sans humeur ? que toutes vos

actions respirent la modestie, l'honnêteté et l'égalité. Ils vous imiteront; ils se feront aimer de tout le monde, et deviendront l'honneur et la consolation de leur vertueuse famille.

Timante. Mon cher papa, vous n'aurez jamais lieu de vous plaindre de nous; nous exécuterons tout ce que nous vous verrons faire.

Julie. Mais cette écrevisse avait donc de la raison?

Timante. Non, ma sœur; vous n'entendez pas. Le philosophe faisait parler l'écrevisse, n'osant parler lui-même, parce qu'on ne l'aurait pas écouté. Mon papa nous a fait parler quelquefois comme cela notre joli chien sultan, pour nous apprendre que, puisque cet animal qui n'est qu'une bête, est reconnaissant du bien que nous lui faisons, nous, qui sommes des hommes raisonnables, nous devons à plus forte raison avoir de la reconnaissance, lorsque nous recevons quelque bienfait.

Le pere. Parcourons maintenant ces estampes au hasard.

Timante. Qu'est-ce que représente celle-ci ?

Le pere. Le combat de deux coqs, avec lesquels la perdrix que vous voyez, est obligée de vivre. La perdrix est un oiseau doux, qui se trouvait là en fort mauvaise compagnie, mais elle s'en console en réfléchissant que chacun a ses défauts, et qu'il faut passer ceux des autres, si nous voulons qu'ils nous passent les nôtres.

Timante. Mon papa, que signifie cette estampe ? voilà des sacs et deux hommes qui paraissent occupés à faire un trou dans la terre, mais je ne vois point d'animaux.

Le pere. Dans leurs fables, les philosophes se sont quelquefois hasardés de faire parler aussi des hommes. Celle-ci représente un avare et un voleur : lisons-la ; sa morale est utile.

FABLE.

L'Enfouisseur et son Compère.

UN Pince-maille avait tant amassé,
Qu'il ne savait où loger sa finance.

L'avarice, compagne et sœur de
l'ignorance,
Le rendait fort embarassé
Dans le choix d'un dépositaire :
Car il en voulait un : et voici sa raison :
L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère ;
Si je le laisse à la maison,
Moi-même, de mon bien je serai le larron.
Le larron ? Quoi, jouir ! c'est se voler soi-même ?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on peut s'en défaire.
Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des tems qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,

Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre ; et prenant son Compère,
Celui-ci l'aide, ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque tems, l'homme va voir son or :
Il ne trouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compère, il va vîte
Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le Compère aussi-tôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage.
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir ;
Et le pauvre voleur ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas mal aisé de tromper un
trompeur.

Julie. Oh ! mon papa, la jolie fable !

Le pere. Me diriez-vous bien ce qu'elle signifie ?

Julie. Cet homme qui avait amassé beaucoup d'argent, c'est un avare qui ne voulait pas partager son bien avec les pauvres, et il pensa le perdre, parce qu'il l'avait confié à un voleur.

Le pere. C'est cela.

Timante. J'aime beaucoup le tour que l'avare a joué à ce fripon. Il a été bien attrapé, lorsqu'il n'a plus rien trouvé dans la cachette. C'était un bien malhonnête homme que ce compère.

Le pere. Certainement. Car, quoiqu'un avare ne fasse aucun usage de son argent, il n'est pas permis de le lui prendre. Le méchant voleur a corrigé son compère qui a rougi de son vice, et s'est servi de son trésor pour faire de bonnes actions, et le

voleur n'a recueilli que la honte, d'avoir trompé indignement son ami. La tromperie retombe presque toujours sur ceux qui s'en servent.

Timante. Il faut avouer que les fables sont bien instructives.

Julie. Quel est donc cet animal représenté dans cette estampe ? je n'en ai jamais vu de pareil.

Le pere. On l'appelle un éléphant : c'est le plus gros de tous les animaux qui sont sur la terre. Il y en a beaucoup en Asie et en Afrique. Il se laisse facilement apprivoiser, et devient si familier, qu'il rend à ce qu'on dit, de très-grands services à son maître. On s'en sert comme d'un cheval dans les voyages. On lui commande d'aller puiser de l'eau dans la rivière, et il obéit. Quelle que soit sa grosseur, il n'en est pas moins agile et adroit. Cette longue machine qui paraît lui tenir lieu de nez, s'appelle une trompe ; elle se replie, se courbe, s'alonge à sa volonté ; avec elle il porte toute sa nourriture à sa bouche ; avec elle, il embrasse son

maître et le place sur son dos : mais aussi avec elle, lorsqu'il est en colère, il peut saisir un homme et l'étouffer en le serrant. Remarquez ces dents qui lui sortent des deux côtés de la mâchoire ; elles sont employées à faire tous ces beaux ouvrages d'ivoire que vous admiriez tant l'autre jour.

Timante. Quoi ? c'est avec de pareilles dents que l'on fait ces belles tabatières, ces jolis étuis, et toutes ces figures blanches que vous nous avez montrées ?

Le pere. On vous a fait voir ce que c'était qu'un tour, et comme on travaillait les boîtes de bois ; on se sert des mêmes moyens pour travailler l'ivoire. Mais ce n'est pas l'utilité de ses dents qu'il faut considérer dans cet animal. On est forcé de convenir qu'il a un instinct supérieur à celui de toutes les autres bêtes. Si on lui fait du mal, il s'en ressouvient, et tôt ou tard il se venge. Si on lui fait du bien, il ne l'oublie jamais, et dans toutes les occasions il vous en témoi-

gne sa reconnaissance. Quelle leçon pour les hommes, mes chers enfans ! il est bien humiliant pour nous de nous trouver si souvent au-dessous des bêtes, par notre ingratitude envers ceux qui nous font du bien.

Julie. Mon papa, voyez, voyez cet homme ! Quels efforts il fait pour abattre cet arbre.

Le pere. La fable qui a donné lieu à cette estampe, est très-propre à prouver la vérité de ce que je viens de vous dire. Lisons-la.

FABLE.

La Forêt et le Bûcheron.

Un Bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa coignée.
Cette perte ne put si-tôt se réparer
Que la Forêt n'en fût quelque tems épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche.

Il irait employer ailleurs son gagne-
pain,
Il laisserait debout maint chêne et
maint sapin,
Dont chacun respectait la vieillesse
et les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres
armes.
Elle en eut du regret : il emmanche
son fer.
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornemens.
Son propre don fait son supplice.

Julie. L'homme était un méchant; et la forêt avait raison de se plaindre.

Le pere. Le philosophe qui a inventé cette fable, a voulu vous faire entendre par-là, combien l'ingratitude était odieuse. Souvent on fait du bien à un homme qui n'emploie votre bienfait qu'à vous faire du mal. Cet homme est méprisable, il ne mérite pas les secours que vous lui donnez; mais il ne faut pas pour cela

cesser de lui tendre une main secourable. Il devrait être abandonné de tout le monde, si l'on n'envisageait que son caractère ingrat, mais il est homme : on ne peut sans inhumanité le laisser périr. Vous êtes homme aussi, et le plus digne usage que vous puissiez faire de votre raison, c'est d'oublier l'ingrat, pour ne voir en lui que votre frère malheureux.

Timante. Mais, mon papa, si cet homme se sert de l'argent que je lui donnerai pour me faire du mal.

Le pere. Lorsqu'un ingrat est démasqué, il n'est plus dangereux. Les méchans ne sont à craindre que quand ils sont couverts du manteau de la probité. Voyons les autres estampes.

Julie. Quel est cet animal?

Le pere. C'est un lion. Cet animal est si fort et si courageux, qu'on l'a appelé le roi des animaux. Examinez comme sa tête est grosse, son muffle alongé, et sa face entourée de longs poils qui tombent sur ses épaules, et forment une très belle crinière. Le

reste de son corps est couvert de poils courts et ras, excepté la queue qui est terminée par un bouquet de longs poils. Voilà sa femelle dans cette autre estampe. Elle n'a point de crinière, son muffle est plus alongé que celui du lion; et ses ongles sont plus petits. On trouve des lions en Afrique, en Asie et en Amérique. On les apprivoise aisément, et il y en a qui deviennent aussi doux et aussi caressans que les chiens, mais il faut toujours se défier de leur férocité naturelle. On disait autrefois que le lion s'épouvantait au chant du coq, mais il n'y a rien de plus faux. Il est vrai qu'il s'effraie à la vue du feu, et dans les forêts on en allume pour les faire fuir.

Voilà un tigre. Cet animal qui se trouve en Asie et en Afrique, est extrêmement féroce : son poil est court et de couleur jaune, avec des taches noires et longues : il est plus petit qu'un lion; il a les oreilles courtes et arrondies, et la queue longue comme celle du lion.

Julie. Mon cher papa, je n'aimerais point à me familiariser avec ces bêtes, non plus qu'avec ce loup, grand comme un chien, que vous m'avez fait voir il y a quelque tems, et qui, quand il est plus vieux, emporte ces pauvres petits moutons, et les égorge. Je n'aime pas non plus ces vilains renards, avec leurs longues queues et leurs grandes dents, qui viennent dans le poulailler prendre les poules pour les croquer : je préfère à tous ces animaux, le cheval et le chien, ce sont de belles et bonnes bêtes celles-là.

Timante. Ah ! ma sœur, vous avez bien raison, je les aime par-dessus tous les autres, et je ne sais pas comment on peut être assez cruel pour leur faire du mal.

Le pere. Votre chère maman vous attend pour aller à la promenade : nous reprendrons une autre fois notre conversation.

HUITIÈME DIALOGUE.

Julie.

Mon papa, voyez le beau collier que maman m'a donné.

Le pere. Ce sont de belles perles.

Timante. Comment se font ces perles ?

Le pere. Elles ne sont pas l'ouvrage des hommes. Ces perles se forment dans la chair de certaines huîtres, dont les écailles sont beaucoup plus grandes que celles des huîtres ordinaires ; elles se pêchent dans les mers des Indes orientales et de l'Amérique dont vous verrez bientôt la position sur les cartes, et en quelques endroits de l'Europe. Les huîtres qui contiennent des perles, ne se pêchent que dans la mer. Des hommes, accoutumés dès leur enfance à retenir leur haleine, plongent jusqu'au fond de la mer, et vont

chercher ces huîtres sur les roches où elles se trouvent ordinairement attachées. On appelle nacre de perle, la coquille de la *mere perle* : on enlève adroitement ces nacres qui sont des excroissances élevées sur la superficie intérieure, et on les met en œuvre au lieu de véritables perles. Les ouvriers ont trouvé le moyen de faire de fausses perles, dont le fond est de cire, et la superficie une espèce de colle de poisson, fine et brillante.

Timante. Quoi, mon papa, il y a des hommes qui vont jusqu'au fond de la mer pour ramasser des huîtres ?

Le pere. Celui qui fait le métier de plongeur, se met du coton dans les oreilles, et se garantit le nez pour empêcher que l'eau n'y entre : ensuite on lui lie sous les bras une corde dont les gens qui sont dans un bateau tiennent le bout : il s'attache au gros doigt du pied, une pierre d'environ vingt livres pesant, dont la corde est

tenue par les mêmes hommes. Alors, il descend dans la mer, avec un filet qu'il remplit des huîtres qu'il trouve. Lorsqu'il manque d'haleine, il donne le signal, en tirant la corde qui est liée sous ses bras, et on le remonte aussitôt.

Julie. Mon dieu, que de peines, pour faire un beau collier comme celui-là !

Timante. Mon papa, par tout ce que vous nous dites, je conçois que nous serions bien malheureux, s'il n'y avait pas des gens comme ceux-là, toujours disposés à travailler pour nous.

Le pere. La providence a remis toutes les richesses entre les mains de certaines personnes, non pour les garder, mais pour les partager avec ceux qui se chargeraient de tous les travaux, et dont l'industrie serait le patrimoine : leur refuser le salaire qu'ils méritent, est l'action la plus injuste qu'on puisse commettre, et je la regarde comme un vol.

Timante. Je ne me mettrai jamais dans le cas de ce reproche. A propos, mon papa, voyez ce que mon oncle m'a donné. Il alloit m'expliquer à quoi cela pouvait servir, lorsqu'on est venu l'appeller.

Le pere. C'est un microscope. Cet instrument grossit extraordinairement à la vue toutes les parties d'un corps qu'on veut distinguer et découvrir. Il y a trois sortes de microscopes. Le microscope à tombeau qui ne grossit que fort peu les objets. Le microscope à trois verres, qui est celui-ci, dont le premier verre se nomme oculaire; le second, verre du milieu; et le troisième, lentille. Le troisième est le microscope à liqueurs, qui, monté d'une seule lentille, fait un fort bel effet. Examinons comment nous paraîtra cette mouche, à l'aide du microscope. Voyez.

Julie. Ah! mon papa, qu'elle est grosse! Mais, ce n'est pas là la mouche?

Le pere.

Le pere. C'est elle-même.

Timante. Avec votre permission, ma sœur, que je regarde aussi. C'est un animal monstrueux ! Comment se peut-il faire que cette mouche qui est si petite, me semble si grosse à travers ce verre ?

Le pere. Tel est l'effet qu'il produit. Par son moyen on distingue les objets les plus petits que l'œil ne peut appercevoir, nous en ferons usage dans nos récréations, et ce ne sera pas par la suite le moindre de nos amusemens. Je vous ferai un jour présent de ce qu'on appelle une chambre obscure : nous y verrons représentées au naturel les plus jolies choses du monde.

Julie. Ah ! mon papa, faites-nous au plutôt ce plaisir.

Le pere. Cela dépendra de nos progrès dans nos études intéressantes.

Timante. Ce sera donc bientôt, car nous travaillerons avec courage. Mais, dites-moi, mon papa, il faut

aussi des verres pour voir ces belles choses dans la chambre obscure ?

Le pere. Oui, sans doute.

Julie. Avec vos lunettes, vous voyez donc une mouche aussi grosse qu'elle nous paraît à travers le microscope ?

Le pere (*riant*). Pas tout-à-fait. Mes lunettes, qu'on nomme aussi besicles, ne peuvent me servir qu'à aider ma vue affaiblie par le travail et par l'âge, et à me faire découvrir avec plus de facilité les objets qui sont voisins de mes yeux. Nous avons des lunettes d'approche, appelées autrement télescopes, qui rapprochent les corps éloignés, et dont les Astronomes se sont admirablement servi pour étudier le cours des astres.

Timante. Mon papa, permettez-moi de me servir de vos lunettes. Comment donc ? je vois tout trouble.

Le pere. C'est une preuve que votre vue est excellente. Les lunettes ne sont propres qu'à aider les vues faibles.

Julie. Vous nous avez dit, mon papa, que nous ne travaillerions pas aujourd'hui, voulez-vous bien nous permettre la lecture de quelques fables, elles m'amusent beaucoup.

Le pere. Volontiers, mes enfans, mais il ne suffit pas qu'elles vous amusent, il faut aussi chercher à en pénétrer le sens, et vous corriger des défauts qu'elles pourraient vous faire reconnaître en vous. Écoutez celle-ci.

FABLE.

L'Ane et le Fleuriste.

L'Ane d'un jardinier fleuriste,
Ayant pour le marché des paniers pleins de fleurs,
Pour en savourer la douceur,
Une foule de gens le suivait à la piste.
Mais il trouve au retour un contraire destin :
Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre ;
Ceux qui le suivaient le matin,
Le soir, évitent sa rencontre.

Ne t'en étonne pas, lui dit le jardinier :
Ces effets différens ont différentes causes ;
Ce matin, tu portais des roses,
Ce soir, tu portes du fumier :
Qui suivait ce matin ta senteur agréable,
Ce soir fuit ta puanteur.
Tant on devient effroyable,
Quand on perd sa bonne odeur.

Comprenez-vous, mes amis, le sens de cette fable ?

Timante. Je crois que cela signifie que pour obtenir toute sa vie l'estime du monde, il faut toute sa vie travailler à la mériter.

Le pere. Rien n'est plus juste que ce que vous dites. Il faut que vous appreniez cette fable par cœur : vous ne trouverez que trop souvent lieu d'en faire l'application dans la suite.

Julie. Ce pauvre âne, ce n'est pas sa faute, si on lui faisait porter du fumier, il aurait bien mieux aimé porter des roses !

Le pere. Oui, mais nous sommes maîtres de faire de bonnes ou de mauvaises actions.

Timante. Savez-vous bien, mon papa, que c'est une fort bonne chose que les fables, qu'il y a beaucoup à profiter avec elles. J'en entendrais toute une journée sans me lasser.

Julie. Mon papa, je n'oublierai jamais celle que vous m'avez ordonné d'apprendre l'autre jour, et que j'ai déjà récitée deux fois à ma chère maman.

Le pere. Vous vous en ressouvenez donc ?

Julie. Vous en jugerez, je vais vous la dire.

FABLE.

La Colombe, la Fourmi et le Manant.

LA colombe qui s'égayant
Au bord d'une fontaine où l'onde
était fort belle,
Vit se déméner auprès d'elle,
Une fourmi qui se noyait ;

Sensible à son malheur, mais encore plus active
A lui prêter secours, par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, et l'ajuste si bien
Que la fourmi l'attrape et regagne la rive.
Quand elle fut hors du danger,
Sur le mur le plus près la colombe s'envole,
Un manant à pied nud, qui la voit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole :
Assuré de l'arc qu'il portait,
Il allait lui donner une atteinte mortelle ;
Mais la fourmi qui le guettait,
Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pié,
Qu'il se croit estropié :
Il fait un si grand cri que l'oiseau prend la fuite.
Par la faible fourmi, ce service rendu

A la colombe bienfaisante
Est une preuve suffisante
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

Le pere. Je suis charmé, Julie, que vous vous attachiez ainsi à retenir ce que vous apprenez.

Julie. Mon papa, j'aime bien cette colombe qui prête du secours à cette pauvre fourmi.

Timante. Et moi, ma sœur, j'aime encore mieux la fourmi qui est reconnaissante du bienfait qu'elle vient de recevoir.

Le pere. L'une et l'autre méritent de servir d'exemple aux hommes. Mais puisque vous retenez si bien vos fables, je serais flatté que vous voulussiez bien me dire ce que vous avez retenu de l'histoire de France, sous la monarchie. Je ne demande pas que vous vous serviez des termes que vous avez trouvé dans vos livres. Il est bon que vous vous accoutumiez de bonne heure à rendre les choses que vous concevez sans aucun secours étranger.

Julie. Mon papa, ce que vous nous demandez est bien difficile.

Timante. Ma sœur, il faut faire un effort pour contenter mon papa; si nous ne disons pas bien, il aura la bonté de nous reprendre. Je vais commencer si vous voulez?

Julie. Commencez, mon frère, cela me donnera du courage.

Timante. Les Français tirent leur origine d'une province d'Allemagne qu'on nomme Franconie, et l'on peut commencer leur histoire à l'année quatre cent vingt, tems auquel Théodose le jeune régnait en Orient, et Honorius en Occident, quoiqu'avant ce tems il y eût déjà des Français.

Le pere. Mais, Timante, permettez-moi de vous demander pourquoi, s'il y avoit déjà des Français dans ce tems, vous ne remontez pas plus haut pour faire commencer leur histoire?

Timante. C'est que ce ne fut que vers ce tems que cette nation se réunit sous un même gouvernement. La

monarchie française fut faible d'abord : Pharamond en jeta les premiers fondemens, Clodion marcha sur ses traces, Méroué établit son autorité dans les Gaules, Clovis, Pepin et Charlemagne rendirent cet empire florissant, mais plusieurs de leurs successeurs dégénérerent de la valeur et des vertus de ces Princes, et il ne reprit son lustre que sous Hugues-Capet.

Le pere. Me diriez-vous bien, Julie, combien il y a eu de Rois en France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à sa fin?

Julie. Mon papa, on en compte sûrement soixante-sept, jusques et compris Louis XVI qui en est le dernier. On les divise en trois races; savoir, celle des Mérovingiens, celle des Carlovingiens et celle des Capets. Dans la première, on compte vingt-un Rois dont le dernier a été Childeric III. Dans la seconde, quatorze, dont Pepin le Bref fut le premier, et Louis V, dit le Fainéant, le

dernier. Dans la troisième race on compte trente-trois Rois dont Hugues-Capet est le premier et Louis XVI, le trente-troisième et dernier.

Le pere. Mais si je ne me trompe, on divise cette troisième race en plusieurs branches.

Timante. Oui, mon papa, la première branche, qui s'étend depuis Hugues-Capet jusqu'à Philippe de Valois, et qui a eu quatorze Rois, est appelé la branche des Capétiens. La seconde branche est nommée la première des Valois : elle a commencé au Roi Philippe de Valois, et elle a fini à Charles VIII. La troisième branche est celle de Louis XII, dite de la Maison d'Orléans. Ce Prince ne laissa point d'enfans mâles, et cette branche commença et s'eteignit en lui. La quatrième branche est celle de François I, dite la seconde des Valois : elle a eu cinq Rois; et enfin la cinquième branche est celle des Bourbons, qui a eu cinq Rois; savoir, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, et Louis XVI.

Le pere. Cela est fort exact.

Julie. C'est une chose fort amusante que l'histoire.

Timante. Et fort curieuse, ma sœur.

Le pere. Présentement, Julie, vous qui paraissez avoir tant de goût pour la géographie, vous termineriez délicieusement cette journée, si vous vouliez bien nous expliquer sur cette carte ce que vous savez de la France.

Julie. Volontiers, mon papa : je partage la France en départemens ; à mesure que je les nommerai, je vous les indiquerai avec le doigt :

Départemens.	*Chef-Lieux.*
Ain.	Bourg.
Aîne.	Laon.
Allier.	Moulins.
Alpes (basses).	Digne.
Alpes (hautes).	Gap.
Alpes maritimes.	Nice.
Ardêche.	Privas.
Ardennes.	Mézières.
Arriège.	Foix.

Départemens.	*Chef-Lieux.*
Aube.	Troies.
Aude.	Carcassonne.
Aveyron.	Rhodez.
Bouches-du-Rhône.	Aix.
Calvados.	Caen.
Cantal.	Aurillac.
Charente.	Angoulême.
Charente-inférieure.	Saintes.
Cher.	Bourges.
Corrèze.	Tulle.
Côte-d'Or.	Dijon.
Côtes-du-Nord.	Brieux.
Creuse.	Gueret.
Dordogne.	Périgueux.
Doubs.	Besançon.
Drôme.	Valence.
Dyle.	Bruxelles.
Escaut.	Gand.
Eure.	Evreux.
Eure et Loir.	Chartres.
Finistère.	Quimper.
Forêts.	Luxembourg.
Gard.	Nîmes.
Garonne (haute).	Toulouze.

Départemens.	*Chef-Lieux.*
Gemmapes.	Mons.
Gironde.	Bordeaux.
Golo.	Bastia.
Hérault.	Montpellier.
Ille-et-Vilaine.	Rennes.
Indre.	Chateauroux.
Indre-et-Loire.	Tours.
Isère.	Grenoble.
Jura.	Lons-le-Saulnier.
Landes.	Mont-de-Marsan.
Liamone.	Ajaccio.
Loir-et-Cher.	Blois.
Loire.	Mont-Brisson.
Loire (haute).	Le Puy.
Loire inférieure.	Nantes.
Loiret.	Orléans.
Lot.	Cahors.
Lot-et-Garonne.	Agen.
Losère.	Mende.
Lys.	Bruges.
Maine-et-Loire.	Angers.
Manche.	St.-Lo.

Départemens.	*Chef-Lieux.*
Marne.	Châlons.
Marne (haute).	Chaumont.
Mayenne.	Laval.
Meurthe.	Nancy.
Meuse.	Bar-sur-Ornain.
Meuse inférieure.	Mastricht.
Mont-Blanc.	Chambéri.
Mont-Terrible.	Porentrui.
Morbihan.	Vannes.
Moselle.	Metz.
Nèthes. (deux)	Anvers.
Nièvre.	Nevers.
Nord.	Douai.
Oise.	Beauvais.
Orne.	Alençon.
Ourthe.	Liège.
Pas-de-Calais.	Arras.
Puy-du-Dôme.	Clermont.
Pyrenées (basses).	Oleron.
Pyrénées (hautes).	Tarbes.
Pyrénées orientales.	Perpignan.
Rhin (bas).	Strasbourg.
Rhin (haut).	Colmar.

Départemens.	*Chef-Lieux.*
Rhône.	Lyon.
Sambre et Meuse.	Namur.
Saône (haute).	Vezoul.
Saône et Loire.	Macon.
Sarthe.	Le Mans.
Seine.	Paris.
Seine inférieure.	Rouen.
Seine et Marne.	Melun.
Seine et Oise.	Versailles.
Sèvres. (deux)	Niort.
Somme.	Amiens.
Tarn.	Castres.
Var.	Brignoles.
Vaucluse.	Avignon.
Vendée.	Fontenai.
Vienne.	Poitiers.
Vienne (haute).	Limoges.
Vosges.	Épinal.
Yonne.	Auxerre.
......	....

Le pere. Quelles sont les principales rivières qui arrosent la France?

Julie. Les rivières principales sont la Seine, la Loire, la Garonne, le

Rhône et la Saône, la Meuse, et le Rhin qui borde nos frontières du côté de l'Allemagne.

Le pere. On ne peut mieux et plus succinctement détailler les choses : j'ai vu tout cela sur la carte, au moyen de la justesse de votre doigt. Une autre fois nous donnerons à votre frère le plaisir de nous en expliquer davantage.

NEUVIÈME DIALOGUE.

LE PERE.

CETTE journée doit nous procurer beaucoup d'amusemens ; nous allons dîner à la campagne, et tant en allant qu'en revenant, il nous sera permis de visiter quelques manufactures, et d'acquérir la connaissance de certains travaux, dont la lecture ne donnerait que des idées fort vagues.

Julie. Ah ! Mon papa, que nous allons bien nous divertir !

Timante. C'est à vous, mon papa, que nous devons toutes ces récréations.

Le pere. Vous les devez à vous-mêmes : c'est la récompense des soins que vous vous donnez pour profiter de mes leçons; mais voici un présent que vous devez tout entier à votre cher oncle; il me l'a remis pour vous le donner lorsque je serais satisfait de vos progrès, et moi je vous le remets sans condition, bien certain que ma facilité à vous faire plaisir ne fera qu'accélérer vos progrès.

Julie. Qu'est-ce que c'est, mon papa ?

Timante. Une montre ! ma sœur, c'est une montre ! en voila une pour vous et une pour moi. Que nous vous sommes obligés, mon cher papa, et à mon cher oncle !

Julie. La belle invention !

Timante. Je ne comprends pas comment cette aiguille tourne sans cesse, et marque l'heure avec tant de justesse.

Le pere. Cela dépend de l'exacte combinaison de cette prodigieuse quantité de petites pièces que vous voyez. Il a fallu deux siècles de recherches pour porter les montres à la perfection où elles sont aujourd'hui. Je ne pourrais, sans entrer dans un trop grand détail, vous expliquer tout le méchanisme de cet ouvrage; et même pour vous le faire bien comprendre, il faudrait démonter et remonter une montre devant vous. Pour le moment, qu'il vous suffise de savoir qu'il y a des montres simples comme celles-ci, des montres à réveil, des montres sonnantes et à réveil, et des montres à répétition : votre montre qui est simple marque seulement les heures, et les minutes qui partagent les heures. Les montres à secondes ont deux aiguilles, dont l'une marque les secondes qui partagent les minutes. Les montres a répétition sont celles qui sonnent l'heure et les quarts marqués par les aiguilles; et les montres à réveil sont

celles qui sonnent d'elles-mêmes à une heure marquée, pour vous réveiller.

Timante. Mon papa, vous ne nous avez pas encore dit, je crois, ce qu'on entend par minutes et par secondes, au moins je ne m'en souviens pas.

Le pere. Pour vous en donner une idée, il faut vous parler de la Chronologie.

Julie. Qu'est-ce que la Chronologie ?

Le pere. C'est une science qui fixe les événemens de l'histoire par une juste supputation des tems, et par certaines parties et mesures. Ce qu'on entend par un siècle, est un espace de tems composé de cent années. L'année est composée de douze mois ; savoir, vendemiaire, brumaire, frimaire, nivôse, pluviôse, ventôse, germinal, floréal, prairial, messidor, thermidor et fructidor ; chacun de ces mois est composé de trente jours, et marque l'espace du

tems que le soleil met à parcourir un des douze signes du zodiaque. A la fin de fructidor, on ajoute cinq jours, ou six si l'année est bissextile ; ces jours s'appellent complémentaires.

Timante. Qu'appelez-vous les signes du zodiaque ?

Le pere. Le zodiaque est un des six grands cercles, que je vous ai dit qui partageoient la sphère, et dans lequel le soleil et les autres planettes se meuvent. Il est divisé en douze signes ou constellations, qui sont représentés sous les noms et les figures du bélier, du taureau, des gemeaux, de l'écrevisse, du lion, de la vierge, de la balance, du scorpion, du sagittaire, du capricorne, du verseau et des poissons. Les planettes sont au nombre de sept, savoir, le soleil, la lune, vénus, jupiter, mercure, mars et saturne.

Timante. Vous nous expliquerez leur marche, lorsque vous nous donnerez des leçons d'Astronomie.

Le pere. Je ferai ensorte de vous

ı débrouiller les premières notions; ır cette science est profonde, et ɜmande une étude toute particuɜre. Revenons à la supputation ɜs tems. On partage les jours du ıois en décades, les décades en ɔurs. Le jour se divise de deux maıères : en jour naturel, qui est de ingt-quatre heures égales, et en arficiel, qui se prend depuis le lever u soleil sur l'horison, jusqu'à son oucher. L'heure se divise en demieures et en quart-d'heures; elle est omposée de soixante minutes, et ɜs minutes se subdivisent en se:ondes, les secondes en tierces, etc. 'est cette division qu'une montre ɔien faite indique avec une précision lont on est toujours étonné, pour ɔeu que l'on réfléchisse. Mais c'est 'heure de partir.

Timante. Nous aurons une belle ournée. Voyez comme le ciel est :lair et serein.

Julie. Pour moi, j'aime la camɔagne à la fureur.

Le pere. On n'en connaît pas assez le prix dans les villes, et peu de gens savent jouir des amusemens innocens qu'elle présente, et pour lesquels nous sommes nés.

Julie. Mon papa, que font ces gens courbés, qui sont presqu'au bord de la rivière ?

Le pere. Ils fauchent l'herbe de ces prés, avec un grand instrument de fer tranchant, attaché au bout de ce long bâton qu'ils tiennent à la main : en voilà d'autres qui rassemblent toute cette herbe coupée et qui la mettent en tas. Ensuite on la chargera sur des charettes, et on en formera des bottes, que l'on déposera dans des greniers pour la nourriture des chevaux et des autres bestiaux.

Timante. Mon papa, voilà sûrement un laboureur. Voyez comme il conduit ses chevaux, comme il les fait tourner, comme le fer qui est au bout du morceau de bois brille au soleil.

Le pere. Vous vous ressouvenez que celà s'appelle une charrue.

Timante. Oui, mon papa. Mais pourquoi ces hommes, qui sont plus loin, font-ils traîner ces morceaux de bois, par des chevaux, dans cette terre où il n'y a rien ?

Le pere. Cette terre a déjà été labourée deux fois, et l'on vient d'y jetter des grains. C'est pour enfoncer ces semailles dans la terre, qu'on promène ces machines qu'on appelle herses ; elles ont des dents de bois, qui en passant écrasent et partagent les mottes de terre, et couvrent par ce moyen les grains qui viennent d'être semés.

Julie. Mon papa, voilà bien des bâtimens rassemblés à notre gauche. Qu'est-ce que c'est, il me semble qu'il y a beaucoup de monde ?

Le pere. C'est une briqueterie. Nous pourrons nous y arrêter, nous nous amuserons un moment à voir travailler les ouvriers.

Timante. Les briques ne servent-elles pas à construire les maisons ?

Le pere. C'est leur usage. Regardez ces hommes, ils tirent de la terre pour en composer leurs briques. En voilà d'autres qui jettent de l'eau dans ces amas de terre, qui la remuent, qui la délayent et qui la battent. En voilà qui paîtrissent ce mortier et qui le placent dans ces moules de bois. Ceux-ci retirent les briques des moules, et les arrangent dans cet endroit uni pour les laisser sécher à un soleil modéré. Ceux-là enlèvent avec un couteau tout ce qui nuirait à la régularité de la brique. Ces ouvriers les mettent dans le four, où bientôt le feu les cuira, et en voilà de cuites et en état d'être employées.

Timante. Voilà encore de grandes maisons, est-ce qu'on y fait aussi des briques?

Le pere. Non. C'est, je pense, un bâtiment où l'on fabrique de la vaisselle de terre, si vous voulez nous y entrerons.

Julie. Volontiers, mon papa, ce travail doit être curieux.

Le pere. Dans ce grand endroit on travaille la vaisselle de terre ou de grès, et l'industrie avec laquelle elle se fait est peu digne de votre curiosité. Lorsque la terre est préparée, ou la forme en ballons, tels que vous les voyez, et ensuite, à ce tour, on leur donne la forme nécessaire : cela fait, on fait cuire les pièces dans un four; on les en retire pour les vernir, et on les remet au four pour achever de leur donner la cuisson convenable. Mais passons plus loin, nous verrons travailler la faïence.

Les hommes avaient, depuis un grand nombre de siècles, le secret de faire des vases de terre pour l'usage de la cuisine, et autres, lorsqu'ils tentèrent de perfectionner cet art utile, qui est actuellement porté au plus haut degré de perfection. La terre que l'on emploie pour la faïence doit être d'une qualité particulière, entre la terre grasse et la

sèche. Aussitôt qu'elle est bien préparée, on en forme des masses, que l'ouvrier présente au tour, afin de les ébaucher, suivant ce qu'il en veut faire : ensuite on les met dans le four, d'où on les retire quelque tems après, pour les plonger dans le blanc, et les remettre ensuite au four. Une partie de la faïence est peinte, et cette opération se fait avant que de la mettre dans le four.

Nous avons actuellement d'admirables manufactures de porcelaine, qui est une espèce de faïence, mais infiniment supérieure à celle qui se fabrique ici. Cette belle vaisselle qui paraît sur nos tables, ces vases qui ornent nos cheminées, ces tasses, ces jattes, si bien peints, tout cela est de porcelaine, dont nous devons l'invention aux Chinois et aux Japonois, dont peut-être, par la suite, nous égalerons la beauté du travail, mais que vraisemblablement nous ne surpasserons jamais. Nous nous sommes arrêtés un peu de tems, continuons notre promenade.

Timante. Ah ! mon papa, la belle maison ! les beaux jardins !

Le pere. Elle appartient à une personne fort riche, à un de mes intimes amis, qui y a rassemblé les choses les plus curieuses, et qui n'est jamais plus flatté que lorsqu'il apprend qu'on est venu les examiner.

Julie. Je me plairais beaucoup dans cette maison.

Le pere. Ce qu'il renferme va mériter votre attention. Entrons dans la galerie.

Timante. Mon papa, les belles statues !

Le pere. En voilà de toutes façons; de marbre et de fonte; en voilà d'équestres, c'est-à-dire, représentant un homme à cheval, et de pédestres, ou statues en pied.

Julie. Que représente cette statue équestre ?

Le pere. C'est le grand Pompée, romain célèbre par ses brillants exploits, et sa fin malheureuse.

Timante. Et cette statue de mar-

bre qui est en pied, est-ce aussi un romain qu'elle réprésente ?

Le pere. C'est Brutus, celui qui chassa les rois de Rome et qui jeta les premiers fondemens de la république romaine, devenue si célèbre dans la suite.

Timante. Mon papa, comment peut-on faire ces belles statues ? le marbre est si dur ?

Le pere. Elles se travaillent au ciseau, et l'on a porté si loin l'art de la sculpture, qu'il y a des artistes qui attrapent parfaitement la ressemblance des personnes.

Timante. Cela me passe.

Julie. Mon papa, et la statue de Pompée, est-elle aussi faite au ciseau ?

Le pere. Non, Julie, elle est de métal fondu et coulé d'un seul jet, dans un moule qui lui a donné cette forme.

Timante. Mon papa, voilà des statues qui n'ont que la tête.

Le pere. On les appelle des bustes.

ilà celui de Marc Aurele, un em-
·eur romain, dont la mémoire ne
·ira jamais.

Timante. Pourquoi, mon papa?

Le pere. Il fut bon, juste, il aima
hommes, dont il fut moins le
ître que le père, et son nom est
ıs digne de passer à la postérité
e celui des conquérans. Les bril-
s exploits sont moins utiles aux
mmes que les bonnes actions. Mais
ssons dans la galerie des tableaux.

Julie. Quelles sont ces dames à
noux, dans ce tableau?

Le pere. Ce sont la femme et les
es d'un roi, nommé Darius, qui
: vaincu par un autre roi appellé
exandre. Elles se jettent aux pieds
ce prince qui les relève avec
nté, et leur promet de leur servir
époux et de père. Cette belle ac-
ɔn de clémence, plus que ses éton
ntes conquêtes, a immortalisé ce
nquérant.

Timante. Mon papa, voilà un beau
bleau; mais je ne sais pas ce qu'il
gnifie.

Le pere. Quoi, Timante, vous ne devinez rien ?

Timante. Non, mon papa, et j'en suis bien fâché.

Le pere. Et vous, Julie ?

Julie. Mon papa, ... c'est, je crois, de la fable.

Le pere. Vous avez raison, Julie; ce tableau représente l'assemblée de tous les dieux de la fable. Regardez : voilà Jupiter, le maître des dieux, on ne peut le méconnaître à son aigle et à la foudre qu'il porte dans la main. Près de lui, est Junon, son épouse avec un paon qui était son oiseau favori. Plus bas est Apollon avec sa lyre, que les anciens considéraient comme l'inventeur de la poésie et de la musique, et qu'ils avaient chargé d'éclairer le monde, sous le nom de Phœbus. Voilà Diane, sa sœur, qui était la lune au ciel, la déesse de la chasse sur la terre, et portait aux enfers le nom de Proserpine ou d'Hécate. Pour Bacchus, vous ne pouvez pas le méconnaître

à sa physionomie enluminée et à ses raisins. Mercure, le messager des dieux, s'annonce lui-même avec son caducée et les aîles qu'il a à son bonnet et à ses talons; vous reconnaissez à ses colombes Vénus, la déesse de la beauté. Plus bas, vous voyez Esculape le dieu de la médecine, qui a pour attribut un serpent, qui est le symbole de la prudence, si nécessaire aux médecins. Ce sceptre à trois pointes qu'on nomme trident, vous désigne que celui qui les porte est Neptune, le dieu de la mer. Pour Pluton, son frère, le dieu des enfers, on ne peut s'y tromper en voyant son bident, ou sceptre à deux pointes. Mars, le dieu de la guerre, avec son casque et sa lance, et ce coq, oiseau qui lui était consacré, empêche qu'on ne le prenne pour un autre dieu. Voilà Minerve, déesse de la sagesse: lorsqu'elle présidait aux combats, elle portait le nom de Pallas, c'est pourquoi vous lui voyez un casque sur la tête surmonté d'une

chouette, une pique à la main et l'égide ou bouclier de l'autre. Vulcain est tout au bas du tableau, et comme il est connu pour le dieu du feu, il a une forge près de lui. De l'autre côté est Thémis, déesse de la justice, ce que désignent ses balances : Cérès déesse des bleds, dont elle porte quelques épis dans la main. Retenez bien, mes amis, tout ce que je viens de vous dire, et que je vous avais déjà expliqué. Il est peu de momens dans la vie où l'on ne soit dans le cas de faire usage des connaissances que l'on a acquises dans l'histoire de la fable.

Timante. Mon papa, mon cher papa, voilà plusieurs fables de Lafontaine !

Le pere. Vous ne vous trompez pas.

Julie. Voilà la fable des deux perroquets, du roi et son fils.

Le pere. Vous la connaissez ?

Julie. Oui, mon papa.

Le pere. Vous seriez bien aimable, si vous vouliez m'en dire le précis.

Julie. Ce n'est pas une petite affaire, mais je ferai de mon mieux.

Un roi avait un fils qu'il aimait beaucoup. Pour l'amuser, il fit venir deux perroquets, le père et le fils. Le jeune perroquet était fort aimé du fils du roi. Un jour, en badinant avec un petit oiseau, qui était aussi fort aimé du fils du roi, il eut le malheur de le blesser, et pour venger son oiseau, le jeune prince fit mourir son perroquet. Le vieux perroquet, au désespoir de la mort de son fils, se jette sur le fils du roi, lui crève les yeux, et va se percher sur le haut d'un arbre. Le roi qui aurait voulu tenir le vieux perroquet pour lui tordre le cou, va au pied de l'arbre et lui tient un fort beau discours, afin de l'engager à revenir dans son palais. Il lui promet d'oublier qu'il a crevé les yeux à son fils, s'il veut ne se pas ressouvenir de la mort du sien : mais le vieux perroquet ne donna pas dans le piége.... Mon papa, je me souviens de sa réponse, il lui dit :

Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense :
Je le crois; cependant, il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t-en, tu perds ta peine,
Ne me parles point de retour :
L'absence est aussi-bien un remède à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

Timante. Ma sœur, cela signifie que lorsqu'on a eu le malheur d'offenser un homme puissant, la fuite est le seul parti qu'on ait à prendre. N'est-ce pas, mon papa?

Le pere. Vous avez raison; mais que cette fable aussi vous fasse sentir à combien de crimes la vengeance est capable de nous porter.

Julie. Mon papa, voilà la fable du renard et du loup. Voyez-vous comme il va descendre dans le puits où le renard était tombé en y cher-

chant un fromage, et ce n'était que la lune dont il voyait l'image dans l'eau.

Le pere. La morale de cette fable n'est point difficile à trouver. La gourmandise du renard lui avait fait croire, sans examen, qu'il y avait une bonne proie au fond de ce puits, et la gourmandise du loup lui laissa imaginer sottement que le rusé et méchant renard était assez généreux pour la partager avec lui. Il faut fuir la gourmandise, qui est la source de bien des malheurs. Il faut fuir la société des trompeurs, qui se tirent toujours du danger, en vous y précipitant.

Julie. Que ce tableau est bien peint! que représente-t-il?

Le pere. Ce morceau représente la bataille d'Alexandre contre Porus; mais vous vous trompez en le prenant pour un tableau, c'est de la tapiserie; ces personnages sont faits à l'aiguille.

Julie. Est-il bien possible, mon papa?

Le pere. Rien n'est plus vrai. Je vous donnerai incessament le plaisir d'examiner à la manufacture de tapisseries, comment on travaille ces chef-d'œuvres. Il est tard; allons dîner, car avant que de quitter cette belle maison nous avons encore bien des choses à voir.

DIXIÈME DIALOGUE.

LE PERE.

Je me persuade que vous êtes contens du repas que vous venez de faire?

Julie. Ah! mon papa, les excellens fruits!

Timante. Et le bon laitage! Je préfère cette nourriture à toutes les autres. Je vous avoue, mon papa, qu'elle me flatte plus que les perdrix et les autres viandes que vous nous faites quelquefois donner.

Le pere. Je la crois plus saine.

Dans

Dans les commencemens du monde, les hommes ne se nourrissaient que des biens de la terre; ils vivaient plus long-tems que nous, et ils étaient exempts de beaucoup de maladies qui nous affligent.

Julie. Quoi! ils ne mangeaient point de viande?

Le pere. Non, ma bonne amie. Ce n'est que lorsque le genre humain s'est multiplié, qu'on a dû faire usage de la chair des animaux.

Timante. Et vous croyez que l'usage de la viande cause des maladies?

Le pere. Je ne doute pas au moins que lorsqu'on en mange avec excès, cela ne contribue beaucoup à altérer notre santé. Les ragoûts trop épicés sont aussi fort dangereux, et Julie n'a pas raison de les rechercher.

Julie. Je me suis corrigée de ce goût, mon papa, aussitôt que vous m'avez assurée que cela pouvait me faire du mal.

Timante. Il vaut mieux manger une bonne poire.

Le pere. Il faut n'avoir de dégoût pour rien, et manger de tout avec modération.

Timante. Le maître de cette maison n'est point à plaindre, si toutes les années il a d'aussi beaux fruits.

Le pere. Il fait son plaisir de les cultiver lui-même. C'est mon ami, c'est un respectable vieillard, amateur de tous les arts, et plus particulièrement de l'agriculture ; mais passons dans le cabinet d'histoire naturelle.

Julie. Ah ! mon papa, que cela est beau ! Combien de jolies choses !

Timante. Et vous appellez cela un cabinet d'histoire naturelle ?

Le pere. Oui, Timante. Si tout ce que doit renfermer un cabinet d'histoire naturelle se trouvait ici, ce qui est impossible, il comprendrait tous les êtres qui vivent sur la terre, qui s'élèvent dans l'air, ou qui restent dans le sein des eaux ;

tous les êtres qui couvrent la surface de la terre, et tous ceux qui sont cachés dans ses entrailles. Les animaux, les végétaux et les minéraux constituent les trois principales parties de l'histoire naturelle. On divise les animaux en terrestres, aquatiques et amphibies: les terrestres ne vivent que sur la terre, les aquatiques dans l'eau, et les amphibies indifféremment sur la terre et dans l'eau. Vous en voyez ici quelques-uns des derniers, comme ce crocodile, cette loutre et ce castor; ce dernier animal bâtit des ponts sur l'eau, élève des maisons, remplit des magasins pour sa subsistance, et hors la raison, qui est le partage de l'homme, il parait avoir un instinct beaucoup plus étendu que celui de tous les animaux. Les animaux aquatiques sont les poissons, et les terrestres sont ceux qui vivent sur la terre. On divise encore les animaux en quadrupèdes, oiseaux, poissons et insectes.

Les végétaux sont tous les êtres qui vivent de la substance de la terre. On entend par ce mot toutes les plantes en général que l'on peut renfermer sous deux espèces, les arbres et les herbes. On les divise en plantes terrestres et aquatiques, que l'on distingue en arbres, arbustes, arbrisseaux, sous-arbrisseaux, herbes, légumes, oignons, roseaux et chiendents.

Les minéraux sont toutes les substances qui se trouvent renfermées dans le sein de la terre, c'est-à-dire, les terres, les pierres, les demi-métaux, les sels et les pétrifications. Retenez bien, mes amis, que les animaux croissent, vivent et jouissent de l'instinct et du sentiment; que les végétaux vivent et croissent seulement; mais que les minéraux sont susceptibles d'accroissemens et d'altération, sans jouir de la vie et du sentiment.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur les choses curieuses que ce cabi

net renferme, et arrêtons-nous un moment à celles qui vous amuseront davantage, en attendant que vous soyez en état d'en faire une étude raisonnée.

Julie. Qu'est-ce que représentent ces tableaux? Ce sont des papillons.

Timante. Oui vraiment, ce sont des papillons. En voilà de bien des espèces.

Le pere. Vous savez que ces insectes aîlés viennent, par métamorphoses, des chenilles qui ont au plus seize jambes, ou au moins huit. Admirez la beauté et la variété de leurs aîles. Tous les papillons en ont quatre; leur corps a la forme d'une olive; il est composé d'anneaux qui sont souvent cachés sous de grands poils et sous les plumes qu'ils portent. Voilà les yeux placés à côté de la tête, sur laquelle vous voyez deux cornes auxquelles on a donné le nom d'antennes.

Timante. Dans les estampes que mon oncle m'a données, je n'ai point

vu de papillons avec d'aussi belles couleurs.

Le pere. Quel que soit le talent des peintres, ils ne parviendront jamais à imiter parfaitement la nature. Jetez les yeux sur la charmille qui est au bout de ce jardin ; pensez-vous que le pinceau puisse rendre avec exactitude toutes les nuances de verd que vous devez y remarquer? Non, sans doute, quel peintre a jamais rendu les couleurs de l'arc-en-ciel ? Quel peintre habile risque d'imiter l'éblouissant éclat du soleil dans son plein ? L'art fait beaucoup, quand il approche de la nature, mais les artistes ne se flattent pas de devenir son émule.

Timante. Mon papa, qu'est-ce que je vois dans ces livres ?

Le pere. Quantité de plantes admirablement bien conservées, avec leurs noms, et une courte description qui en fait connaître les propriétés. Ces propriétés sont si précieuses, que les botanistes, c'est-à-dire, ceux

qui font leur étude de la recherche des plantes, réunissent toutes leurs connaissances à celles des médecins, pour les découvrir. Il n'y a peut-être pas une seule de ces plantes qui ne soit utile ou nuisible aux hommes, et il est intéressant de les bien connaître pour en éviter l'usage ou pour en tirer des secours.

Julie. Et quels secours peut-on tirer de toutes ces plantes?

Le pere. Il s'en trouve bien peu dont la propriété ne soit un puissant antidote contre une maladie.

Timante. Ah! voilà des fleurs.

Le pere. Elles se sont aussi très-bien conservées, n'est-il pas vrai?

Julie. Les belles roses, les beaux œillets, le beau jasmin!

Le pere. Vous pouvez passer ici en revue toutes les fleurs qui sont dans nos parterres; les anemones, les jacinthes, les tulipes sur-tout, cette fleur si belle et qui est panachée de tant de différentes couleurs.

Timante. Mon cher papa, cela

est fort beau ; mais elles manquent de cette fraîcheur qui plaît tant aux yeux, lorsqu'elles sont encore attachées à la terre.

Le pere. Vous avez raison, mais elles n'ont été ici rassemblées que pour la curiosité ; et ce n'est pas un médiocre agrément, de pouvoir en suivre exactement les familles.

Timante. Comment les familles ?

Le pere. Oui : on partage toutes ces tulipes, par exemple, en différentes familles. De cette tulipe simple, sont provenues toutes les autres tulipes, si diversement panachées. Les fleuristes intelligens connaissent les tulipes simples qui en produisent de panachées, et ils prévoient les changemens de couleurs qui se feront dans ces panaches.

Julie. Rien n'est plus particulier, et je crois que c'est un grand plaisir de cultiver des fleurs.

Le pere. C'est un amusement très-innocent, et l'on peut s'y livrer, lorsqu'il n'arrête pas des études plus intéressantes.

Timante. Ah ! mon papa, combien de belles coquilles ! je n'en ai jamais tant vu.

Le pere. Ce sont les dépouilles de la mer, des rivières et même de la terre. Il n'y a point ici de coquille qui n'ait servi de maison à un petit animal, qui y a pris sa croissance en même tems que la coquille prenait la sienne. En voilà de toutes grandeurs, de toute espèce, et qui ne brillent pas moins par la variété et par l'élégance de leurs formes, que par la beauté et la vivacité de leurs couleurs.

Julie. Qu'est-ce qu'il y a dans ces armoires ?

Le pere. Ce sont des morceaux de mines où se trouvent des veines de différens métaux. Tenez, en voilà qui contiennent des veines d'or, d'argent et de cuivre.

Timante. Et cela se trouve ainsi dans la terre ?

Le pere. Les métaux s'y rencontrent quelquefois exactement purs ;

c'est-à-dire, sous la forme qui leur est propre, et alors on les nomme métaux natifs ou vierges : mais le plus souvent ils sont mêlés avec d'autres matières dont il faut les séparer d'abord à force de bras, et ensuite par l'action du feu.

Julie. Mon papa, voilà de belles pierres, ce sont des marbres, n'est-ce pas ?

Le pere. Oui, ma bonne amie, en voilà de bien différents, et pour la couleur et pour les veines.

Timante. Celui-là est bien noir.

Julie. Mon frère, regardez comme celui-ci est blanc, et comme cet autre est tacheté de blanc et de noir. En voici un qui, je crois, a toutes les couleurs. Oh ! que celui-là est beau et bien poli !

Le pere. Vous vous abusez, Julie, ce morceau n'est point de marbre ; c'est un morceau de bois pétrifié.

Timante. Du bois pétrifié ! qu'entendez-vous par-là, mon cher papa ?

Le pere. Sachez, Timante, que

toutes les pierres ne sont composées que par la réunion de quelques parties terreuses qui ont été dissoutes et détrempées dans de l'eau. Le bois est composé de terre et d'une portion d'eau, d'une sorte de gomme ou résine, et de sels qui sont dans la terre. Lorsqu'un morceau de bois est enfoui dans la terre, il est d'abord pénétré par l'eau qui y entre, comme dans une éponge, et y dépose les parties terreuses dont elle est chargée, à la place des sels et de la gomme qu'elle chasse. Après un certain tems le bois est changé en pierre, qui cependant garde sa forme, ainsi que vous pouvez le remarquer dans ce morceau, converti en pierre.

Julie. Cela est vrai, mon papa, voilà encore les veines du bois.

Timante. En sorte que si j'enfonçais un bâton dans la terre, il se pétrifierait ?

Le pere. Non, Timante, il faut bien des années avant que cela arrive ; et de plus, il faut que la terre

soit préparée pour cetté métamorphose, et c'est la nature qui peut la préparer, et non les hommes.

Julie. Voilà une pierre qui ressemble bien aux crâbes que vous nous avez fait manger l'autre jour.

Le pere. C'est aussi un crâbe. Il est pétrifié. Tenez, voilà des dents de poissons qui sont aussi pétrifiées, ainsi que des coquilles. Voici une noix et plusieurs noisettes changées en pierre. Voilà des châtaignes et des pommes de pin pétrifiées.

Timante. Oh ! rien n'est plus étonnant !

Julie. Qu'est-ce que cette pierre jaune ?

Le pere. Ce n'est point une pierre, mais une matière dure, sèche, transparente et cassante. On la trouve communément dans la mer Baltique, sur les côtes de la Prusse, et elle y est jetée par les vagues pendant les orages et les tempêtes. On en rencontre aussi des morceaux sur le bord des petites rivières de ce pays,

et dans quelques montagnes de l'Allemagne et de nos départemens méridionaux. L'ambre (c'est son nom), lorsqu'il est frotté, a la vertu d'attirer à lui de petits brins de paille, et autres corps minces et légers. On en fait des colliers, des brasselets, des pommes de cannes, des boîtes et autres bijoux.

Julie. Mon papa, regardez-donc au plafond, tous ces oiseaux qui y sont attachés.

Le pere. En voilà de tous les pays du monde, et particulièrement de l'Asie et de l'Amérique.

Timante. Je n'ai point vu ici des oiseaux avec un aussi beau plumage.

Le pere. C'est par cette raison que les curieux en rassemblent le plus qu'ils peuvent de ceux-là dans leurs cabinets. Tous ces oiseaux ont été vidés avec beaucoup de dextérité, et leurs corps ont été remplis, afin d'en conserver la forme. Voilà, si je ne me trompe, l'oiseau couronné du Mexique. Admirez sur sa tête

cette hupe de plumes vertes qu'il dresse à son gré lorsqu'il est en vie. Son bec est couleur de chair; les grandes plumes de ses aîles sont d'un beau rouge, et les autres pourprées, ainsi que celles de sa queue; celles de son ventre et de ses cuisses sont brunes, et celles de ses jambes et de ses pieds sont de couleur bleuâtre.

Voilà le fameux oiseau de paradis : il paraît plus gros qu'il ne l'est en effet, parce que les côtés de son corps sont garnis d'une grande quantité de plumes très-longues, dont les barbes sont séparées les unes des autres. Vous remarquez que les plumes qu'il a sur la tête et sur le cou, ont une belle couleur d'or. La racine de son bec est entourée d'un noir velouté et changeant, qui semble être, à un certain aspect, d'un verd semblable à celui de la tête des canards. Le reste de son corps est d'une couleur de maron, ou plus sombre ou plus claire. Ces deux longues

plumes, qui ont près de trois pieds, et qui ont leur origine au-dessus de la queue, font un des principaux ornemens de cet admirable et rare oiseau.

Voici l'oiseau mouche, dans cette armoire : c'est le plus petit de tous les oiseaux. Vous voyez qu'il n'est pas plus gros que le bout du petit doigt. Les plumes de ses aîles et de sa queue sont noires, et tout le reste du corps est d'un brun mêlé d'un rouge vermeil. Il a sur la tête une petite hupe d'un verd clair mêlé d'une couleur d'or. Ce joli oiseau ne vit que du suc des fleurs. Ce grand oiseau qui est sur l'armoire est appellé l'oiseau royal, parce qu'il a sur le derrière de la tête une hupe, composée de plumes très-fines, qui forment une sorte de couronne.

Comme chaque pays a ses productions différentes, il a aussi ses différentes espèces d'animaux, d'oiseaux et de poissons, et c'est ainsi que la providence, en dispersant toutes ses

richesses en diverses contrées, a réuni par les besoins mutuels tous les hommes répandus sur la terre.

Julie. Mon papa, qu'est-ce qu'il y a dans ces tiroirs ?

Le pere. Ce sont des médailles. Voulez-vous les examiner ?

Timante. Volontiers. Je sais bien que vous en avez beaucoup, mais je n'ai pas encore osé vous demander la permission de les voir, parce que vous m'avez dit un jour qu'il fallait bien savoir l'histoire, pour y trouver du plaisir ; et à peine ai-je lu tout-à-fait l'histoire romaine et la moitié de celle de France ; j'en ai encore beaucoup à apprendre, n'est-ce pas, mon papa ?

Le pere. Assurément. Ouvrons.

Julie. Ce sont des pièces de monnoie.

Le pere. Non, ce ne sont pas des pièces de monnoie ; c'est-à-dire que ces médailles ne pourraient vous servir à acheter les choses dont vous auriez besoin.

Julie. Pourquoi cela, mon papa? ces pièces sont d'or et d'argent.

Le pere. Oui, mais elles n'ont point de cours dans le commerce, et l'on ne doit se servir que de la monnoie reconnue par les loix. D'ailleurs, ce n'est pas dans ces pièces le poids de la matière qui en fait le prix; c'est la rareté. En voilà qui ne sont que de bronze, et qui coûtent vingt fois autant que celles qui sont d'or ou d'argent. Les médailles sont faites pour perpétuer la mémoire des grands événemens, comme des batailles gagnées, des traités avantageux signés, des alliances entre les grandes puissances, et autres choses dignes de passer à la postérité. A l'égard de la manière dont on frappe les médailles, les centimes, décimes, et autres pièces de monnaie, il est nécessaire de voir ce travail pour le bien comprendre, et ce que je vous en dirais serait maintenant inutile.

Timante. Mon cher papa, il faudra absolument que vous ayez la com-

plaisance de nous faire voir comment on frappe des médailles ; mais en attendant que vous nous procuriez cette satisfaction, dites-nous, je vous prie, comment il se peut qu'une médaille apprenne, en la regardant, un événement qui s'est passé il y a bien des années ?

Le pere. Il ne faut pour cela que savoir lire, et expliquer un peu de latin.

Julie. Ah ! mon papa, combien de livres !

Le pere. C'est la bibliothèque. Lisez l'inscription que le maître de cette maison a fait mettre sur la porte de cette salle.

Timante (lit) : *Trésor des remèdes de l'ame.*

Le pere. Il a, je crois, emprunté ces mots d'un roi d'Egypte, nommé Osymandias, qui le premier fonda une bibliothèque dans son royaume. Ce savant prince les fit graver sur la porte de sa bibliothèque, pour apprendre à ses sujets qu'il faut encore

nourrir son ame plus soigneusement que son corps : or, mes chers enfans, la nourriture de l'ame, c'est la lecture des bons livres.

Timante. Quand je serai grand, je rassemblerai beaucoup de livres.

Le père. Il n'est pas question de ramasser beaucoup de livres dans un vaste bâtiment. Il faut s'attacher à faire un choix des meilleurs livres. Il faut les lire avec réflexion, et profiter des utiles leçons qui y sont renfermées. Nous avons parmi nous des personnes, qu'on appelle bibliomanes, qui possèdent une grande quantité de livres en tous genres, qui les conservent avec soin, mais qui ne les lisent jamais. D'ailleurs, il s'en faut bien que tous les livres soient bons. On pourrait, sans crainte de se tromper, mettre au-dessus des portes des salles qui rassemblent une grande quantité de livres, *les petites maisons de l'esprit humain.* Vous savez, mes amis, que l'on nomme *petites maisons*, le lieu où l'on ren-

ferme ceux qui ont le malheur de devenir fous.

Timante. Mais pourquoi acheter des livres, lorsqu'on ne veut pas les lire ?

Le pere. Pour usurper la réputation de savant. Ces sortes de gens se persuadent qu'on ne peut pas douter de leurs connaissances, puisqu'ils recherchent les ouvrages qui peuvent leur en procurer : mais rarement on en est dupe, et leur conversation décèle bientôt leur ignorance, et prouve qu'ils ont des livres pour satisfaire leur vanité, et non pour s'instruire.

Julie. Voilà de belles estampes, qu'elles sont bien peintes !

Le pere. Ma chère amie, tous les traits qui forment ces estampes sont creuses sur une matière solide, sur une planche de cuivre, par exemple ; on remplit ces traits d'une couleur assez liquide, pour se transmettre à une substance souple et humide, telle que le papier, la soie, le vélin ; et au moyen d'une machine, on

presse la planche de cuivre, contre le papier, etc., qui reçoit l'empreinte des traits gravés sur la planche. De cette façon les excellens tableaux se multiplient, et des milliers de personnes en possèdent des copies que l'on nomme épreuves ou estampes. Mais nous avons encore beaucoup de chemin à faire, reprenons notre promenade.

ONZIÈME DIALOGUE.

TIMANTE.

MON papa, je remarque là bas des maisons, dont les toîts sont les uns rouges, les autres bleus, et quelques-uns tout blancs. Pourquoi cette différence ?

Le pere. Les toîts rouges que vous voyez sont des tuiles mises les unes sur les autres. Vous en avez vu faire ce matin. Ce sont des pierres d'ardoise qui forment les toîts bleuâtres. L'ardoise est une sorte de pierre

qui se trouve dans la terre, et qui se partage aisément en feuilles assez minces. A l'égard des toîts blancs, les uns sont faits de larges pierres, les autres de pailles qu'on appelle chaume, et que l'on arrache dans les champs, après que le bled a été coupé. C'est de cette manière que les gens de la campagne couvrent leurs maisons, ou avec de petits morceaux de planches.

Julie. Mais, mon papa, l'eau doit pénétrer à travers ces brins de pailles.

Le pere. Non, ils sont si bien liés ensemble, que la maison est à l'abri de toutes les injures de l'air, mais ces couvertures sont très-dangereuses ; car lorsque le feu prend malheureusement dans une maison d'un village, il est rare qu'il ne consume pas toutes les autres, en se communiquant de toît en toît. Autrefois, toutes les maisons des villes étaient presque construites de bois, et couvertes de chaume, et il y a encore des villes entières dont tous

les bâtimens sont de bois ; aussi entend-on dire souvent, telle ville a été réduite en cendres.

Timante. Cela est bien fâcheux.

Julie. Et pourquoi ne bâtissent-ils pas leurs maisons en pierre ?

Le pere. La nature n'a pas placé les pierres exactement dans tous les pays, et il s'en trouve où il n'y en a point du tout, et qui sont couverts d'immenses forêts. Pour pouvoir les habiter, il faut nécessairement construire des maisons de bois; et avant la perfection des arts, on n'en voyait point d'autres sur la terre.

Timante. Mon papa, regardez donc là-bas, fort loin, fort loin : il me semble qu'il y a beaucoup de personnes assemblées ?

Le pere. Vous ne vous trompez point. Ce sont des régimens d'infanterie et de cavalerie qui font l'exercice dans cette plaine.

Julie. Qu'est-ce que c'est que faire l'exercice ?

Le pere. C'est pour l'infanterie,

marcher à pas égal, au bruit du tambour, tantôt à droite, tantôt à gauche, en avant, en arrière, se partager et se rejoindre. C'est manier son fusil de différentes façons, pour pouvoir, sans blesser ses camarades, faire des décharges sur les ennemis qui s'avancent dans le même dessein.

Julie. Quoi, mon papa, tous ces gens vont se tuer?

Le pere. Non, ma bonne amie, ils s'exercent actuellement pour pouvoir, dans l'occasion, se défendre contre ceux qui viendraient les attaquer.

Timante. Mon papa, j'entends cependant des coups de fusils.

Le pere. Il est vrai, mais ces fusils ne sont pas chargés à balles : on n'y a mis qu'un peu de poudre, et il n'y a rien à craindre pour la vie des hommes.

Timante. Ah! voyez, voyez donc comme tous ces chevaux courent.

Le pere. C'est la cavalerie qui vient de se mettre en mouvement.

Ces

Ces cavaliers font faire en quelque sorte, à leurs chevaux, les mêmes marches que je vous ait dit que faisaient les soldats d'infanterie.

Julie. Mais, mon papa, comment se peut-il que ces chevaux n'aient pas peur en entendant tirer tant de coups de fusils? On n'en avait tiré qu'un l'autre jour, et des chevaux ont pensé se précipiter dans la rivière.

Le pere. On dresse de bonne heure les chevaux à entendre le bruit des armes à feu, et à ne pas s'en effrayer.

Timante. Les larmes me coulent des yeux quand je songe que tous ces hommes iront peut-être demain à la guerre, et qu'ils y seront tués ou blessés.

Le pere. Ils servent leur patrie, et cette gloire est leur récompense. Pour les soldats blessés, et qui sont hors d'état de servir, ils trouvent une retraite honorable dans un vaste hôtel, qui porte le nom d'hôtel des Invalides. Là, ils reçoivent tous les

secours possibles, pendant le tems qui leur reste à vivre. Les officiers même, dont la fortune est médiocre, peuvent s'y retirer, et ils jouissent avec distinction de toutes les douceurs de la vie.

Timante. Mon papa, il faudrait nous hâter, car bientôt il sera nuit.

Le pere. Et pourquoi, Timante, est-ce que vous auriez peur?

Julie. Pour moi, je n'aime pas la nuit. J'entendais dire l'autre jour à la couturière de notre maman, que lorsqu'il ne faisait plus clair, il revenait des esprits, et je vous avoue que j'ai peur des esprits.

Le pere. Et qu'entendez-vous par des esprits, Julie?

Julie. Je ne sais pas, mon papa; ce sont, à ce qu'on dit, des fantômes tout blancs, qui tout-à-coup se trouvent devant vous pour vous effrayer. Émilie dit que ce sont quelquefois les ames de nos pères qui sont morts, et d'autres fois des personnes méchantes qui se transforment en bêtes pour nous faire du mal.

Le pere. Et vous, Timante, craignez-vous aussi les esprits?

Timante. Non, mon papa, maman m'a dit souvent qu'il fallait être un imbécille pour croire que les morts revenaient; mais la nuit, on peut rencontrer des voleurs.

Le pere. Cette crainte est un peu moins mal fondée, mais ce chemin-ci est trop fréquenté pour que ces malheureux osent y paraître. A l'égard des revenans, ma chère Julie, il n'y en a point, c'est un conte qu'Émilie a voulu vous faire. Je la gronderai de vous avoir prise pour un enfant capable de croire une pareille sottise. Les morts ne reviennent point: pour ce qui est de ces gens méchans qui se transforment en bêtes, afin de nous effrayer et de nous tourmenter, vous concevez assez que cela ne peut pas être; j'aimerais autant vous entendre dire que les animaux parlent, parce que Lafontaine les a fait parler dans ses belles fables. Il faut mettre les discours d'Émilie au rang des

contes de la Barbe bleue, et du petit Poucet que vous lisiez l'autre jour, pour vous amuser, et qui ne sont, comme vous me l'avez dit vous-même, que des extravagances. Il est maintenant tems de rentrer, nous n'avons plus que peu de chemin.

Julie. Je n'en suis pas fâchée, car je commence à être lasse.

DOUZIEME DIALOGUE.

TIMANTE.

MON papa, il y a long-tems que nous n'avons étudié notre géographie, voulez-vous que nous en répétions quelque chose ?

Le pere. Volontiers, Timante, vous savez que tout ce qui peut faire plaisir à votre sœur et à vous, m'est toujours agréable.

Julie. Nous savons que vous êtes le meilleur de tous les pères, et que

nous serions bien ingrats, si nous ne vous aimions pas de tout notre cœur.

Le pere. Vous me donnez tous les jours des preuves de votre tendresse, par les soins que vous prenez de remplir vos devoirs avec exactitude. Allons, ma chère Julie, rappelez-vous en peu de mots, les premiers principes de votre géographie; votre frère vous secondera, et moi je terminerai notre leçon par la division entière de l'Europe que vous me sollicitiez de vous faire connaître la dernière fois.

Timante. Mon papa, si vous daignez me le permettre, je vous tracerai cette division sur la carte; je l'ai étudiée hier, et je compte pouvoir m'en tirer.

Julie. Mon frère, cela est bien méchant à vous d'étudier ainsi en cachette, afin de me faire passer pour une ignorante et une paresseuse: il y a de la vanité dans cette façon d'agir. Je suis presque fâchée.

Timante. Vous auriez bien tort, ma bonne amie. J'ai parcouru la carte

de l'Europe, dans le dessein de pouvoir vous l'expliquer, et par-là vous en applanir les difficultés. Si j'ai réellement de la vanité, c'est lorsque vous répondez juste aux questions de mon papa.

Julie. Je ris; vous serez toujours plus habile que moi, mais vous ne m'aimerez jamais davantage que je promets de vous aimer.

Le pere. Puissiez-vous toujours penser de la sorte ! Allons, Julie, du courage.

Julie. Je ne manque pas de courage : mais je crains d'être mal servie par ma mémoire.

Timante. Je vous aiderai.

Julie. Le mot géographie signifie proprement *Description de la terre*, et par la terre on doit entendre ce grand globe composé de terre et d'eau, qu'on appelle globe terrestre. Comme on peut représenter la terre ou entière, ou en partie, delà est venue la différence des cartes géographiques, qu'on distingue en car-

tes générales et en cartes particulières. Dans la classe des premières, on renferme la Mappemonde, que l'on nomme aussi le Planisphère, qui représente tout le globe terrestre, et les cartes des principales parties du globe, comme l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

Timante. Ma sœur, permettez-moi de vous dire que les cartes des différents états des quatre parties du monde sont aussi mises dans la classe des cartes générales.

Julie. J'allais vous le dire, Timante.

Timante. Je craignais que vous ne l'eussiez oublié.

Julie. La géographie a ses termes qui lui sont propres, et qu'il est à propos d'expliquer. Continent ou Terre-ferme, est une grande étendue de pays qui comprend plusieurs régions, qui ne sont pas séparées par des mers : par exemple, l'Europe est un continent. Une île est une portion de terre environnée d'eau;

une presqu'île est une terre presqu'entourée d'eau, qui tient au continent par une langue de terre. Un isthme est une terre resserrée entre deux mers. Un pas, ou col, est un passage étroit dans les montagnes. Un promontoire, ou cap, est une portion de terre qui avance dans la mer. Les dunes sont des petites collines de sable sur le bord de la mer. On appelle archipel un endroit de la mer où il se rencontre beaucoup d'îles; golfe, une avance considérable de la mer dans la terre; baie, une pareille avance, mais dont l'entrée est plus étroite; anse, une petite avance de la mer dans la terre; rade, un endroit propre à mouiller l'ancre, et où les vaisseaux sont à l'abri du vent; séches, bancs de sable, certains endroits de la mer, où il se trouve peu d'eau; détroit, une mer resserrée entre deux terres; lac, une grande étendue d'eau, qui ne tarit jamais.

Timante. Voyez, ma sœur, qu'elle

est votre malice ! Vous disiez tout-à-l'heure : » Je crains bien d'être mal » servie par ma mémoire ». Et vous n'avez pas manqué un mot dans l'explication que vous venez de nous donner. C'est-là ce qui s'appelle de la vanité. On feint de ne pouvoir rendre raison de ce qu'on nous demande, lorsqu'on est certain, en l'expliquant, de mériter des éloges.

Julie (*riant*). Oh ! que si j'étais vindicative, je trouverais bientôt occasion de vous punir de votre flatterie.

Timante. Je ne vous donnerai peut-être que trop tôt lieu de rougir de mon ignorance.

Le pere. Et moi, je me flatte que vous me procurerez tous les deux le plaisir de vous féliciter sur vos progrès dans les sciences. Voyons maintenant, Timante, si réellement vous pourrez nous faire une description satisfaisante de l'Europe. Voici une carte générale de cette partie du monde, elle vous guidera dans ce que vous avez à nous dire.

Timante. Je divise l'Europe en seize parties : j'en vois quatre au nord, qui sont, les Iles Britanniques, le Dannemark avec la Norwege, la Suède et la Russie : il s'en trouve huit au milieu; savoir, la France, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Pologne, le royaume de Prusse ; et quatre vers le midi, qui sont le Portugal, l'Espagne, l'Italie, et la Turquie d'Europe.

Le pere. Fort bien, Timante, mais ce n'est pas assez; je voudrais que vous me fissiez connaître sur cette carte quelles sont les principales rivières de l'Europe.

Julie. Mon frère, laissez-moi, je vous prie, faire cette explication : j'ai aussi étudié en secret, et je crois pouvoir suivre des yeux, et vous montrer au bout du doigt le cours de ces rivières.

Timante. Ah ! que vous êtes dissimulée.

Julie. Je me suis apperçue que

vous l'étiez avec moi, et j'ai voulu me venger.

Timante. Je suis pris pour dupe, et je vous promets que dorénavant nous étudierons toujours ensemble.

Le pere. Voyons nos rivières, Julie.

Julie. Il y en a dix remarquables dans l'Europe. Voici la Thamise en Angleterre ; elle a deux sources fort éloignées l'une de l'autre. La première est l'Ise, qui sort du Comté de Glocester, et passe à Oxford ; grande ville, où il y a une célèbre université : l'autre est la Thame, qui prend sa source dans le Comté d'Harford. . . à l'ouest. . . oui, à l'ouest, s'unit ici à l'Ise au-dessous d'Oxford, et ne forme plus avec cette rivière qu'un même fleuve, qui prend le nom de Thamise, passe à Londres, et se décharge dans la mer à l'orient. Je vois la Torn, en Suède, au fond du golfe de Bothnie et de la mer Baltique. Voici deux grands fleuves dans l'Empire de Russie : le Don, qu'on nommait autrefois Tanaïs, qui

prend sa source à vingt-cinq lieues de Moscow, et qui après avoir parcouru cette prodigieuse quantité de terres du nord au sud, va se jetter dans la mer d'Asop. Le Wolga, dont le cours est encore plus considérable, et qui, comme vous le remarquez, divise la Russie Européenne en deux parties, la septentrionale qui comprend cinq gouvernemens, et la méridionale qui en renferme six.

Entrons dans l'Allemagne. Le Danube se présente d'abord : voyez quelle est l'étendue de son cours. Ce fleuve prend sa source vers la forêt Noire, dans le cercle de Suabe : le voilà qui passe à Ulm, puis à Donavert, Neubourg, à Ingolstat en Bavière, à Ratisbone, à Straubing, à Passaw, à Lintz, à Vienne et à Belgrade ; et enfin il va se jeter dans la mer Noire, après avoir traversé l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie d'Europe, d'occident en orient.

Le Dnieper, qu'on appelait autrefois

fois le Boristhène, prend sa source en Russie, dans le gouvernement de Smolensko, traverse une partie de la Pologne, et va porter ses eaux dans la mer Noire. Le Rhin... Mon papa, je n'ai jamais pu suivre sur la carte le cours de ce fleuve.

Le pere. Je n'en suis pas étonné, il se partage en différentes branches, et change souvent de nom; mais Timante qui a eu la malice d'étudier furtivement, aura la complaisance de nous mettre au fait.

Timante. Je pourrai bien m'y perdre, comme ma sœur : mais, n'importe, je vais m'efforcer de vous obéir.

J'apperçois la source du Rhin au mont Saint-Gothard en Suisse. Je le suis dans son cours, pendant qu'il sépare la Souabe de l'Alsace, et arrose le cercle électoral du Rhin et celui de Westphalie. Arrivé au fort de Skenck, que voilà... il se divise en deux branches : celle-ci qui est à gauche prend le nom de Vahal, et

la droite retient le nom de Rhin... mon papa, je n'y suis plus.

Le pere. Ne nous pressons point. Prenez garde, mes amis, qu'au dessous de ce même fort de Skenck, il se divise encore en deux branches à Arnheim; celle-ci tirant droit au nord, prend le nom d'Yssel, et va se jeter ici dans le Zuiderzée; et cette autre qui retient toujours le nom de Rhin, continue son cours droit à l'occident.

Timante. Je vois fort bien cela; mais, mon papa, je remarque que ce fleuve se partage encore en deux branches dans la province d'Utrecht.

Le pere. Il est vrai. Alors le bras gauche que voici, prend le nom de Leck, et va se joindre à la Meuse, et l'autre qui ne cesse d'être appelé le Rhin, vient se perdre dans les sables qui sont au-dessous de Leyde. Observez de plus, que le Vahal qui est la branche gauche du Rhin de la première division, passe à Nimégue; puis se joignant à la Meuse à l'orient

de l'île de Bommel, et s'en séparant ensuite, s'y unit une seconde fois à l'occident. Cette double union forme une île. Le Vahal prend alors le nom de la Meuse, et passe à Dordrecht.

Julie. Tous ces changemens-là sont fort difficiles à comprendre, et il faudra que je les étudie souvent, afin de les graver dans ma mémoire. J'aime mieux suivre le cours de la Loire, qui prend sa source dans les montagnes du département de l'Ardèche. Je ne crains pas de la perdre pendant qu'elle traverse les départemens de la Haute-Loire, de Rhône et Loire, de l'Allier, de la Nièvre, du Loiret, d'Indre et Loire, pour se rendre dans l'océan. A Rouanne, elle commence à devenir navigable, et porte l'abondance dans les villes de Nevers, Orléans, Blois, Tours, Saumur et Nantes.

Timante. Je crois que le Tage que j'apperçois, est la plus belle rivière de l'Espagne et du Portugal. Voyez comme il parcourt toute la nouvelle

Castille et le Portugal. Voilà sa source aux confins du royaume d'Arragon : le voilà qui passe à Tolède, à Alcantara, à Santaren, et au-dessous de Lisbonne, il porte à la mer le tribut de ses eaux.

Julie. J'aime bien autant le Pô, ce fleuve d'Italie, dont voilà la source au mont Viso dans le Piémont. Il traverse rapidement le Piémont et le Mont-ferrat, le Mantouan, le Ferrarais : il arrose les villes de Turin, de Plaisance, de Crémone, et se rend dans le golfe de Venise par plusieurs embouchures.

Le pere. J'ai lieu d'être content du détail que vous venez de me faire tous deux, et j'en suis d'autant plus flatté, que vous avez employé à vous instruire un tems consacré à vos récréations. Cela a dû vous coûter.

Timante. Point du tout, mon papa. Nous comptions vous faire plaisir, et cette idée diminue bien la peine.

Julie. Oh ! je m'amusais beaucoup, en pensant que vous seriez étonné et satisfait.

Le pere. Je le suis en effet ; mais, continuons. En parcourant votre carte, vous avez certainement distingué les différens états qui composent cette partie du monde qu'on appelle Europe ; vous en avez remarqué les principales villes.

Timante. Oui, mon papa, si vous voulez, je vous nommerai toutes les républiques et tous les royaumes, et je suis sûr que ma sœur nous dira quelles en sont les capitales et les villes les plus remarquables.

Julie. J'en citerai bien quelques-unes.

Le pere. Vous me feriez beaucoup de plaisir d'entrer dans ce détail intéressant.

Timante Je vais me laisser guider par la carte. L'Europe, telle que je l'ai sous les yeux, est bornée au couchant et au nord, par l'océan, à l'orient par l'Asie et la méditerrannée, et au midi par la même mer, qui la sépare de l'Afrique. Sa plus grande longueur est d'environ onze

cent cinquante lieues. Entre les principales puissances qui la composent, je citerai d'abord la république romaine : cette république nouvelle formait autrefois les états du pape, chef de la religion catholique. Pepin et Charlemagne firent aux papes donation d'une certaine étendue de territoire, qu'il surent bien augmenter par la suite; l'époque de l'indépendance des papes datait de l'an 1076 environ, depuis peu la puissance temporelle du pape est abolie, et Rome est redevenue république, après environ dix-huit cents ans d'esclavage.

Le pere. Julie va nous dire quel est le siége du gouvernement de la république romaine.

Julie. Certainement, mon papa, c'est Rome, capitale de la république, qui, à ce que vous m'avez dit l'autre jour, a été fondée par Romulus. Vous avez ajouté que les Romains, ce peuple fameux, avaient été gouvernés par des Rois, l'espace

de deux cent quarante-quatre ans; ensuite par des Consuls, environ cinq cents ans, et enfin par des Empereurs, pendant près de six siècles. Rome est baignée par le Tibre. On l'a appelée long-tems la capitale du monde, parce qu'en effet dans les tems de son ancienne grandeur, elle était la maîtresse du monde connu.

Le pere. On ne peut mieux répondre, et vous ne serez pas sans doute plus embarrassée à m'apprendre combien en Europe on compte de républiques, d'empereurs et de rois.

Julie. Les républiques les plus considérables, sont celles de France, Cisalpine, Romaine, Batave, Helvétique et de Gènes. Il y en a trois autres qui sont moins puissantes : ce sont celles de Luques, de S. Marin et de Raguse. On compte trois empereurs; celui d'Allemagne, qu'on nomme simplement l'Empereur; celui de Russie, qu'on appelle aussi Czar; et l'empereur des Turcs, qui

porte le titre de Grand-Seigneur. Il y a neuf rois; savoir, ceux d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre, de Dannemarck, de Suède, de Prusse, de Bohême et de Hongrie, qui est le même, des Deux-Siciles, et enfin de Sardaigne. En outre, il y a un Archiduc, qui est l'Archiduc d'Autriche, et un grand Duc, qui est celui de Toscane.

Le pere. Je ne vous demanderai pas qu'elle est la capitale de la France. Vous savez que c'est Paris.

Julie. Oh! oui, mon papa. Nous savons que cette ville est une des plus grandes, des plus belles et des plus peuplées de l'univers, et vous nous avez appris qu'elle était déjà célèbre du tems de Jules-César, qui soumit les Gaules. Si vous le voulez, nous reprendrons l'explication de la carte de la France.

Le pere. Il est inutile. Je sais qu'elle vous est présente à la mémoire. J'aime mieux que vous me parliez des capitales des états que vous venez de nous citer.

Julie. Timante, aidez-moi, car je crains de me tromper.

Timante. Je vais vous dire ce que je sais des Royaumes, et vous nous parlerez des villes principales. L'Espagne est séparée de la France par les montagnes des Pyrennées : elle est bornée à l'orient et au midi, par la méditerranée; ainsi que vous le voyez sur cette carte générale, et au nord-ouest par l'océan. Cet état est monarchique, et ses rois portent le titre de Catholique, que le Pape Alexandre VI donna à Ferdinand V, roi d'Arragon. On divise l'Espagne en treize provinces, qui pour la plupart portent le titre de Royaume, parce qu'elles ont été possédées par des rois Chrétiens ou Mahométans. Les quatre que voilà sur l'océan, sont la Biscaye, les Asturies, la Galice au nord, et l'Andalousie au midi; en voici quatre autres sur la méditerranée; ce sont du midi au nord-est, les royaume de Grenade, de Murcie, de Valence et la principauté de Cata-

logne : il y en a cinq dans le milieu ; savoir, au nord la Navarre, et d'orient en occident, le royaume d'Arragon, la Castille vieille, le royaume de Léon, et au midi de la Castille vieille, la Castille nouvelle.

Julie. Eh bien, mon frère, Madrid est la capitale de tous ces états. Cette ville est la résidence du roi, et l'on ne dit pas qu'elle soit fort belle; on rapporte qu'il y fait un chaud excessif en été, et un fort grand froid en hiver; on y remarque un très-beau pont, jeté sur un petit ruisseau appellé le Mançarès, qui souvent manque d'eau. Les Églises y sont magnifiques; mais le palais du roi n'est qu'un médiocre bâtiment.

Le pere. Et où avez vous lu cela, Julie ?

Julie. Mon papa, dans un livre de voyages que vous parcouriez l'autre jour, et que vous avez laissé sur notre table d'étude. J'y ai lu aussi que Tolède, ville sur le Tage, était une des belles cités d'Espagne, et que de

toutes les choses remarquables qu'il y avait dans ce royaume, aucune ne méritait d'arrêter les regards comme l'Escurial.

Timante. Qu'est-ce que c'est que l'Escurial, ma sœur.

Julie. Ce n'est qu'un village où un roi, nommé Philippe II, a fait construire un superbe couvent, en mémoire d'une victoire que ses troupes ont remportée sur les Français près de Saint-Quentin, le jour de la fête de Saint-Laurent. L'auteur de ce livre dit que les bâtimens habités par deux cents moines de Saint-Jérôme, ainsi que ceux qui servent à loger les officiers du roi, sont vastes et magnifiques; qu'on compte dans tout l'édifice plus d'onze mille fenêtres, dix-sept cloîtres, vingt-deux cours, quatorze mille portes, plus de huit cents colonnes, un nombre prodigieux de salles, de salons et de cabinets; qu'on ne peut rien ajouter à la magnificence de l'Église, bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, et

sous le maître-autel duquel il y a une chapelle appelée le Panthéon, qui sert de sépulture aux rois et reines d'Espagne; et qu'enfin, on a été vingt-deux ans à construire cet édifice, la merveille du royaume, et qui a coûté vingt-cinq millions.

Timante. Ma chère sœur, comment avez-vous pu retenir tout cela?

Julie. Je l'ai copié; ensuite je l'ai appris par cœur, pour m'en ressouvenir dans l'occasion.

Le pere. C'est très-bien fait, Julie. Il n'y a point de meilleure méthode pour aider votre mémoire, et j'invite votre frere et vous, à vous en servir, lorsque vous voudrez retirer quelque fruit de vos lectures.

Julie. Ce livre est fort curieux. C'est lui qui m'a appris que l'Andalousie avait Séville pour capitale; qu'on appellait ce pays, l'écurie, la cave et le grenier de l'Espagne, parce qu'il est abondant en bleds; que ses huiles et vins sont excellens, et que les chevaux qu'on en tire, sont les meilleurs de l'Espagne.

Timante. Oh! ma chère petite sœur, que de belles choses vous avez apprises dans ce livre! Je le lirai, mon papa, si vous me le permettez.

Le pere. Je ne demande pas mieux.

Julie. Mon frère, vous y verrez bien d'autres choses.

Le pere. Nous les réserverons pour le tems où nous nous attacherons particulièrement à l'histoire du royaume d'Espagne. Cherchons nos autres capitales.

Timante. Voici le Portugal, qui tient à l'Espagne, et dont autrefois il faisait partie : mais aujourd'hui c'est un état particulier. Sa longueur est d'environ cent vingt lieues, et il n'en a guère que cinquante dans sa plus grande largeur. Le roi de Portugal porte le titre de Majesté Très-Fidèle, que lui a donné le Pape Benoît XIV. Six provinces composent cet état; savoir, la province entre Douro et Minho, celle de Tra-los-montes, le Beira; l'Estramadure, l'Alentejo, et le royaume d'Algrave. Coimbre,

capitale de la province de Beira, a été anciennement la capitale de tout le royaume, mais c'est aujourd'hui la ville de Lisbonne, grande ville bâtie sur le Tage, qui jouit de cet honneur. Mon papa, je me rappelle qu'en 1755, cette ville fut renversée par un tremblement de terre, ainsi que plusieurs autres du même pays, et un grand nombre de personnes furent ensevelies sous leurs ruines.

Le pere. Je me souviens de vous avoir parlé des causes naturelles qui occasionnaient ces horribles ravages.

Julie. Il est vrai, mon papa, mais cela n'en est pas moins effrayant.

Le pere. Timante, qu'allez-vous nous dire de l'Angleterre ?

Timante. On nomme Iles Britanniques, les deux îles de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et quelques autres îles, qui composent les royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, dont les deux premiers s'appellent la Grande-Bretagne, et le dernier conserve le nom d'Irlande.

L'Angleterre proprement dite, se partage en cinquante-deux comtés, en y comprenant les douze qui composent la principauté de Galles, dont l'héritier présomptif de la couronne porte le nom. Londres est la capitale du royaume. Elle est bâtie sur les bords de la Thamise, et passe pour une des plus grandes, des plus belles, des plus riches et des plus commerçantes villes de l'Europe.

Le royaume d'Écosse, qui peut avoir soixante lieues de large d'occident en orient, et soixante-dix de long du midi au nord, a eu long-tems ses rois particuliers, et ce n'est que depuis 1603, que Jacques VI, roi d'Écosse, ayant succédé à la reine Élisabeth, comme son plus proche parent, réunit ses états sous le nom de royaume de la Grande-Bretagne. Édimbourg est la capitale de l'Écosse. Ce n'est pas, dit-on, une belle ville, et l'on n'y remarque guère que son château, qui est très-fort par sa situation, ce qui le rend presque imprenable.

Au couchant de l'Angleterre, je vois l'île d'Irlande, et les habitans du pays comptent que sa longueur du nord au sud-est, est d'environ deux cents de leurs milles, et sa largeur de l'est à l'ouest de cent vingt milles.

Le pere. Mais, Timante, pourquoi ne nous parlez-nous pas de lieues?

Timante. Mon papa, c'est qu'il faudrait réduire ces milles en lieues, et cela est bien embarrassant. Je me rappelle cependant que vous m'avez dit que trois mille pas font une grande lieue de France, et que le mille d'Angleterre n'avoit que deux mille deux cent cinquante pas.

Le pere. Il faudra nécessairement que quelques jours nous nous amusions à comparer les mesures dont on se sert pour exprimer les distances, qui ne sont pas les mêmes dans tous les pays.

Timante. Volontiers, mon papa.

Le pere. Poursuivez.

Timante. On dit que les Irlandais

ont eu des rois particuliers. Dans le douzième siècle, Henri II, roi d'Angleterre, soumit l'Irlande, et Henri VIII fut le premier qui en prit la qualité de roi. Dublin est la capitale du royaume ; elle est bâtie sur la Liffe, près de la mer; cette ville est grande, marchande, mais médiocrement belle. On divise l'île en quatre parties; savoir, l'Ultonie, au nord; la Lagénie, à l'orient; la Momomie, au midi, et la Connacie, à l'occident: ces quatre parties forment ensemble trente-deux comtés.

Le pere. Pendant que nous y sommes, il ne nous en coûtera pas plus d'achever le dépouillement de notre carte. Sentez-vous qu'il vous sera possible de faire cet effort?

Julie. Mon papa, je pourrai bien nommer les capitales.

Timante. Et moi, j'espère pouvoir marquer les bornes et l'étendue des états, mais c'est tout.

Le pere. Et moi, je suppléerai au reste.

Timante. Voici la Pologne. Ce pays envahi et partagé depuis quelques années par l'Empereur, le Czar et le Roi de Prusse, et que je ne désespère pas compter dans peu au nombre des républiques de l'Europe, est borné au couchant par la Poméranie, le Brandebourg et la Silésie; au midi, par la Hongrie, la Transilvanie, et la Moldavie; à l'orient, par la Russie, et au nord, par une partie de la Russie, le royaume de Prusse et la mer baltique.

Julie. Mon frère, Cracovie que voilà sur la Vistule, est la capitale de toute la Pologne, et c'est, dit-on, une assez belle ville; mais, mon papa, pourquoi donne-t-on le nom de capitale à Varsovie, située aussi sur la Vistule?

Le pere. Ma bonne amie, c'est que depuis long-tems les rois de Pologne avaient quitté le séjour de Cracovie, et faisaient leur résidence à Varsovie.

Timante. Mon papa, l'histoire de

tous ces pays doit être bien curieuse.

Le pere. Nous l'étudierons aussitôt que nous connaîtrons parfaitement notre carte de l'Europe.

Julie. Avant peu, je veux la parcourir aussi facilement que je me promène dans les allées de notre jardin.

Le pere. Disons un mot du royaume de Dannemarck.

Timante. Les bornes du Dannemarck sont au midi, l'Allemagne; au couchant et au nord l'océan, et à l'orient la mer baltique. Coppenhague est la capitale du royaume. La Norwège, qui s'étend, comme vous le voyez, le long de la Suède, et dont la situation est absolument au nord de l'Europe, a eu ses rois particuliers jusqu'en 1359, que Marguérite, fille de Waldemar III, roi de Dannemarck, ayant épousé Aquin, roi de Norwège, cette couronne fut réunie à celle de Dannemarck, et l'a toujours été depuis.

Julie. Où voyez-vous cela, mon frère?

Timante. Dans cette remarque que voilà sur le bord de la carte. Tenez, ma sœur, c'est ici qu'est Berghen, la capitale de la Norwège. La même remarque dit que son port est un des plus beaux et des plus fréquentés de l'Europe.

Voici la Suède qui est bornée au nord par la Laponie Norwégienne, à l'orient par la Russie, au midi par le golfe de Finlande et la mer Baltique, et à l'occident par la Norwège. L'hiver dure neuf mois dans ce royaume, et l'été, quoique fort court, n'en est pas moins incommode par ses grandes chaleurs.

Julie. Stockholm, que j'apperçois à l'embouchure du lac..... Meler, dans la mer Baltique, est la capitale de toute la Suède. C'était autrefois Upsal qui jouissait de cet honneur.

Timante. Ah! voyez, mon papa, qu'elle étendue a l'empire de Russie!

Le pere. C'est le plus grand de tous les états de l'Europe; mais remarquez que les bornes de cet em-

pire s'étendent fort avant dans l'Asie. Du côté de l'Europe, vous voyez que la Russie confine à la Suède, à la Pologne, à la Turquie d'Europe, à la petite Tartarie, et à la mer noire, par la cession de la Crimée que le Grand-Turc lui a faite; et que du côté de l'Asie, elle est bornée par la Circassie, située entre la mer noire et la mer Caspienne, par la Tartarie indépendante et par la Tartarie Chinoise.

Julie. Je sais, par exemple, que la ville de Moskow, située sur la Moska, rivière qui se jette dans le Wolga, est la capitale de l'empire de Russie, et que Saint-Pétersbourg, ville bâtie en 1703, par l'empereur Pierre le Grand, est la résidence impériale.

Le pere. Timante, jetez les yeux sur l'Allemagne.

Timante. Mon papa, je vois ce vaste pays borné au nord, par l'océan et la mer baltique; à l'Orient, par la Pologne et la Hongrie; au midi, par l'Italie et la Suisse, et à l'oc-

cident par la France et les Pays-Bas.

Julie. Il y a dans ce pays tant d'états différens, que je m'y perds.

Le pere. L'Allemagne est un état composé d'un grand nombre de Souverainetés ecclésiastiques et séculières, ainsi que plusieurs villes qui se gouvernent en forme de république. Le Chef de l'Allemagne est un prince qui a le titre d'empereur, et qui est élu par neuf princes électeurs, trois ecclésiastiques et six séculiers; savoir, l'Archevêque de Mayence, celui de Cologne et celui de Tréves; le roi de Bohême, le duc de Bavière, le duc de Saxe, le marquis de Brandebourg, le comte Palatin et le duc d'Hanovre. Il n'est pas encore tems de vous apprendre que l'Allemagne est divisée en neuf cercles, ou grandes provinces; nous nous bornerons à remarquer que le royaume de Bohême, dont la capitale est Prague, sur la Muldaw, appartient à la maison d'Autriche, dont l'empereur, actuellement régnant,

est le chef, et que ce prince est aussi roi de Hongrie, dont les capitales sont, Presbourg et Bude, villes toutes deux sur le Danube.

Timante. Mon papa, vous venez de nous parler du marquis de Brandebourg, comme électeur de l'Empire; n'est-il pas aussi roi de Prusse?

Le pere. Oui, mon bon ami; mais après n'avoir possédé à titre de royaume que la partie orientale, autrefois un duché, il est maître aujourd'hui de la Prusse occidentale; c'est-à-dire des provinces de Poméranie, de Culm, de Marienbourg et de Warmie, et autres provinces démembrées de la Pologne. Le royaume de Prusse a pour capitale Konisberg, que vous voyez un peu au-dessus de l'embouchure du Prégel. A l'égard du marquisat de Brandebourg, Berlin en est la capitale; c'est une très-belle ville, sur la Sprée. Au reste, lorsque nous dépouillerons les cartes particulières, vous apprendrez que le roi de Prusse est le plus grand ter

rier d'Allemagne, après la maison d'Autriche.

Julie. Mais, mon papa, jusqu'ici nous n'avons nommé que deux empires, et il y en a trois en Europe.

Timante. Ma sœur, c'est l'empire des Turcs, qui est le troisième: c'est un des plus grands de l'univers; car, si vous vous en ressouvenez bien, mon papa nous disait l'autre jour qu'il s'étendait considérablement, non-seulement en Europe, mais encore en Asie et en Afrique. Voyez combien de pays le Grand-Seigneur possède seulement en Europe. Ils sont bornés à l'occident par le golfe de Venise, au midi par la méditerranée, à l'orient par la mer noire, celle d'Asoph et le Don, et au nord par la Hongrie, la Transilvanie et la grande Russie.

Julie. Oh! je suis dans mon fort. Mon frère, voilà Constantinople qui est la capitale de tout l'empire des Turcs. Cette ville, appellée jadis Bizance, est située, comme vous voyez

voyez, sur le détroit qu'on appellait autrefois le Bosphore de Thrace, et qui joint la mer de Marmora avec la mer noire. Je vous dirai bien, si vous le voulez, que Constantinople est une des grandes villes de l'Europe, que son port passe pour le plus beau et le plus sûr de l'univers; mais qu'elle est bien déchue de sa grandeur et de sa magnificence, depuis que les Turcs la possèdent : j'ai lu tout cela au bas d'un plan de Constantinople que j'ai trouvé dernièrement dans le cabinet de mon papa.

Timante. Vous êtes bien heureuse, ma sœur, de trouver comme cela des livres et des plans pour vous instruire.

Julie. Vous n'étiez pas avec moi, sans cela nous aurions examiné ensemble ce plan.

Timante. Et le livre?

Julie. Oh! c'est une malice de ma part.

Le pere. Remettons la géographie

à un autre jour, il est tems de vous amuser.

Timante. Mon papa, il nous reste encore à parler des républiques.

Le pere. Je crains que vous ne vous ennuyez. La leçon a été longue.

Julie. Nous ne nous ennuyons jamais, quand vous avez la bonté de nous instruire.

Le pere. Je ne vous instruis pas, je cause avec vous.

Timante. Il est vrai, et votre conversation est toujours instructive.

Julie. Mon papa, j'apperçois là la petite république de Luques.

Le pere. Cet état subsiste depuis l'an 1430, sous la protection de l'empire dont il est fief. Son chef se nomme Gonfalonnier, et on le change tous les deux mois.

Julie. Ah! mon cher papa, entre les royaumes que nous avons parcourus, nous avons oublié ceux des Deux-Siciles et de Sardaigne. Tenez, voilà Naples, capitale de la première Sicile dans le continent, et voilà

l'île de Sicile, séparée du continent par ce détroit, qu'on appelle le Phare de Messine, et dont la capitale se nomme Palerme.

Timante. Et voilà ici l'île de Sardaigne, dont Cagliari est la capitale. Le roi de Sardaigne fait sa résidence à Turin, superbe ville de la principauté de Piémont, et qui en est la capitale.

Le pere. Revenons aux républiques.

Timante. La république batave est bornée à l'orient par la Westphalie; au midi, par les Pays-Bas réunis à la France, à l'occident et au nord, par l'Océan. On ne reconnaissait que sept provinces-unies; savoir, la Gueldre, la Hollande, la Zelande, Utrecht, la Frise, l'Overisel et Groningue, lesquelles provinces forment actuellement des départemens depuis la révolution qui s'est opérée dans ce pays en 1794. Le Stathoudérat fut aboli à cet époque; le gouvernement est à-peu-près semblable

à celui de la république française. N'est-ce pas là, mon papa, le précis de ce que vous nous avez fait lire l'autre jour ?

Le pere. A merveille. Nous nous étendrons une autrefois sur la Hollande, qui mérite une attention particulière.

Julie. Oh! oui, mon papa, je vous en prie ; car il y a de si belles villes dans ce pays, à ce que vous nous avez dit, que je serais bien-aise de les connaître toutes, ainsi que celles qui se trouvent dans les Pays-Bas, que l'on appellait Autrichiens avant leur réunion à la France, que j'apperçois, tout proche de la Hollande et de la Flandre française.

Le pere. Volontiers ; nous nous entretiendrons aussi de la fameuse république des Suisses, composée autrefois de treize cantons, qui étaient autant de républiques souveraines, mais qui ne forment actuellement qu'une seule république indivisible. Nous parlerons de la ville de

Genève, qui fut aussi une république indépendante, mais qui actuellement est réunie à la France ; de la république de Gênes en Italie : nous dirons un mot de la ville de St. Marin, ainsi que de la petite république de Raguse.

Timante. Oh ! cela sera délicieux.

TREIZIÈME DIALOGUE.

TIMANTE.

MON papa, pourquoi donc mon oncle disait-il l'autre jour que vous nous appreniez trop de choses à la fois, et qu'il était à craindre que nous ne les sussions qu'imparfaitement.

Le pere. Il peut avoir quelque raison, cependant les différentes études ne peuvent se nuire entr'elles, quand elles sont bien dirigées ; loin de fatiguer l'esprit, elles le délassent par la diversité, et lui fournissent une nouvelle vigueur. D'ailleurs,

mes amis, il ne faut pas regarder comme un travail, l'étude des arts agréables, tels que la musique, la danse, le dessin et quelques autres. Les momens qu'on emploie à s'y perfectionner procurent un plaisir bien supérieur à celui que peut goûter une jeunesse folle dans les jeux extravagans. L'étude principale est celle de l'histoire, à laquelle la géographie est jointe nécessairement, et pour y faire quelques progrès, il faut la faire marcher de front avec la connaissance des langues mortes et vivantes.

Julie. Mon papa, qu'appellez-vous langues mortes et vivantes ?

Le pere. Les langues mortes sont celles que parlaient les anciens peuples, et dont aucune nation n'a conservé l'usage journalier. Tel est l'hébreu, le grec, qui a été si long-tems parlé dans une des plus belles contrées de l'Univers, et par les peuples les plus polis; et le latin, que les romains, auxquels on donne presque toujours le titre de conquérans de la

terre, ont porté au plus haut point de perfection. Ces trois langues sont appellées mortes, parce que n'étant plus d'un usage commun chez aucune nation, elles ne sont sujettes à aucun changement.

Timante. Et les langues vivantes?

Le pere. Ce sont celles qui actuellement sont parlées par les différens peuples du monde, qui varient sans cesse, s'enrichissent des mots des autres langues, en proscrivent de moins énergiques, et flottent dans l'instabilité, jusqu'à ce que quelques écrivains solides et élégans en fixent les règles.

Julie. Mais, mon papa, est-ce qu'on n'a pas toujours parlé français, comme nous parlons?

Le pere. Non, ma chère amie. Les langues se sont formées en proportion que les besoins et les connaissances des hommes se sont étendus. Jusqu'au règne de François Premier, la langue française fut agreste et grossière comme nous.

C'est quand les mœurs se sont adoucies, qu'on a aussi adouci la langue.

Timante. La langue française est donc une langue vivante?

Le pere. Oui, puisqu'elle est sujette à des variations, à des changemens. Telles sont de même les langues italienne, espagnole, anglaise.

Timante. Mais, pourquoi faut-il apprendre les langues que vous appellez mortes, puisqu'on ne les parle plus?

Le pere. C'est pour se faciliter les moyens de s'instruire dans les excellens livres écrits dans ces langues, soit sur l'histoire, soit sur toutes les sciences en général, et qui perdent beaucoup, lorsqu'on ne peut les lire que dans les traductions.

Julie. Qu'est-ce que c'est qu'une traduction?

Le pere. C'est expliquer dans notre langue ce qui est écrit dans une autre: indépendamment de ce grand avantage, il en est un autre qui n'est pas moins important. Le latin, par

exemple, est une langue que tous les peuples de l'Europe étudient, et celui qui la sait, lorsqu'il voyage, est toujours sûr de se faire entendre, quelque part qu'il se trouve.

Julie. Quoi, mon papa, est-ce qu'on ne parle pas français par-tout?

Le pere. Je vous ai déjà dit que chaque peuple avait sa langue particulière, entre lesquelles la langue française est la plus usitée, parce qu'on a reconnu qu'elle était la plus propre à la conversation, et qu'il y avait plus de livres agréables dans cette langue que dans les autres. Notre langue, ainsi que l'italien et l'espagnol, est dérivée du latin, que pour cette raison on appelle *mere langue*, c'est-à-dire, qu'elle a donné naissance aux trois que je viens de nommer.

Julie. Ah! mon papa, vous nous avez promis qu'aujourd'ui nous nous entretiendrions de la fable; si vous le vouliez, cela nous amuserait infiniment; n'est-ce pas, mon frère?

Timante. Vous savez, ma sœur, que je suis toujours de votre avis; et j'aurai beaucoup de plaisir à profiter de ce que vous allez nous dire.

Le pere. Voulez vous bien nous apprendre, Julie, ce que c'est que la fable, et quelle est son origine?

Julie. La fable, que l'on nomme aussi mythologie, c'est-à-dire, discours fabuleux, est l'histoire des dieux que les anciens peuples adoraient.

Le pere. Quelles sont vos idées sur l'origine de la mythologie?

Julie. Il est à croire que les premiers hommes, qui n'avaient de la divinité qu'une idée très-imparfaite, s'attachèrent d'abord aux objets qui tombaient sous les sens, il commencèrent par rendre leurs hommages au soleil, à la lune et aux différens astres, et c'est aux poëtes que nous devons les ornemens dont on a cherché à l'embellir par la suite. De nos bergers ils en firent bientôt des satyres ou des faunes, et nos bergères

devinrent des nymphes; les hommes à cheval furent transformés en centaures, moitié hommes, moitié chevaux, et les vaisseaux à la voile se changèrent en cheval aîlé ou en dragon, comme dans les fables de Bellerophon et de Médée.

Le pere. Je vois, Julie, que vous avez bien étudié, voyons si votre frère répondra avec la même précision. Dites-nous, Timante, quel est le pays que l'on croit avoir été le berceau de la mythologie ?

Timante. Mon papa, on croit communément que c'est l'Égypte et la Phénicie. C'est un sentiment reçu, que ce fut Ninus qui introduisit le culte des grands hommes, en faisant bâtir un temple à son père Bélus; car, avant ce tems, on adorait déjà les astres et les animaux. De l'Égypte, cet usage passa dans l'Orient, et fut adopté par les Grecs, qui l'embellirent et le transmirent aux Romains, et ces derniers le répandirent jusqu'aux bornes du monde connu.

Le pere. Poursuivez, Timante, dites-nous combien les anciens distinguaient d'ordres parmi les divinités?

Timante. Ils en comptaient quatre. Le premier ordre comprenait les dieux suprêmes, connus et révérés de toutes les nations. Ils étaient au nombre de vingt. Le second ordre était composé des dieux inférieurs, et ceux-ci n'avaient point de place dans le ciel. De ce rang étaient les divinités champêtres. Les demi-dieux remplissaient le troisième ordre, et ceux-là tiraient leur origine d'un dieu et d'une mortelle, ou d'un mortel et d'une déesse, et l'on y donnait aussi place aux héros. Enfin, les vertus et les vices divinisés, formaient le quatrième ordre.

Le pere. Apprenez-moi s'il n'y avait pas un dieu, qui était infiniment plus puissant que tous ceux qui composaient ces quatre ordres.

Timante. Ils avaient inventé le Destin, et c'était une divinité aveugle qui gouvernait toutes choses par une nécessité

nécessité inévitable. Tous les autres dieux, et Jupiter lui-même, le plus grand des dieux, étaient soumis à ses décrets : c'est pourquoi on le représentait avec une urne dans laquelle était déposé le sort des humains, et un livre où tout l'avenir était écrit.

Le père. Dites-nous quels étaient les plus anciens des dieux et des déesses ?

Timante. Mon papa, on nomme le ciel et la terre, qui eurent pour fils Titan et Saturne, qui est aussi appellé le Tems. Titan, qui devait succéder à son père, céda son droit d'aînesse à Saturne, à condition que celui-ci n'éleverait point d'enfans mâles : c'est pourquoi, sitôt que sa femme Cybele en mettait au monde, il les dévorait pour remplir sa promesse. Cependant Cybele étant accouchée de Jupiter et de Junon, et voulant leur sauver la vie, elle présenta à son mari une pierre, qu'il dévora aussitôt.

Julie. Mon cher papa, voilà un conte qui n'est bon que pour les petits enfans.

Le pere. Nous en rencontrerons bien d'autres en parcourant la fable : mais poursuivons.

Timante. Cybele fit élever secrettement Jupiter dans l'isle de Crête ; Titan, instruit de la supercherie de sa belle-sœur, et voyant par là ses enfans exclus de la succession au royaume, déclara la guerre à son frère Saturne, et le renferma avec Cybele dans une étroite prison, d'où Jupiter le tira lorsqu'il fut grand. Dans la suite Jupiter, craignant que son père Saturne ne lui demandât le trône dont il s'était emparé, le chassa du ciel ; Saturne se retira en Italie, auprès de Janus, roi du pays, et il y fit regner l'âge d'or.

Le pere. Qu'entend-on par l'âge d'or ?

Julie. Mon papa, c'est tout le tems que le bon Saturne passa en Italie ; parce que, pendant ce tems, tous

les hommes vécurent dans l'innocence, et qu'alors la terre produisit tous ses fruits sans le secours d'aucune culture. Le tems qui a suivi immédiatement celui-là, a été nommé l'âge d'argent, parce que les hommes ont commencé à se corrompre : ensuite est venu l'âge d'airain, encore plus perverti que le précédent, et nous vivons dans le siècle de fer, le plus méchant de tous.

Le pere. Mais, Timante, les anciens ne prétendaient-ils pas qu'il y avait un dieu plus ancien que Saturne et Cybele ?

Timante. Oui, mon papa, ils nommaient le cahos, père de l'érebe et de la nuit, d'où étaient sortis, disaient-ils, le ciel, la terre et toutes les divinités. Par le cahos, ils entendoient une masse grossière, informe, sans ordre et sans mouvement, composée de toutes sortes de semences confuses, de tous les corps que nous voyons aujourd'hui distingués les uns des autres, et placés dans leur rang.

Le pere. De qui Cérès était-elle fille ?

Julie. De Cybele et de Saturne. Elle enseigna, dit-on, aux hommes, l'art de l'agriculture, et ce fut à Triptolême qu'elle donna les premières leçons.

Timante. Je crois que cette fable est fondée sur ce qu'il y eut autrefois une reine de Sicile, connue sous le nom de Dio ou Cérès, qui apprit aux hommes l'art d'ensemencer les terres; car tous les traits de la fable sont des histoires véritables que les anciens se sont plûs à défigurer.

Le pere. Dites-moi, je vous prie, Timante, ce que vous savez de Jupiter ?

Timante. Mon papa, ce fils de Saturne et de Cybele tenait le premier rang parmi les dieux. Maître de l'empire du monde, il le partagea avec ses deux frères, Neptune et Pluton : Neptune fut le souverain de la mer, Pluton fut donner des loix aux enfers, et Jupiter regna dans le ciel.

Julie. Mon papa, ne nous avez-vous pas dit que la plupart des traits de la fable étaient souvent puisés dans l'histoire de l'antiquité ?

Le pere. Oui, et plus nous avancerons dans la fable, et plus nous serons convaincus qu'elle n'est fondée que sur des vérités défigurées. Par exemple, toute l'histoire de Jupiter peut être expliquée ainsi. Un certain prince nommé Cœlus, regnait dans la Thrace, la Phrygie, et une partie de la Grece; il avait épousé sa sœur, suivant la coutume de ces premiers tems, et il en eut Saturne et plusieurs autres enfans; Saturne supplanta Titan son frère aîné, et fit mourir son père d'une mort violente. Il promit à Titan de n'élever aucun enfant mâle, mais sa femme sauva Jupiter, et sans doute, Neptune et Pluton. Titan ayant appris qu'il était trompé, fit la guerre à Saturne et le fit prisonnier. Jupiter, devenu grand, délivra son père, mais ne voulant pas lui rendre son

trône, il le contraignit à aller chercher un asyle en Italie, auprès de Janus, roi du pays. Saturne, conjointement avec les Titans ses neveux, livra bataille à Jupiter, la perdit, et mourut malheureusement. A l'égard du partage que Jupiter fit de ses états, on peut dire qu'il garda pour lui la Thessalie et l'Olympe; qu'il donna les provinces d'Occident à Pluton, et que Neptune eut les côtes de la Méditerranée. Ainsi l'Olympe fut pris pour le ciel, parce que Jupiter y demeurait. Pluton devint le dieu des enfers, attendu qu'il faisait fouiller des mines, regardées comme le séjour des morts; et Neptune fut le dieu des eaux. Cette explication ne répugne point au bon sens. Il en est de même de tous les dieux dont les poëtes ont composé la cour de Jupiter: ils auront été les officiers de ce roi de Thessalie. Parlons maintenant de ces autres dieux et déesses. Dites-moi, Julie, quelque chose de Junon.

Julie. Elle était fille de Saturne et de Cybele, et sœur de Jupiter, qui l'épousa dans la suite. La fable en fait un fort vilain portrait : elle dit qu'elle était jalouse, et d'un orgueil insupportable, qu'elle persécuta beaucoup de personnes qui étaient aimées de Jupiter, et qu'elle était honorée particulièrement par les dames romaines.

Le pere. Timante, ne nous direz-vous rien d'Apollon ?

Timante. On dit que Jupiter, ayant abandonné Junon pour s'attacher à Latone, en eut deux enfans, dont l'un fut Apollon, et l'autre Diane. Apollon naquit dans l'île de Délos ; il tua le serpent Python, et punit les Cyclopes, pour avoir forgé la foudre dont Jupiter tua son fils Esculape, qui, par le secours de la médecine, avait ressuscité le jeune Hippolyte, ce qui le fit chasser du ciel. Rentré en grace, et rappellé de son exil, Jupiter le chargea de répandre la lumière dans l'Univers ; et, considéré

comme le soleil, il fut adoré par presque tous les peuples de l'Orient, sous les noms de Bélus, d'Osiris, de Moloch, de Belphégor et de Mithras.

Le pere. Voilà bien Apollon pris pour le soleil; mais, Julie, les poëtes ne le considèrent-ils pas aussi comme l'inventeur de la poésie et de la musique?

Julie. Oui, mon papa, il fut maître de neuf muses, qu'il instruisait sur le Parnasse. On les fait ordinairement filles de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de la mémoire. Je vais vous dire le nom, et à quel art chacune d'elles présidait. Calliope présidait au poëme héroïque; Clio, à l'histoire; Erato, aux poésies amoureuses; Thalie, à la comédie; Melpomène, à la tragédie; Terpsicore, à la danse; Euterpe, aux instrumens; Polymnie, à l'ode; Uranie, à l'astrologie.

Timante. Mon cher papa, j'ai lu quelque part qu'Apollon rendait des oracles; voulez-vous bien nous expliquer ce qu'on entend par oracle?

Le pere. Les hommes ayant élevé des temples à leurs divinités, persuadèrent que ces dieux s'intéressaient à leur sort, et ils imaginèrent de les interroger sur ce qui devait leur arriver. Les ministres de ces dieux, profitant de la crédulité des peuples, employèrent la tromperie, et firent à ces insensés des réponses captieuses ; sous prétexte de se rendre ces dieux favorables, on poussa la barbarie jusqu'à leur immoler des victimes humaines.

Julie. Ah ! mon papa, cela est bien horrible !

Timante. Vous nous avez dit, mon papa, que Diane, sœur d'Apollon, était en même-tems déesse de la terre, déesse du ciel, et déesse des enfers. Comment cela peut-il s'accorder ?

Le pere. Telles sont les absurdités qu'à chaque pas vous rencontrerez dans la fable : comme divinité céleste, c'est la lune ; comme divinité de la terre, c'est Diane, protectrice

des chasseurs, et comme divinité des enfers, c'est Proserpine, épouse de Pluton. Diane avait un superbe temple à Ephèse, qui passait pour une des merveilles du monde, et qui fut brûlé le jour de la naissance d'Alexandre le Grand, par un éphésien nommé Erostrate.

Timante. Et pourquoi brûla-t-il ce temple ?

Le pere. Parce que n'ayant ni talens, ni esprit, ni valeur, il se flattait, par cette action inique, qu'on parlerait de lui dans tous les siècles.

Julie. On en parle sans doute, mais comme d'un méchant homme. Il me semble plutôt qu'il aurait dû souhaiter qu'on oubliât son nom.

Le pere. Les éphésiens, pour tâcher d'abolir sa mémoire, défendirent de le jamais prononcer, et cette défense l'a rendu immortel. Sans chercher la réputation, on doit s'efforcer d'en mériter une hors de toute atteinte, et lorsqu'on l'a obtenue, il faut faire de nouveaux efforts

pour ne la pas ternir : mais malheur aux hommes fameux qui ne se font connaître que par leurs crimes. Poursuivons, Timante, expliquez-nous ce que la fable rapporte de Bacchus.

Timante. Mon papa, vous m'imposez une forte tâche, mais j'obéis. Bacchus naquit à Thèbes, de Jupiter et de Sémelé, fille de Cadmus. On dit que la jalouse Junon prit la forme de Béroé, nourrice de sa rivale, pour lui faire soupçonner que celui qui l'aimait n'était pas le maître des dieux.

Julie. Mon papa, est-ce qu'il est possible de prendre la forme d'une autre personne?

Le pere. Non, ma bonne amie, mais comme les anciens regardaient Jupiter comme un dieu tout-puissant, il n'est pas étonnant qu'ils lui attribuassent le pouvoir de prendre toutes les formes possibles.

Timante. Sous cette figure de Béroé, Junon conseilla à Sémelé de supplier Jupiter de venir lui rendre

visite dans tout l'appareil de sa grandeur : il y vint en effet, la foudre en main, et l'imbécille princesse fut brûlée dans son palais. Pour lors elle était enceinte de Bacchus, que Jupiter sauva et porta dans sa cuisse, jusqu'à ce qu'il fût parvenu au tems de sa naissance.

Julie. Mon papa, c'est une plaisanterie ? Mon frère, quoique je sois encore bien ignorante, je ne croirai jamais le conte que vous venez de nous faire.

Timante. Je vous rends compte, ma sœur, de ce que j'ai lu dans l'histoire de la fable ; et j'ajouterai, que Bacchus ayant été élevé sur une montagne appelée *Méros*, mot qui en grec signifie *cuisse*, c'est ce qui a donné lieu à cette fable.

Julie. Ah ! passe pour cela.

Le pere. Julie, dites-nous ce que vous savez de Mercure.

Julie. Il était fils de Jupiter et de la nymphe Maïa, et il n'en a pas plus coûté aux poëtes qui ont trans-

formé un roi de Thessalie en dieu, de faire aussi un dieu de Mercure, son ministre et son ambassadeur : mais, afin de lui faire faire plus facilement les divers messages dont ils le chargeaient, ils ont placé des aîles à son bonnet, et d'autres aîles à ses talons. Quelquefois il portait un caducée ou baguette, autour de laquelle étaient deux serpens entrelâcés, comme ministre de paix ; et d'autres fois, il avait une baguette à la main, ce qui désignait l'emploi qu'il avait de conduire aux enfers les ames des morts. Il était aussi considéré comme inventeur des arts, dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs, non qu'il leur accordât sa protection, mais parce qu'on supposait au contraire qu'il les écartait des maisons.

Timante. Mon papa, je crois qu'on donnait tant de différentes occupations à ce dieu, parce qu'il y a eu plusieurs Mercures, et qu'on a rassemblé sur un seul toutes les actions des autres.

Le père. Votre remarque est juste. Le plus recommandable de tous a été Trimégiste, ou trois fois grand, Roi d'Égypte. Et Vénus, ma chère Julie, nous en direz-vous quelque chose ?

Julie. La fable dit qu'elle était la plus belle des déesses, et qu'elle eut pour père Jupiter, et pour mère Dioné. Elle avait des temples à Amathonte, à Idalie, à Cythère, à Paphos et en Chypre : le myrte et la colombe lui étaient consacrés : les trois Graces étaient ses compagnes, et elle eut l'Amour pour fils.

Le père. Timante, que nous direz-vous de Neptune ?

Timante. Ce fils de Saturne et de Cybèle, eut pour partage l'empire des eaux. Au-lieu de sceptre, il portait un trident ; son char était une vaste coquille, et ses coursiers étaient des veaux marins, ou des chevaux qui avaient en bas la forme de poissons. La cour de ce dieu était composée des Tritons ses fils. On lui

donne pour femme Amphitrite; mais ce n'est qu'un personnage poétique, puisqu'il n'a aucune analogie avec l'histoire.

Le pere. Julie, que nous direz-vous de Pluton ?

Julie. Ce troisième fils de Saturne et de Cybèle, était le souverain des enfers, et on lui donnait pour épouse Proserpine, fille de Cérès.

Le pere. Vous, Timante, qui paraissez vous être bien appliqué à l'étude de la mythologie, vous allez nous expliquer sur quelle fable les anciens avaient bâti leur enfer.

Timante. Mon papa, il ne me serait pas possible.

Le père. Vous vous défiez mal-à-propos de vos forces : je vais vous mettre sur la voie, et je suis certain qu'ensuite vous nous en apprendrez les particularités les plus intéressantes. Je vous ai enseigné, mes chers enfans, cette grande vérité, que l'homme est composé d'un corps mortel et d'une ame immortelle.

Les anciens la connaissaient, cette vérité; mais ils la défiguraient par leurs extravagances. Ils supposaient qu'une ame, en quittant un corps, passait dans un autre, et c'est ce qu'ils appelaient la métempsycose : ils prétendaient aussi que les ames étant sorties des corps, s'envolaient sous la conduite de Mercure, dans un lieu souterrain, où étaient d'un côté le Tartare, de l'autre les Champs Élyséens. Là, les ames qui avaient mené une vie pure, vivaient heureuses, et celles des méchans y étaient tourmentées par les furies; ensuite les mêmes ames quittaient ce séjour de délices ou de peines, pour venir habiter dans de nouveaux corps ! N'est-ce pas là, Timante, ce que vous avez appris ?

Timante. Oui, mon papa, et je vais vous dire ce qui peut avoir donné lieu à la fable des enfers.

Julie. Cela doit être curieux.

Timante. Aux environs de Memphis, ville d'Égypte, il y avait un lac

nommé *Achérusie*, au-delà duquel on enterrait anciennement les morts après les avoir embaumés ; on les portait sur le rivage : là, des juges préposés, examinaient la vie qu'ils avaient menée. Ils écoutaient les accusateurs qui se présentaient ; et selon que les défunts étaient reconnus avoir été vertueux ou criminels, on permettait que leurs corps fussent transportés de l'autre côté du lac dans une barque, où ils étaient précipités dans l'endroit où l'on jetait les cadavres des animaux, comme indignes de la sépulture. Or, au-delà de ce lac, il y avait des bois délicieux, un temple et deux fameux marais, le Cocyte et le Lethé. Voilà le trait historique que les poëtes ont embelli.

Le pere. Faites-nous part de ces embélissemens.

Timante. Ils ont d'abord donné l'empire des morts à Pluton, et ont établi trois juges pour examiner les ames à mesure que Mercure les con-

duisait à leur tribunal. Ces juges étaient Minos, Eacus et Rhadamante. Ils forgèrent trois furies pour présider au châtiment des coupables ; savoir, Tisiphone, Mégère et Alecto, et tirèrent de leur cerveau les trois Parques, occupées continuellement à filer les destinées des hommes ; la plus jeune, nommée Clotho, tenait la quenouille, Lachesis tournait le fuseau, et Atropos avec le ciseau fatal, tranchait le fil de la vie. Ils placèrent dans leur enfer quatre fleuves, qui sont l'Achéron, le Styx, le Cocyte et le Phlégethon. Non contens de cela, ils inventèrent le nautonier Caron pour passer les ombres dans sa barque, et qui exigeait une pièce de monnaie pour le passage de chacune d'elles. De plus, pour garder les enfers, et empêcher que les morts n'en sortissent, ils créèrent le chien Cerbère, qui avait trois têtes. Ce dernier trait de leur imagination est venu sans doute, de ce que les Égyptiens faisaient garder leurs tom-

beaux par des dogues, de peur que les bêtes féroces ne vinssent déterrer les corps. Voilà le précis de ce que j'ai appris de l'enfer des anciens.

Julie. Mon papa, ce qui me frappe le plus dans le récit que mon frère vient de nous faire, ce sont ces juges, établis par les égyptiens, pour examiner les actions des hommes, avant d'accorder la sépulture à leurs corps.

Le pere. Et pourquoi, Julie, ces hommes n'étaient plus dans le cas de redouter les arrêts de leurs juges?

Julie. Mais, mon papa, ces hommes pendant leur vie, ne pouvaient pas se cacher les mauvaises actions qu'ils commettaient; et sachant l'affront qu'on ferait à leurs corps, lorsqu'ils auraient quitté la vie, ils devaient être continuellement accablés de chagrin et de remords.

Le pere. Vous avez raison, ma bonne amie, et il n'est pas douteux que la crainte d'être déclaré infame après sa mort, en empêchait beaucoup de s'abandonner au crime.

Julie. Mon papa, j'aime beaucoup la fable des trois Parques qui filent les destinées des hommes; mais cette Atropos m'a fait frémir avec son ciseau; et s'il lui prenait fantaisie de ne laisser courir qu'un petit bout de fil?

Le pere. Ce n'est pas la longueur de la vie qui la rend recommandable, c'est l'emploi plus ou moins respectable que l'on fait des jours que la nature accorde. Mais n'avons-nous plus rien à dire qui concerne la fable?

Timante. Pardonnez-moi, mon papa, nous n'avons pas parlé du dieu Mars, qui était le dieu de la guerre, et que Junon conçut par la vertu d'une fleur, ni de Minerve qui sortit du cerveau de Jupiter, toute armée de pied-en-cap, la lance à la main, et en dansant. Oh! ça, vous avouerez mon papa, que ce sont-là de singuliers contes.

Le pere. Si vous le prenez au pied de la lettre, j'en conviendrai avec vous. Celui, qui le premier a inventé les armes, et c'est peut-être Belus,

reçut le nom de Mars, et si c'est Belus, vous savez que son fils Ninus lui consacra les honneurs divins; or, Belus était un guerrier, et par succession de tems, on a oublié ce qu'il était, on s'est accoutumé à le regarder comme un dieu, et particulièrement celui de la guerre. Dans la suite, on a donné le nom de Mars aux fameux guerriers, et comme il est arrivé par rapport à Jupiter, on a rassemblé sur un seul toutes les actions des autres. A l'égard de Minerve et quelques autres dieux, il serait difficile de leur trouver quelqu'analogie avec l'histoire, ou celle que l'on pourrait donner, serait trop facilement sujette à contestation. Julie, dites-nous ce que vous savez de Vulcain.

Julie. Vulcain était fils de Jupiter et de Junon; il était regardé comme le dieu du feu; on ajoute à son histoire qu'il était petit, vilain, laid, et que son père ne pouvant le regarder qu'avec indignation, le jeta d'un

coup de pied du haut du ciel dans l'île de Lemnos, et qu'il se rompit la jambe en tombant, et resta toujours boîteux.

Timante. Nous venons de passer en revue les grandes divinités de l'antiquité ; voulez-vous bien, mon papa, que nous disions quelque chose de celles qu'on regardait comme inférieures et du second ordre ?

Le pere. Je le veux bien, puisque cette étude vous amuse.

Julie. J'en ai appris dernièrement plusieurs traits.

Le pere. Vous nous ferez plaisir de vous les rappeler.

Julie. Pan, fils de Jupiter et de la nymphe Calisto, à ce que quelques-uns disent, tenait le premier rang parmi les dieux rustiques, et passait pour le dieu des pasteurs.

Timante. Ma sœur, permettez-moi de vous dire que les égyptiens, après avoir adoré le soleil sous le nom d'Osiris, la lune, sous le nom d'Isis, et toutes les parties de la nature et

de l'univers sous différens noms, adorèrent tout l'univers ensemble sous celui de Pan, qui dans la langue grecque signifie *tout*, et l'explication de la figure que les anciens donnaient à Pan, le prouve assez. Ses cornes marquaient les rayons du soleil et de la lune, son estomac étoilé désignait le ciel, son visage rouge, l'élément du feu, ses jambes et ses cuisses velues et hérissées, marquaient les arbres, les herbes et les bêtes; ses pieds de chèvre, la solidité de la terre; sa flûte, l'harmonie du ciel; son bâton recourbé, la révolution des années.

Julie. Mon frère, outre le dieu Pan, les anciens honoraient aussi les Faunes et les Satyres, demi-dieux qui habitaient les forêts; les Oréades divinités des montagnes; les Dryades, nymphes des bois, et les Hamadryades, autres nymphes, dont chacune, disait-on, était née avec un arbre de ces forêts, et qui mourait avec lui. Il y avait encore les Napées,

nymphes des valons, les Naïades, nymphes des fontaines et des fleuves, et les Lymniades, qui étaient les divinités des étangs.

Timante. Ajoutons à cela, ma chère sœur, que Palès était regardée comme la déesse des bergers; Pomone, comme celle des jardins, et Flore comme la divinité qui avait soin de la conservation des fleurs.

Le pere. Il est bien intéressant que vous sachiez, mes enfans, que les anciens avaient des dieux pénates, qu'ils nommaient aussi Lares. Ces dieux étaient les protecteurs des empires, des villes, des chemins, des maisons et des particuliers. On rendait un culte à ces dieux domestiques, dont la figure était déposée dans l'endroit le plus secret du logis. Il faut savoir de même que les anciens s'étaient forgé des génies. « Chaque » homme, disaient-ils, en a deux, » l'un heureux, et l'autre malheu- » reux, qui président à sa naissance, » et qui veillent spécialement sur lui

» lui. L'un, ajoutaient-ils, procure » toutes sortes de félicités, et l'on » doit imputer à l'autre tout le » mal qui arrive : ainsi notre sort » dépend de la supériorité d'un génie » sur l'autre. » Outre cela, ils étaient dans l'opinion que chaque lieu avait son génie particulier, parce qu'ils croyaient que le monde entier était rempli d'esprits qui en réglaient les mouvemens. Mais nous avons assez discouru aujourd'hui sur la mythologie, il est tems de revenir à des études plus sérieuses.

Timante. Mon papa, vous ne nous avez rien dit des héros qui composent la troisième classe des divinités de l'antiquité.

Le pere. Je ne puis vous en parler qu'à mesure que nous ferons des progrès dans l'histoire. Selon que l'occasion se présentera, j'aurai soin de vous faire remarquer ce qu'il y aura d'historique ou de fabuleux dans les faits que nous aurons sous les yeux. Mais allons faire un tour de promenade.

QUATORZIÈME DIALOGUE.

LE PERE.

OUI, mes amis, si vous avez bien retenu ce que nous avons dit hier de la mythologie, vous êtes en état de lire avec fruit toutes les anciennes histoires.

Julie. Je ne me tromperai plus aux attributs que les peintres donnent aux dieux pour les distinguer : je reconnaîtrai Jupiter à son aigle et à la foudre qu'il porte à la main ; Junon à son paon : Appollon à sa lyre et à sa tête rayonnante : Diane à son croissant qui désigne la lune, et à son carquois, qu'elle porte comme déesse de la chasse sur toute la terre : Vénus à ses colombes : Neptune à son trident : Pluton à son sceptre à deux pointes : Mercure à son caducée : Esculape, le dieu de

la médecine, au serpent : Mars à son armure et au coq qui lui était consacré : Cérès à ses épis de bled : Bacchus à ses raisins, et ainsi des autres.

Timante. Mais, mon papa, nous n'avons point parlé des demi-dieux ou héros, et de leurs aventures, et je serais bien charmé de pouvoir étudier ce qu'il y a de vrai ou de faux dans les belles estampes des métamorphoses d'Ovide, dont mon oncle nous a fait présent.

Le pere. Nous n'en ferons point une étude particulière, mais nous consulterons ce livre chaque fois que l'histoire nous en fournira l'occasion.

Julie. En attendant que cette occasion se présente, et nous tâcherons de la faire naître promptement, voulez-vous bien, mon cher papa, nous dire quels étaient les ouvrages renommés qu'on appelait les sept merveilles du monde ?

Timante. Ma sœur, vous avez prévenu ma question ; je sais les noms

de ces merveilles, et je vais vous les dire ; mais il faudra que mon papa y joigne, s'il lui plaît, une petite explication ; car ce n'est rien savoir, que d'avoir la tête meublée de noms, lorsqu'on ignore ce qu'ils signifient.

Le pere. Mon dessein n'était pas de tourner la conversation de ce côté : je voulais vous parler du globe artificiel, si nécessaire pour vous donner une idée claire du globe terrestre ; mais nous y reviendrons.

Timante. Oui, vous êtes le plus complaisant de tous les peres. Les anciens comptaient sept merveilles dans l'univers ; savoir, les murailles et les jardins de Babylone, le phare d'Alexandrie, le tombeau du roi Mausole, le colosse de Rhodes, le temple de Diane à Ephèse, le Labyrinthe de Minos dans l'île de Crête, et les pyramides d'Égypte.

Julie. Mon papa, tout cela devait être bien beau, sur-tout dans les jardins de la ville de Babylone.

Le pere. Babylone était la capitale du plus ancien empire du monde, et ses rois n'avaient rien épargné pour l'embellir. Les murailles de cette ville fameuse avaient, dit-on, cinquante milles d'étendue, et près de deux cents pieds de hauteur; elles étaient si larges, que six chars y pouvaient passer de front sans s'incommoder. Les jardins de cette superbe cité avaient été construits par la reine Sémiramis. Ils étaient soutenus en l'air par une grande quantité de colonnes de pierre, sur lesquelles posait un assemblage immense de poutres de bois de palmier, et sur cet assemblage on avait apporté prodigieusement de bonne terre, et l'on y avait planté de grands arbres et des arbres fruitiers. Les arrosemens se faisaient par des pompes ou canaux, dont l'eau partait d'endroits plus élevés.

Timante. Mais, mon papa, au-lieu d'employer beaucoup de travail pour suspendre ainsi ces jardins en l'air,

n'aurait-il pas mieux valu les placer à terre comme les autres ?

Le pere. Vous avez raison, mais pour lors ils n'auraient été que beaux, et les siècles futurs auraient ignoré l'existence des jardins de Babylone ; ils devaient être extraordinaires pour que la postérité daignât s'en entretenir.

Timante. Je ne sais que vous dire, j'aimerais mieux être dans le cas d'admirer une chose réellement belle, que d'avoir à marquer mon étonnement à la vue de quelque chose qui ne serait qu'extraordinaire.

Julie. Tout comme il vous plaira, mon frère ; mais des jardins ainsi suspendus en l'air, devaient faire un fort bel effet.

Le pere. Votre frère juge mieux que vous, ma chère Julie ; il n'y a rien qui puisse effacer, ni même égaler la belle simplicité.

Timante. Mon papa, qu'est-ce que c'était que le phare d'Alexandrie ?

Le pere. Une tour de marbre qu'un

roi d'Égypte, nommé Ptolomée, avait fait bâtir; chaque soir on plaçait un grand feu sur le haut de cette tour, et la lumière qu'il jetait pendant la nuit, avertissait les vaisseaux qui étaient sur la mer, de ne pas s'approcher de la côte dans la crainte d'échouer ou de se briser. Depuis ce tems, tous les bâtimens élevés sur les bords de la mer, pour porter de pareils feux, sont appelés *phares*, du nom de *pharos*, que portait la tour d'Alexandrie.

Timante. Voilà un beau bâtiment, par exemple, et bien plus utile que les superbes jardins de Sémiramis.

Le pere. Je vous ai fait remarquer sur votre carte d'Europe, un détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. On le nomme le phare de Messine, à cause d'une tour, dont le feu éclaire les vaisseaux, et les empêche de donner contre la côte pendant la nuit.

Julie. Qu'est-ce qu'avait donc de si beau le tombeau du roi Mausole, pour avoir été mis au nombre des merveilles du monde.

Le pere. Il fut élevé par Artémise, reine de Carie, à l'honneur de son époux Mausole qu'elle aimait prodigieusement. On dit qu'elle employa pour le construire les plus habiles architectes et les plus célèbres sculpteurs qu'il y eut alors, et c'est depuis ce tems qu'on a appelé Mausolées les monumens consacrés à la mémoire des grands hommes.

Timante. Et le colosse de Rhodes?

Le pere. C'était une statue d'airain d'une prodigieuse grandeur, que la ville de Rhodes consacra au soleil, et qu'elle plaça à l'entrée de son port. Elle était si haute, disent les historiens, et ses pieds posés sur deux rochers, si écartés, que les vaisseaux passaient à pleines voiles entre ses jambes. Ce colosse fut, à ce qu'on croit, abattu par les Sarrazins, lorsqu'ils s'emparèrent de l'île de Rhodes, et ils chargèrent neuf cents chariots de ses débris.

Julie. Mon papa, le temple de Diane, qui était une des merveilles

du monde, n'est-il pas celui dont nous parlions hier, et qui fut brûlé par le lâche Érostrate?

Le pere. Oui, ma chère amie, et c'est avec raison qu'il passait pour un bâtiment d'une beauté au-dessus de toute expression. On avait été deux cent vingt ans à le construire sur les dessins d'un fameux architecte, nommé Chersiphron. Tous les princes de l'Asie avaient contribué à cette dépense, et le dedans de l'édifice était décoré de tableaux excellents et de belles statues.

Timante. S'il était possible d'ignorer ce trait d'histoire, je ferais tous mes efforts pour oublier le nom de ce méchant Érostrate.

Julie. Vous m'avez dit, mon papa, que le petit bois qui est dans le jardin de notre maison de campagne s'appelle un labyrinthe; par rapport à ses différentes petites allées, qui toutes se ressemblent, et empêchent qu'on ne distingue la seule qu'il faut choisir pour retrouver la porte; est-ce

que le labyrinthe de l'île de Crête était un jardin ?

Le pere. Non, Julie ; c'était un vaste souterrain, rempli de chambres et d'avenues, disposées de façon que, comme dans votre labyrinthe, on entrait de l'une dans l'autre, sans pouvoir trouver la sortie. Cet édifice avait été construit par un certain Dédale, sur le modèle d'un autre labyrinthe, peut-être encore plus superbe, bâti par douze rois d'Égypte, et composé de douze palais, partagés en quinze cents chambres claires et en quinze cents souterraines. Une seule issue donnait entrée à ces immenses bâtimens, et au bout de la descente, on avait pratiqué intérieurement une si prodigieuse quantité de routes, que celui qui n'avait pas le secret de démêler la véritable, se retrouvait presque toujours au même endroit d'où il était parti, sans pouvoir se tirer d'embarras.

Timante. Et à quoi pouvait servir le labyrinthe de l'île de Crête ?

Le pere. Il servait de retraite au Minotaure, horrible monstre, qui était moitié homme, moitié taureau.

Julie. Mon papa, cela ressemble bien à une fable.

Le pere. Aussi est-ce un trait historique, défiguré par les poëtes : je vais vous le rendre comme ils le racontent, et ensuite nous tâcherons de le ramener à la vérité.

Timante. Oh ! oui, mon papa ; je suis si content, lorsqu'après nous avoir parlé d'un fait fabuleux, vous en faites disparaître toute l'extravagance.

Le pere. Sans cela toute l'étude de la fable serait bien inutile. Écoutez. Minos, roi de Crête, avait un fils nommé Androgée, que les Athéniens assassinèrent lâchement, parce qu'il avait remporté sur eux le prix à la lutte. Minos, le même dont les poëtes ont fait un juge des enfers, prit aussitôt les armes pour venger la mort de son fils, et força les Athéniens à demander la paix, qu'il leur

accorda, à condition qu'ils lui enverraient tous les ans, pendant neuf années, sept jeunes garçons et sept jeunes filles, pour être dévorés par le minotaure dans le labyrinthe.

Julie. Ah! quelle horreur!

Le pere. C'était déjà pour la troisième fois que les Athéniens envoyaient à Minos cet affreux tribut. Thésée, fils du roi d'Athènes, voulut être du nombre de ces innocentes victimes, résolu de périr, ou de délivrer son pays de cette condition horrible et déshonorante. Arrivé à la cour de Minos, il eut le bonheur de plaire à sa fille Ariane; elle lui donna un peloton de fil, par le moyen duquel, après l'avoir attaché à la porte en entrant, il retrouva sa route, lorsqu'il eut combattu et tué le Minotaure. Thésée se sauva avec ses compagnons: Ariane le suivit, pour se soustraire à la colère de Minos; mais Thésée l'abandonna dans l'île de Naxos, où quelques-uns disent qu'elle mourut de désespoir, mais où

où d'autres prétendent qu'elle fut rencontrée par Bacchus, qui revenait de la conquête des Indes, et que ce dieu l'épousa. Voilà la fable ; mais si au-lieu du minotaure vous substituez un capitaine qui s'appellait Taurus, et si au-lieu du fil d'Ariane, vous supposez la carte du labyrinthe, et que vous imaginiez que Thésée, prisonnier dans ce labyrinthe, après avoir tué Taurus, qui en était le gouverneur, a profité des secours d'Ariane pour se sauver avec elle, vous approcherez bien de la vérité. A l'égard du mariage d'Ariane avec le dieu Bacchus, il suffit de croire qu'elle épousa un ministre de cette fausse divinité. Peut-être me trompai-je ; mais certainement je ne m'écarte pas du vraisemblable.

Julie. J'en veux à Thésée, d'avoir comme cela abandonné sa libératrice dans une île.

Le pere. Il serait difficile de justifier son ingratitude ; mais justi-

fieriez-vous bien, Julie, celle d'Ariane envers son père ?

Julie. Encore moins, mon papa.

Le pere. Celui qui trompe et qui oublie ses devoirs, doit s'attendre à être trompé.

Timante. Mon papa, vous allez nous dire à quoi servaient les fameuses pyramides d'Egypte.

Le pere. Ces énormes masses de pierres, qui depuis plus de trois mille années, par leur solidité, ont triomphé des siècles et des barbares, sont l'ouvrage de quelques rois d'Égypte, qui les ont fait élever pour leur servir de sépulture. Comme ils tyrannisaient étrangement leur peuple pendant qu'ils étaient sur le trône, ils redoutaient qu'après leur mort ce peuple outragé ne se vengeât sur leurs cadavres; et ils croyaient les soustraire aux insultes de leurs malheureux sujets, en ordonnant qu'ils fussent déposés au fond de ces bâtimens. On prétend que la plus grande des pyramides a été vingt ans

à bâtir, qu'on y employa trois cent soixante-six mille ouvriers, et que, tant en ail, poireaux, oignons et autres légumes, fournis à ces ouvriers, il en coûta dix-huit cents talens, ou environ six millions de notre argent.

Julie. Nous vous sommes bien obligés, mon papa, de l'explication que vous venez de nous donner de ces merveilles.

Le pere. Eh bien! qu'en pensez-vous?

Julie. Vous nous avez souvent dit qu'il fallait juger les choses en proportion de leur utilité : ainsi les murailles de Babylone, nécessaires pour défendre cette ville, l'emporteront sur ces beaux jardins suspendus en l'air, qui ne lui servaient que d'ornement.

Timante. Je l'avoue, ma sœur. Mais entre ces sept merveilles, je vous prie de distinguer le phare d'Alexandrie, élevé pour empêcher les vaisseaux de se briser contre les ro-

chers. Je suis sûr que ce Ptolomée qui bâtit cette tour était un bon prince, et ne ressemblait pas à ces mauvais rois d'Egypte qui construisirent des masses de pierres, nommées pyramides, pour dérober leurs cadavres aux insultes de ceux qu'ils avaient persécutés.

Julie. Pour moi, je respecte beaucoup la bonne reine Artémise, qui fit bâtir un superbe tombeau à son époux.

Le pere. L'histoire rapporte que quelque magnifique que fût cet édifice, Artémise ne le crut pas digne de recevoir les cendres de son mari, et que chaque jour elle en avalait une petite portion dans du vin.

Julie. Ah ! mon papa !

Timante. Mon papa, est-ce qu'autrefois on brûlait les morts ?

Le pere. Tous les peuples n'ont pas eu l'usage de les enterrer ; les uns les ont embaumés avant de les déposer dans leurs tombeaux, les autres les faisaient consumer sur des

bûchers avec beaucoup de pompe, et recueillaient leurs cendres dans des urnes, qu'ils déposaient ensuite dans de magnifiques mausolées. Mais cessons notre conversation, elle n'a que trop duré, et à peine nous reste-t-il le tems nécessaire pour nos leçons, si nous voulons aller nous promener.

QUINZIÈME DIALOGUE.

LE PERE.

NE nous étions-nous pas promis de parler de la sphère? Timante, êtes-vous en état de nous donner là-dessus quelqu'explication satisfaisante !

Timante. Oui, mon papa; vous pouvez m'interroger.

Le pere. Dites-nous, je vous prie, ce que vous en savez. Voici une sphère qui nous guidera dans l'explication que je vous demande, et que votre sœur écoutera avec plaisir, en at-

tendant qu'elle puisse elle-même la faire.

Timante. Si vous voulez m'interroger, mon papa, je ferai mes efforts pour vous répondre.

Le pere. Volontiers. Quest-ce que cette machine qu'on appelle sphère artificielle ?

Timante. C'est, comme vous le voyez, mon papa, une machine composée de plusieurs cercles, pour marquer le cours des astres, et de ce petit globe au milieu, qui représente la terre. Ces cercles sont au nombre de dix. En voilà six grands; savoir, l'équateur, le zodiaque, l'horizon, le méridien et les deux colures. Ces quatre autres sont appelés les deux tropiques et les cercles polaires. Les grands cercles coupent ainsi la sphère en deux parties égales, et les quatre petits la coupent en deux parties inégales. Ces cercles ont leurs poles et leur axe. Ces poles sont deux points pris dans la surface de la sphère, également éloignés de la circonférence

du cercle dont ils sont les poles. L'axe de chaque cercle, est la ligne droite tirée d'un pole de ce cercle à l'autre. Chaque cercle se divise en trois cent soixante degrés.

Le pere. N'est-ce pas là le cercle qu'on nomme l'équateur, ou la ligne équinoxiale ?

Timante. Oui, mon papa, c'est ce cercle que vous voyez tracé sur le globe artificiel, à une égale distance des deux poles : il partage le globe en deux parties égales, dont l'une est appelée l'hémisphère septentrional et l'autre l'hémisphère méridional.

Le pere. Mais, pourquoi lui donne-t-on le nom de ligne équinoxiale ?

Timante. C'est parce qu'aux deux jours que le soleil décrit ce cercle, nous avons l'équinoxe.

Le pere. Et qu'est-ce que l'équinoxe ?

Timante. C'est le tems de l'année où les jours et les nuits sont partout

d'égale durée. Nous avons l'équinoxe en germinal et vendémiaire.

Le pere. Qu'est-ce que c'est que le méridien ?

Timante. C'est ce demi-cercle qui, coupant à angle droit l'équateur, se termine aux deux poles. Il y a autant de méridiens, qu'on peut faire aboutir de demi-cercles aux poles. On l'appelle méridien, parce qu'il est midi pour tous les peuples qui sont sous ce cercle, quand le soleil vient à y passer.

Le pere. Qu'est-ce que l'horizon !

Timante. On entend communément par l'horizon, l'extrémité circulaire de l'étendue qu'on découvre d'un endroit élevé : cette étendue ne va qu'à quelques lieues, et c'est ce qu'on appelle l'horizon visuel ou sensible. Mais il y a aussi l'horizon rationel, qui comprend exactement la moitié du globe ; de sorte que le lieu dont on cherche l'horizon, est le centre d'un cercle qui partage le globe en deux parties égales. Chaque

lieu différent a son horizon particulier. L'horizon rationel, nommé ainsi parce qu'il ne peut être conçu que par l'entendement, marque le coucher et le lever des Astres. Ils se levent quand ils paraissent au-dessus de l'horizon, et ils se couchent quand ils s'abaissent au-dessous. Il montre la longueur du jour et de la nuit, puisque le jour n'est autre chose que le tems que le soleil paraît sur l'horizon, et la nuit, que le tems qu'il est au-dessous.

Le pere. Dites-moi, s'il vous plait, ce qu'on entend par longitude et latitude?

Timante. La longitude est la distance qu'il y a d'un lieu au premier méridien, qui passe par l'ile de Fer, la plus orientale des îles Canaries. La latitude est la distance d'un lieu à l'équateur. Si le lieu dont on cherche la latitude est dans l'hémisphère septentrional du globe, sa latitude est *dite* septentrionale: s'il se trouve au

contraire dans la partie méridionale, la latitude est *dite* méridionale.

Le pere. Mais pourquoi appelle-t-on longitude et latitude les différentes espèces de distances dont vous venez de nous parler?

Timante. Comme on a coutume de prendre la plus grande dimension d'un lieu pour sa longueur, et sa moindre pour sa largeur, les Anciens qui connaissaient une bien plus grande étendue de pays du levant au couchant, que du septentrion au midi, ont cru devoir appeler longitude la dimension qu'ils prenaient de la terre en allant du levant au couchant, et ont donné le nom de latitude à celle qui se prend du septentrion au midi.

Lepere. Comment trouveriez-vous la longitude d'un lieu?

Timante. Je n'ai qu'à placer le lieu donné sous le méridien d'airain, et compter les degrés qu'il y a du premier méridien jusqu'à celui d'airain, en observant de compter ces degrés

sur l'équateur en allant du couchant vers le levant.

Le pere. Comment trouveriez-vous la longitude d'un lieu ?

Timante. Les degrés de latitude, depuis l'équateur jusqu'aux deux poles, sont très-distinctement gravés sur le méridien d'airain : ainsi, après que j'aurai mis le lieu donné sous ce méridien, je n'ai qu'à compter combien de degrés il y a de l'équateur jusqu'au lieu en question, leur nombre me donnera la latitude cherchée.

Le pere. Comment donnerez-vous à ce globe artificiel une situation semblable à celle qu'a la terre par rapport au ciel ?

Timante. Je place pour cela le globe de façon que son pole arctique réponde au même pole du ciel.

Le pere. Et comment pourrez-vous savoir où le pole arctique du ciel se trouve ?

Timante. Ceux qui ne distinguent point l'étoile polaire qui indique ce pole, n'ont qu'à se tourner du côté

du levant, c'est-à-dire, où le soleil se leve à l'équinoxe : dans cette situation ils auront le pole arctique à leur gauche. Ceux qui ignorent le côté du levant, comme cela arrive sur mer, doivent avoir recours à l'aiguille aimantée, qui se tourne vers le pole du nord.

Le pere. Suffit-il de tourner les poles du globe artificiel vers ceux du ciel, pour lui donner une situation semblable à celle du ciel?

Timante. Non, mon papa, il faut encore chercher l'élévation du pole, car elle n'est pas la même pour chaque endroit.

Le pere. Comment trouve-t-on, par exemple, l'élévation du pole de la ville de Paris?

Timante. Après qu'on aura mis Paris sous le méridien d'airain, on comptera les degrés de latitude de cette ville, c'est-à-dire, sa distance de l'équateur; comme cette distance indique aussi l'élévation du pole, il ne s'agit plus alors que de tourner le globe de façon que son pole arctique

soit à la même distance de l'horizon fixe, que Paris l'est de l'équateur.

Le pere. Qu'est-ce que c'est que les zones ?

Timante. Les géographes ont divisé la terre en cinq grandes parties, et ils appellent *zone* l'espace qu'elles occupent. On distingue aisément les cinq zones sur le globe; la zone torride est au milieu, les deux zones tempérées sont de chaque côté de la torride, et les zones froides sont vers les poles. La zone torride est séparée des tempérées par les deux cercles tropiques : celui qui est dans l'hémisphère septentrional se nomme tropique du cancer; l'autre, qui est dans la partie méridionale du globe est appelé le tropique du capricorne. Les cercles polaires séparent les zones tempérées des froides. La zone torride est appelée ainsi, à cause des chaleurs excessives qu'y cause le soleil, dont les rayons la frappent à plomb. Les zones tempérées ont ce nom, de ce que les rayons du soleil

ne tombant sur elles que de côté, y entretiennent un air assez tempéré. Les deux autres zones sont nommées froides, parce que le soleil, qui n'y peut darder ses rayons que d'une manière extrêmement oblique, ne les échauffe presque pas.

Le pere. Je suis très-content, Timante de la netteté avec laquelle vous venez de répondre à mes demandes; je pourrais sans doute vous faire beaucoup d'autres questions, auxquelles vous me répondriez avec la même précision ; mais en voilà assez pour cette fois. Votre sœur méditera sur ce que vous venez de lui expliquer, et je me flatte que dans huit jours elle répondra juste à toutes les interrogations que je vous prierai de lui faire.

Julie. Mon papa, tout ce que nous venons d'entendre me paraît bien difficile à retenir.

Le pere. Pour vous le mieux inculquer dans la mémoire, j'aurai soin de vous écrire tous ces termes et leur définition.

— —

Julie. Oh ! oui, mon papa, alors il me sera aisé de les appliquer aux différentes parties de cette sphère.

Le pere. Quand vous serez en état de vous servir facilement de cette belle machine, nous ferons une petite promenade dans le ciel.

Julie Vous badinez, mon papa.

Le pere. Point du tout, nous visiterons le soleil, la lune et les étoiles.

Timante. Ah ! mon cher papa, je regardais hier au soir le ciel, bon dieu, qu'il était parsemé d'étoiles! Combien y en a-t-il?

Le pere. Quelques anciens astronomes en ont compté jusqu'à mille vingt-deux, mais on ne peut douter qu'il n'y en ait un nombre bien plus considérable; la seule voie Lactée, que le vulgaire appelle le chemin de Saint-Jacques, n'est qu'un amas d'étoiles. On distingue tous ces astres que vous voyez briller, en étoiles fixes et en planètes. Les étoiles fixes sont appelées ainsi, parce qu'elles conservent toujours entr'elles la

même distance : les planètes ou astres errans, ont reçu ce nom, parce quelles sont tantôt plus proches et tantôt plus éloignées les unes des autres. On est persuadé que les étoiles fixes ont une lumière qui leur est propre; car si elles recevaient cette lumière du soleil, il faudrait qu'elles la reçussent bien faible, étant vingt-sept mille six cent quatre fois plus éloignées de la terre que le soleil, qui en est à vingt-huit millions de lieues.

Timante. Quoi ! mon papa, ces étoiles fixes dont vous parlez, ne sont pas toujours à la même place ? Elles marchent ? Cela me semble bien étonnant !

Le pere. Elles ont un mouvement réglé, mais très-lent; car elles sont soixante-dix ans à parcourir un degré.

Julie. Mon papa, vous nous avez dit que le soleil étoit une planète ?

Le pere. Oui, ma bonne amie, et j'ai dû vous ajouter qu'il y avoit sept planètes; Saturne, Jupiter, Mars, le

Soleil, Vénus, Mercure et la Lune, qui parcourent le cercle appellé zodiaque, sans jamais en sortir. De toutes les planètes, le soleil est la seule qui ait une lumière qui lui soit propre. Cet astre, dans sa course, s'avance tous les jours d'un degré, environ, d'occident en orient, et parcourt les trois cents degrés de l'écliptique, dans l'espace de trois cent soixante cinq jours six heures moins onze minutes : c'est ce qui forme l'année solaire, qui est de trois cent soixante-cinq jours. Les six heures qui restent font un jour au bout de quatre ans : c'est pourquoi tous les quatre ans il y a une année *bissextile*, composée de trois cent soixante-six jours : ce jour d'augmentation est ajouté à la fin de l'année.

Timante. Mon papa, permettez-moi une question. Comment est-il possible que la lune qui nous paraît plus grande que toutes les autres planètes, qu'on ne distingue bien qu'à l'aide des lunettes, excepté le so-

leil, soit néanmoins la plus petite de toutes ?

Le pere. Par la raison, et je vous l'ai déjà répété plusieurs fois, qu'elle est beaucoup plus près de la terre que les six autres planètes. Par un calcul exact, on prouve qu'elle n'en est éloignée dans son apogée, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement, que de quatre-vingt-onze mille lieues, et de quatre-vingt mille dans son périgée, c'est-à-dire, lorsqu'elle est le plus près de la terre. Au reste, n'oubliez pas que la lune est quarante-neuf fois plus petite que la terre, et qu'étant un corps opaque, elle n'a de lumière que celle qu'elle reçoit du soleil. Les différentes manières dont elle se présente à cet astre, sont les causes de ce que l'on appelle les phases de la lune. On en compte quatre : les nouvelles et les pleines lunes : le premier et le dernier quartier. La lune est nouvelle quand elle est en conjonction avec le soleil, c'est-à-dire, lorsque ces deux

astres se rencontrent dans un même degré du zodiaque. Alors se trouvant entre le soleil et la terre, sa partie éclairée est vers le soleil, et par conséquent elle ne peut nous éclairer : mais en s'écartant du soleil, une portion de la partie éclairée se présente vers nous; et s'augmentant de jour en jour, forme ce qu'on nomme le premier quartier, lorsqu'elle est parvenue au quart de sa révolution. A mesure qu'elle s'éloigne du soleil, nous appercevons une plus grande portion éclairée, jusqu'à ce qu'étant arrivée au milieu de son cercle, elle est en opposition avec le soleil; alors toute la partie éclairée étant de notre côté, c'est la pleine lune. Se rapprochant du soleil, la partie éclairée qui est vers nous diminue; et quand elle est arrivée aux trois quarts de sa révolution, alors elle est dans son dernier quartier. Il faut remarquer que la différence du premier et du dernier quartier, consiste en ce que dans le premier la partie éclairée est

vers l'occident, et dans le dernier elle est vers l'orient.

Timante. Rien n'est plus admirable que ce que vous venez de nous apprendre, mon papa; mais je vous avoue que toutes ces choses me semblent bien difficiles à concevoir.

Julie. Oui, tous ces grands corps qui parcourent, en se promenant, des millions de lieues, et qui ne sont attachés à rien, me paraissent, comme à mon frère, bien inconcevables.

Le pere. Les hommes sont parvenus à pouvoir calculer la marche des astres, mais ils n'ont encore pu connaître le principe qui les fait agir. Au reste, tout est mystère pour nous dans la nature. Savons-nous comment nous existons? Savons-nous comment d'un œuf il sort un être vivant, qu'on appelle poulet? Sommes-nous instruits par quelle fermentation le grain de bled déposé dans la terre, produit une tige, et fournit au moissonneur une ample moisson d'autres grains? Tout est incompréhensible

pour nous, mes enfans. Reconnaissons à la vue de ces miracles, une main souveraine qui dirige tout, qui conserve tout, et soumettons notre raison.

Timante. Mon cher papa, je comprends bien qu'avoir de la raison, c'est faire des choses raisonnables, c'est se bien conduire dans son état : mais si ce n'est que cela, les bêtes ont aussi de la raison; la poule nourrit ses petits, l'oiseau se forme un nid pour pondre ses œufs, tous les animaux pourvoient à leur subsistance par des moyens plus ou moins intelligens : ils veillent à leur défense, et même à celle de ceux à qui ils appartiennent, témoin le chien qui aboie, lorsqu'il apperçoit une personne inconnue approcher de la maison qu'il garde. Toutes ces actions ne sont-elles pas raisonnables? En agissant ainsi, n'est-ce pas savoir se conduire? n'est-ce pas remplir les devoirs de son état? Les bêtes ont donc de la raison?

Le pere. Eh! qui vous en a tant appris, Timante?

Timante. Je ne fais que vous répéter, mon papa, tout ce que mon oncle me disait à la promenade.

Le pere. Pour vous mettre en état de satisfaire à sa question une autre fois, il faut d'abord vous rappeller ce que nous avons dit il y a quelque tems, que les principales facultés de notre âme sont l'entendement, qui nous sert à connaître la vérité : la volonté, qui nous détermine à aimer le bien et à fuir le mal, et la mémoire, qui nous fait souvenir des choses passées.

Julie. Je me rappelle bien cela.

Le pere. Si je me trouve sur le bord d'un précipice, au fond duquel il y a une maison où je dois me rendre, et qu'à côté de ce précipice il se présente un chemin, dont la pente insensible conduise à cette maison, mon entendement me fera remarquer l'un et l'autre : il me fera rejetter le précipice qui m'en approche-

rait promptement, et me décidera en faveur du chemin qui, quoique plus long, ne m'offre aucun risque à courir. Si le bruit du canon et le son d'une flûte frappent en même tems mon oreille, mon entendement me fera connaître que l'un vient de l'effort qu'a fait la poudre, et que l'autre est l'effet d'un vent doux qui résonne dans un tuyau creux : c'est mon entendement qui me fait concevoir la différence qu'il y a entre me jeter dans le précipice pour arriver à la maison, au risque de me briser les bras et les jambes, ou y arriver par le chemin, plus tard et en sûreté. Ainsi l'on peut dire que l'entendement raisonne, examine, pèse les choses; que l'âme écoute, et que la volonté détermine. A l'égard de la mémoire, son opération suit celles des autres facultés de l'âme; car si je me retrouve quelque tems après sur le bord du même précipice, surtout si c'est au milieu de la nuit, je me ressouviendrai qu'il y a là un en-

droit dangereux, et j'irai chercher le chemin sûr sans aucun examen.

Timante. Mais, mon papa, les bêtes nous prouvent tous les jours qu'elles ont cette même portion de raison que vous remarquez dans les hommes. Si mon chien veut passer de l'appartement dans la cour, il choisit, pour s'y rendre, l'escalier et non la fenêtre. Champagne l'a une fois battu parce qu'il avait fait des ordures dans ma chambre; il craint Champagne, et sort lorsqu'il veut faire ses nécessités : voilà un entendement, un choix, de ſa mémoire, par conséquent de la raison.

Le pere. Non, Timante, votre chien n'a ni entendement ni volonté. La nature a doué les animaux d'un instinct, qui les force à faire toutes les choses qu'elle a voulu qu'ils fissent. Votre chien n'a pas la liberté de ne vous point aimer, si vous lui donnez à manger. Il est fait pour vous garder, et il n'a pas la liberté de se taire; s'il entre dans votre chambre

une

une personne qu'il ne connaît pas, il aboie malgré lui, afin de vous avertir de prendre garde à cette personne, qui est peut-être entrée pour vous tuer ou pour vous voler. Les hommes, au contraire, sont libres de choisir entre une bonne et une mauvaise action; et ce qui le prouve, c'est que le plus souvent ils se déterminent à la mauvaise : or, quand nous voyons les bêtes agir raisonnablement, comme elles le font toujours, nous devons penser qu'elles ne sont pas maîtresses de faire autrement; car si elles avaient une volonté comme les hommes, elles feraient des sottises comme les hommes.

Julie. Mon papa, il vaudrait donc mieux pour moi que je n'eusse qu'un instinct au lieu de raison; n'étant pas libre de choisir, je ne ferais jamais de sottises?

Le pere. Nous ne commettons des fautes que parce que nous avons une volonté qui refuse d'obéir à notre entendement, mais c'est cette vo-

lonté qui nous rend vertueux. Si je vous rends quelque service, vous devez m'en savoir d'autant plus de gré, que ma volonté m'y a déterminé, et que j'étais libre de ne vous le pas rendre. Détruisez la volonté, vous ôtez à l'homme, à la vérité, tous ses vices, mais en même tems vous lui ravissez toutes ses vertus. N'oubliez jamais ce que je viens de vous dire, mes chers enfans : ces principes doivent être la règle de votre conduite pendant tout le cours de votre vie. Le soleil est sur le point de se coucher, allons respirer le frais dans le jardin.

SEIZIÈME DIALOGUE.

JULIE.

Ah ! mon papa, que je suis chagrine ! Ce pauvre Dupuis ! On vient de nous dire qu'il était bien malade.

Timante. Le médecin, en sortant de sa chambre, est entré dans l'ap-

partement de maman, où j'étais, et lui a dit que ce jeune homme mourrait peut-être, si la force de son tempérament ne venait à l'aide du remède qu'il lui a fait prendre. Il se portait si bien hier au soir !

Julie. D'où peut venir une maladie si prompte ?

Le pere. Hier à dîner il avait mangé des fruits indiscrétement, et le soir, on a servi devant lui de la pâtisserie, dont il s'est rempli l'estomac sans modération.

Julie. Et cela est capable de le faire mourir ?

Le pere. N'en doutez pas, ma bonne amie. L'estomac ne pouvant broyer tous les alimens qu'on lui a confiés, cause un ravage affreux dans presque toutes les parties du corps, qui sont unies par une correspondance intime, et il s'ensuit, pour l'ordinaire, des accidens qui quelquefois deviennent mortels.

Timante. Que nous vous avons d'obligation, mon cher papa, de nous

avoir inspiré de l'horreur pour la gourmandise ?

Le pere. Ce vice honteux nous place au-dessous de la bête, qui refuse la nourriture qu'on lui présente lorsque son estomac est rempli. La trop grande quantité d'alimens ruine peu-à-peu notre santé, nous précipite dans un état de langueur, et nous cause enfin la mort.

Julie. Mon papa, j'ai entendu dire qu'il fallait beaucoup manger pour acquérir des forces ?

Le pere. C'est une erreur grossière : il faut fournir à son estomac la nourriture qui lui est propre, et simplement la quantité qu'il peut broyer avec aisance. Si vous lui en donnez davantage, il n'a plus assez de feu pour cuire les alimens dont il s'est surchargé.

Timante. Pour cuire les alimens !

Le pere. Oui, Timante : cela vous étonne ? Nous avons chacun dans l'estomac une certaine portion de chaleur qui cuit les choses que nous

mangeons, c'est-à-dire, qui aide à leur digestion. Ceux qui sont sobres ménagent ce feu; ils choisissent les alimens qui se cuisent avec facilité, et encore ils en mangent modérément, et seulement autant qu'il en faut pour conserver leurs forces. Les gourmands, au contraire, se dépêchent d'user ce feu, en le forçant de cuire une trop grande quantité de nourriture, et ce feu usé, on languit d'abord, et l'on meurt bientôt après. Il est rare que les grands mangeurs parviennent à la vieillesse; et s'il s'en trouve qui y arrivent, leur vieillesse est languissante et sujette à mille maladies.

Julie. Comment se peut-il, mon papa, que la nourriture que nous prenons chaque jour soit ce qui me fasse grandir, moi, qui suis une petite fille, et qu'elle ne fasse pas le même effet sur vous, qui êtes une grande personne? Cela me paraît tout aussi incompréhensible que cette

chaleur de notre estomac qui cuit nos alimens.

Le pere. Il est sûr que vos os grossissent et s'allongent, et que cet accroissement, qui continuera jusqu'à certain tems, vient de la nourriture que vous prenez. Lorsque vous serez arrivée comme moi, à l'âge où l'on ne grandit plus, cette même nourriture servira à entretenir vos forces.

Timante. Tout ce que vous dites, mon cher papa, redouble mon étonnement.

Le pere. La création de l'homme est un grand miracle, sans doute; mais quand on considère la structure du corps humain, sa conservation en est encore un bien plus grand. Celui qui a examiné la délicatesse et le prodigieux nombre des ressorts que nous renfermons au-dedans de nous, ne peut concevoir comment une créature est en état d'exister pendant vingt-quatre heures.

Julie. Mon papa, je suis bien curieuse de savoir ce qui se passe dans

mon estomac, lorsqu'il est occupé à cuire les alimens que je lui envoie. Encore faut-il un peu que je sache ce qui se passe au-dedans de moi.

Le pere. Depuis que vous existez, mes amis, vous avez fait plusieurs repas par jour; mais certainement vous n'avez jamais réfléchi sur la quantité d'outils dont la providence vous a pourvus pour vous nourrir.

Timante. Oh! je l'avoue de bonne foi, j'ai bu quand j'avais soif, j'ai mangé quand je me suis senti appétit, et le tout sans réflexion, excepté quand je mangeais une poire ou une pêche, que je me disais à moi-même, j'aime mieux ce fruit que de la viande.

Le père. Disiez-vous cela, l'année dernière, en mangeant des abricots dans le jardin, pendant que le jardinier avait le dos tourné?

Timante. Ne parlons plus de cela, mon papa; j'étais petit, et vous m'avez pardonné cette gourmandise, et vous savez que je ne suis pas retombé dans une pareille faute.

Le pere. Je ne la rappelle que par plaisanterie. Vous connaissez le prix de la sobriété, et l'exemple du jeune Dupuis doit vous convaincre de la nécessité d'être sobre, encore plus que tous mes avis à ce sujet. Venons à notre explication.

Julie. Oui, oui, voyons ce qui se passe dans mon corps.

Le pere. Examinez d'abord que la providence vous a accordé deux sortes de dents, les unes faites comme des couteaux et les autres comme des mortiers, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce n'est pas sans besoin qu'elles sont construites de la sorte. Il était nécessaire que vous eussiez des dents incisives, c'est-à-dire, tranchantes, pour partager d'abord votre nourriture en gros morceaux; mais pour que ces gros morceaux puissent passer dans votre gosier, sans risquer de vous étrangler, il vous fallait des dents mollaires, c'est-à-dire, faites comme des mortiers, pour écraser vos alimens et les réduire en poudre.

De plus, si cette poudre avait été seche, vous n'auriez pû l'avaler sans danger, et c'est pour la détremper que nous avons plusieurs réservoirs d'eau dans la bouche. Cette eau est renfermée dans les glandes qu'on nomme salivaires : en broyant votre nourriture avec les dents, cette eau ou salive, qui est salée, sort des glandes, et sert non-seulement à en faire une pâte, mais encore à décomposer et à corrompre les alimens.

Timante. Je n'entends pas ce que signifie décomposer les alimens.

Le pere. Je vais vous l'expliquer. Toutes les parties des différentes nourritures que nous prenons ne sont pas propres à nous sustenter. Si vous laissez par hasard passer quelques noyaux de cerises dans votre gosier, si vous avalez des pois sans les mâcher, vous rendrez ces choses aussi entières que vous les aurez prises, et sans qu'elles vous aient fourni aucune substance, parce que votre estomac n'aura pas eu la cha-

leur nécessaire pour les couper, les corrompre et séparer les parties qu'il vous convient de garder, d'avec celles qui sont inutiles et que votre corps doit rejeter.

Julie. Ah! mon papa, que de travail?

Le pere. Ce n'est pas tout. Mettez un morceau de pain dans votre bouche, il ſaut long-tems le tourner et le retourner pour le réduire en pâte à l'aide de vos dents et de votre salive : lorsqu'il est ainsi préparé, il est tems de le passer dans votre gosier, et c'est votre langue, qui, comme une espèce de pelle, en fait l'office. Alors un muscle, chargé de ce pénible emploi, vient chercher la nourriture, ainsi préparée, à l'entrée du gosier, et par un mouvement particulier, la force à descendre. Cependant il est à craindre qu'en passant, elle ne bouche le conduit de l'air; car, si cela arrivait, il en résulterait les plus fâcheux accidens, et peut-être la mort.

Julie. Quoi, mon papa, en mangeant?

Le pere. Oui, ma chère amie. Rappellez-vous que l'autre jour vous bûtes avec trop de précipitation, et que vous perdîtes presque la respiration. Sans doute qu'il était entré de l'eau dans le chemin de l'air, car il est bien proche de celui par où s'insinue la nourriture.

Julie. Vous me faites trembler!

Le pere. La providence a prévenu cet accident. Le conduit de l'air a une espèce de porte, que l'air fait ouvrir et fermer à chaque instant, et cette porte se ferme toutes les fois que nous avalons quelque chose. Par ce moyen nos alimens se rendent sans aucun danger dans notre estomac, qui achève de les cuire, et les réduit en une gelée qui fournit les parties propres à s'unir avec lés parties de notre corps, et le reste est rejeté comme inutile.

Timante. Mon papa, d'après ce que vous venez de nous dire, je conçois

que nous avons bien des différens conduits dans les corps.

Le pere. Supposez plusieurs grands arbres, dont les diverses ramifications soient creuses, vous aurez une légère idée du corps humain. Nos os, nos nerfs, nos muscles, et nos fibres sont de grands et de petits arbres creux, par où coule incessamment une liqueur plus ou moins épaisse. Une partie de la gelée dont je viens de vous parler, passe dans les veines pour produire ce sang, qui est blanc d'abord, et ne prend la couleur rouge qu'ensuite : le reste se distribue avec sagesse dans les autres parties du corps, sans qu'il y en ait aucune qui soit privée de sa portion.

Julie. Mais, mon cher papa, comment a-t-on pu s'assurer de toutes ces choses?

Le pere. Par l'anatomie, c'est-à-dire, l'ouverture des corps.

Timante. Quoi! mon papa, on a égorgé des hommes pour examiner ainsi leurs entrailles?

Le

Le pere. Non, mon bon ami.

Julie. Cela serait horrible !

Le pere. On a ouvert depuis longtems et on ouvre tous les jours des cadavres, pour connaître aussi exactement qu'il est possible la structure du corps humain, et trouver des remèdes aux accidens auxquels il n'est que trop sujet. Avant le règne de François I, la dissection des corps passait pour un sacrilège. Vésal, medecin Flamand, mort en 1564, est le premier qui ait débrouillé cette science si nécessaire, et dans laquelle on a fait depuis les plus heureuses découvertes.

Timante. Je frémis, mon papa, en entendant seulement le récit que vous nous faites, et je ne pourrais, je crois, soutenir un moment la vue d'un cadavre ainsi ouvert et coupé en morceaux.

Julie. Pour moi, je ne pourrais le voir sans m'évanouir.

Le pere. Rarement l'anatomie fait partie des études des jeunes persones,

mais il faudra nécessairement que Timante en suive un cours complet. on ne lui pardonnerait pas dans le monde d'ignorer les ressorts qui le font agir. Pour vous, Julie, au moyen de certaines figures d'anatomie en cire, qui sont exactement comme le corps humain, et dont on vous donnera des explications, il sera possible de diminuer une partie de votre répugnance.

Julie. Mon papa, je me rappelle ce pauvre Dupuis. Quoi! mourir si jeune?

Le pere. On meurt à tout âge. Les uns expirent en naissant, les autres parviennent jusqu'à l'adolescence, plu ieurs jusqu'à un âge mûr, quelques-uns jusqu'à cent ans.

Julie. Il est bien avantageux de vivre jusqu'à la vieillesse.

Le pere. Je ne soupçonne pas cet avantage. D'ailleurs, supposons un homme qui a vécu jusqu'à sa centième année, combien vous persuadez-vous qu'il a existé réellement?

Timante. Quelle question nous faites-vous là, mon papa ? Sans doute il a vécu cent ans.

Le pere. Je l'avoue; mais a-t-il joui de la vie, de lui-même, pendant cent ans? Non, certainement. Il ne faut pas compter les six premières années de sa vie : il existe, mais il n'est pas en état de connaître et de jouir de son existence. Il a dormi au moins l'espace de trente années : il en a passé quatre à se lever et se coucher : quatre en vaines politesses faites et reçues par bienséance, peut-être douze entières en maladies : huit à boire et à manger, et environ douze dans le trouble des affaires, ou à des occupations pénibles et fâcheuses. Voilà soixante-seize ans qu'il faut retrancher à la vie de l'homme le plus heureux; ainsi l'on peut supposer que celui qui a existé cent ans, n'a réellement vécu dans la tranquillité que vingt-quatre années, et que deviendra notre calcul, si ce même homme a été infirme, ou que des

malheurs presque continuels aient traversé sa vie ?

Julie. Mais, mon cher papa, d'après votre calcul, j'imaginerais qu'il serait assez indifférent de mourir à un âge ou à un autre? car voilà bien du tems perdu.

Timante. De tout cèla je conclus que la vie est toujours assez longue, si l'on a soin d'en employer utilement tous les instans ; pour n'en perdre aucun, à quoi nous amuserons-nous pendant cette récréation?

Julie. Si mon papa voulait, mon frère, actuellement que nous avons achevé le lecture de l'histoire de France, nous en repasserions les principaux articles?

Le pere. Je le veux de tout mon cœur. Commencerez-vous par Pharamond ?

Timante. Quoiqu'il soit regardé comme le fondateur de la monarchie, nous ne parlerons ni de lui, ni de Clodion qu'on croit être son fils, ni de Merouée, ni même de

Childeric I, parce que leur histoire est remplie de faits fort douteux.

Le pere. A quel règne voulez-vous donc commencer vos recherches?

Julie. Mon papa, à Clovis, fils de Childeric, qui gagna la fameuse bataille de Tolbiac, en 496, et remporta de grandes victoires sur les Romains, les Bourguignons et les Goths.

Le pere. Timante, que dit-on de ce prince?

Timante. Qu'il fut très-vaillant, bon politique, mais ambitieux et cruel. Il mourut en 511.

Le pere. Qu'arriva-t-il après la mort de Clovis?

Julie. Ses fils se partagèrent son héritage, et Childebert eut le royaume de Paris; Clotaire eut le royaume de Soissons, et Théodoric eut le royaume de Metz.

Le pere. Ce partage subsista-t-long-tems?

Timante. Tout le royaume fut réuni en la personne de Clotaire I,

qui vit mourir ses frères et ses neveux. On rapporte qu'il avait de l'esprit et de la fermeté, mais on ajoute qu'il était cruel. Il mourut en 561 à Compiegne où il fut enterré.

Julie. La France fut de nouveau partagée entre les quatre fils de Clotaire I. Cherebert fut roi de Paris; Chilperic de Soissons; Gontrant d'Orléans, et Sigebert fut roi de Metz, mais ce partage causa de grandes divisions entre les quatre frères. Cherebert, après neuf ans de règne, mourut au château de Blaye, en 570. Son frère Chilperic I fut reconnu pour son légitime successeur; et si nous en croyons tout ce que l'histoire en raconte, ce fut un tyran, qui viola les plus saintes lois de l'état, et se souilla du sang des plus grands seigneurs de sa cour. Les Français le virent mourir sans regret en 584.

Le pere. Qui succéda à Chilpéric?

Timante. Clotaire II, surnommé le grand, qui avait seulement quatre

mois lorsqu'il monta sur le trône. Sa minorité fut agitée par les factions de Childebert, roi de Metz, son cousin germain, mais Frédégonde, sa mère, en sut triompher.

Le pere. Il faut ajouter que cette femme était ambitieuse, hardie, courageuse et cruelle, et que pendant sa régence, elle s'illustra encore plus par ses crimes que par ses grands succès. Dans ce même tems, Brunehaut gouvernait la Bourgogne pendant la minorite de son fils Childebert, et l'on dit que cette méchante femme suscita tous les troubles qui arrivèrent dans le royaume. Elle trempa ses mains dans le sang de plusieurs rois; mais ayant été prise par Clotaire II, ce roi, pour se venger de ses perfidies, la fit attacher à la queue d'une cavalle indomptée, qui la traîna à travers les cailloux des bords de la Saonne, et la déchira en mille pièces.

Julie. Je n'osais vous parler de ces méchantes femmes.

Le pere. En plaçant sous nos yeux les crimes et les vertus, l'histoire semble nous inviter à détester les uns et à pratiquer les autres. Que fit Clotaire II, lorsqu'il régna par lui-même ?

Timante. Il fit la guerre à ses cousins, et parvint à force de victoires, à réunir sur sa tête toutes les parties éparses de la monarchie française, qui était alors divisée en France orientale et occidentale.

Le pere. Mais il me semble que ce roi soutint encore d'autres guerres ?

Julie. Il en eut une terrible contre les Saxons, dont il tua de sa propre main le duc, qu'on appelait Bertoald, et mit tout à feu et à sang dans leur pays.

Le pere. Quelques historiens remarquent, peut-être sans beaucoup de raison, qu'on doit fixer à ce tems l'époque de l'animosité qui ne se manifeste que trop souvent entre les français et les anglais, qui descendent des Saxons.

Timante Clotaire II mourut en 628. Ce roi était plein d'humanité, équitable et courageux.

Le pere. Quel fut le successeur de Clotaire II ?

Julie. Ce fut Dagobert premier, son fils.

Le pere. Dites-nous, Timante, qui monta sur le trône des français, après Dagobert.

Timante. Ce fut Clovis II, et en sa personne commencèrent les règnes des rois fainéans, dont la faiblesse, jointe à l'autorité que s'arrogèrent les maires du palais, firent perdre la couronne à la première race des rois.

Le pere. Je ne sais, Timante, si l'on doit les accuser de cette perte, et si ce n'est pas mal-à-propos qu'on les a appelés fainéans ? Arrivés à la couronne dans un âge où ils n'étaient pas en état d'en supporter le poids, ils se livrèrent à toute l'effervescence de la jeunesse, que des ministres ambitieux ne cherchèrent pas à réprimer. La mauvaise éducation est

presque toujours la source de nos vices.

Julie. Mon papa, quelles étaient les fonctions des maires du palais ?

Le pere. Ils étaient grands maîtres de la maison du roi, commandans des armées et chefs des finances. On croit que cette charge dut son institution à Clotaire second, comme celle de grand Référendaire ou grand chancelier fut érigée par Dagobert I; mais revenons à Clovis II.

Timante. Nous n'avons rien à dire de son règne, qui fût de dix-huit années. Clotaire III son fils, lui succéda. Ce roi fut douze ans sur le trône, d'abord sous la tutelle de sa mère Catilde, et ensuite sous la tyrannie d'Archambaut et d'Ebroïn, maires de son palais. Il mourut en 668, âgé de dix-neuf ans. A ce roi enfant, succéda son frère Childéric II, que l'histoire noircit de toutes sortes de vices, et qui mourut après un règne de douze ans. Pendant plusieurs mois, la France demeura dans l'anarchie,

c'est-à-dire sans chef, et pour faire finir cet état violent, on fut tirer du cloître Thierri I, troisième fils de Clovis second, et on le plaça sur le trône.

Le pere. Qu'arriva-t-il alors ?

Timante. Ebroïn, maire du palais, s'empara de toute l'autorité, et après sa mort, qui fut violente, Pepin Héristel, nommé maire du palais par les français l'an 690, se saisit de la ville de Paris, du trésor royal et de Thierri même, et ne laissant à ce roi qu'un vain titre et un revenu peu considérable, il régna despotiquement sous son nom. Thierri, le lâche Thierri finit ses jours en 691. Je n'ose vous entretenir de Clovis III, fils de Thierri, qui dormit sur le trône seulement quatre ans, et mourut dans sa quatorzième ou quinzième année, en 695. Childebert II, son frére et son successeur, fit quelques efforts pour secouer le joug de Pepin, dit le gros, son maire du palais; mais il ne put réussir. Dagobert II, son

fils, régna après lui, ou plutôt Pepin continua de régner comme il avait fait sous ses prédécesseurs, et en effet il avait toutes les qualités que doit avoir un grand homme. Pepin mourut en 714; Dagobert II en 716.

Le pere. Que se passa-t-il en France, Julie, après la mort de Dagobert II?

Julie. Au lieu de placer sur le trône son fils Thierri, qui était encore au berceau, Charles Martel qui disputait la mairie à Rainfroy, fit couronner Clotaire IV; mais ce fantôme de monarque mourut au bout de dix-sept mois, et Charles Martel qui ne voulait de roi que pour régner lui même, sachant que son concurrent Rainfroy avait tiré du cloître Chilpéric II, il fut lui livrer bataille, la gagna; et reconnu roi par les grands, il monta sur le trône de Neustrie. Après avoir vaincu les Saxons, et rendu l'Allemagne tributaire jusqu'au Danube, il vint établir à Paris le siège de son empire.

Le pere. Vous ne me parlez plus de Chilpéric II.

Julie. Il mourut l'an 720 à Noyon. On dit de lui, que de roi il fut clerc, de clerc il devint roi, de roi, banni, de banni, une seconde fois roi; mais toujours roi de théâtre.

Le pere. Timante, Charles Martel monta sans doute sur le trône après la mort de Chilpéric II?

Timante. Non, mon papa, il y replaça Thierri II, fils de Dagobert II. Pendant ce règne, il força son ennemi Rainfroy à lui abandonner entièrement la mairie. Il gagna sur les sarrazins la fameuse bataille de Tours, où Abdérame leur roi fut tué avec, dit-on, trois cent soixante et quinze mille hommes. Il vainquit les bourguignons, et ensuite les frisons; et après la mort de Thierri II, qui arriva en 737, il défit encore les sarrazins dans la Provence, ce qui assura cette province aux français: enfin il mourut en 741, avec la réputation d'un grand capitaine, laissant à Car-

loman son fils aîné, l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe; à Pepin son cadet, la Neustrie, la Bourgogne, la Septimanie et la Provence, et à Griffon son troisième fils, quelques parcelles de ces royaumes.

Le pere. Qu'arriva-t-il alors?

Julie. Carloman et Pepin s'emparèrent du gouvernement du royaume sous les titres de ducs et princes des français.

Le pere. Quoi, il n'y eut plus de roi?

Julie. Pardonnez-moi, mon papa. On couronna un certain Childéric III, fils ou frère de Thierri II. Il commença à régner en 743, fut déposé et relégué dans un couvent en 752, et et mourut en 754, Carloman, après avoir soumis conjointement avec Pepin, les Saxons, les Gascons et les Allemands, qui s'étaient révoltés, se retira dans un monastère : il céda tous ses états à son frère Pepin.

Le pere. Où mourut Childéric III?

Timante. On croit que ce fut à

Ratisbonne. Il fut le dernier de sa race qui a duré 334 ans, et a donné vingt-un rois. Terminons aujourd'hui à cette époque le dépouillement général que nous prétendons faire de l'histoire de France. Demain nous parlerons de la seconde race.

DIX-SEPTIÈME DIALOGUE.

JULIE.

MON papa, si vous le voulez, nous reprendrons l'histoire de France où nous en sommes restés hier, c'est-à-dire à la seconde race.

Le pere. Je le veux bien, comment appelle-t-on cette race ?

Julie. Celle des Carlovingiens. Elle est nommée ainsi, ou de Charles Martel, père de Pepin le bref, ou de Charlemagne, fils de ce Pepin. Ces rois commencèrent à régner en 752, et l'on en compte treize, dont Pepin et Charlemagne furent

les plus illustres. Cinq de ces rois furent empereurs d'Allemagne ; savoir, Charlemagne, Louis le débonnaire, Charles le Chauve, Louis le begue et Charles le gras.

Le pere. Dites-nous, Timante, quelque chose de ce Pepin, dit le bref, à cause de sa petite taille, haute seulement de quatre pieds et demi.

Timante. Pour prouver aux français qui alors, à ce qu'on dit, affectaient de n'estimer les princes que par la grandeur de leur taille, qu'il était digne de régner sur eux ; un jour que devant lui, un lion combattait un taureau dans l'arène, et qu'il tenait cet animal au col sans vouloir lâcher prise, il proposa à ses courtisans de séparer les combattans, et voyant que personne n'osait l'entreprendre, il sauta de l'échafaud en bas, et d'un coup de coutelas, sépara la tête du lion de son corps : « Hé bien, dit-il, en se retournant » du côté de sa cour, ne vous sem-

» ble-t-il pas que je suis digne de » vous commander » !

Le pere. Qui fut le successeur de Pepin ?

Timante. Charlemagne son fils, né à Ingelheim, près de Mayence, l'an 742, couronné roi en 768, et couronné et sacré empereur de Rome, en 800.

Le pere. Pourquoi l'appelez-vous Charlemagne, ou Charles le grand ?

Julie. Peut-être parce qu'il était haut de sept pieds, ou avec plus de vraisemblance, à cause de ses grandes actions.

Le pere. Que fit donc ce prince de remarquable ?

Timante. En 772, il défit les saxons près d'Osnabruck. Il battit et fit prisonnier Didier, roi des Lombards, ce qui mit fin au royaume de Lombardie, qui avait duré en Italie plus de 20 ans. Il gagna plusieurs batailles sur les maures d'Espagne, et les obligea à lui payer tribut.

Le pere. Julie, Charlemagne n'a-

t-il pas fait quelques fondations célèbres ?

Julie. Oui, mon papa, il est le fondateur de l'université de Paris et de celles de Pavie, de Pise et de Boulogne en Italie.

Le pere. Pourquoi appelle-t-on débonnaire, Louis I, qui succéda à son père Charlemagne ?

Timante. A cause du respect qu'il porta toujours à son père, et de sa grande facilité à pardonner. Il fit la guerre aux bretons, et eut quatre fils à qui il partagea ses états. Lothaire fut roi d'Italie, Pepin, roi d'Aquitaine, et Louis, roi de Bavière; mais le partage de Charles qui était le cadet, donna de la jalousie aux aînés. Ils l'enfermèrent dans un monastère, et traitèrent de même l'empereur leur père, deux fois de suite. Malgré ces marques d'ingratitude, Louis pardonna à ses fils, et mourut en l'année 840.

Le pere. Qui succéda à Louis I ?

Julie. Charles II, dit le chauve,

parce qu'il avait peu de cheveux. A dix-sept ans il fut roi de France, et empereur d'occident, l'an 875, dans sa cinquante-deuxième année. Ce prince eut des guerres à soutenir contre ses frères Charles et Louis qu'il défit dans les plaines de Fontenai, près d'Auxerre; mais il fut contraint de céder aux normands qu'il ne renvoya dans leur pays qu'à force de présens. Il mourut empoisonné par son médecin Sédécias, juif de nation.

Timante. Louis II, dit le begue, parce qu'il avait beaucoup de difficulté à parler, monta sur le trône après son père Charles II, en 877. L'année suivante, il fut couronné empereur; mais il ne posséda jamais l'empire, car les princes d'Italie avaient déjà décerné la couronne impériale à Charles, dit le gras, fils de Louis I, roi de Germanie. Louis II mourut à Compiègne en 879, non sans soupçon d'avoir été empoisonné.

Le pere. Quel fut son successeur?

Julie. Louis III et Carloman ses fils, tous deux fort jeunes; ils partagèrent entr'eux les états à Amiens; Louis eut la France, et Carloman la Neustrie et la Bourgogne. Louis III mourut en 882, et à-peu-près deux années après, son frère fut tué à la chasse, ou par un sanglier, ou par la mal-adresse d'un de ses courtisans.

Le pere. Ces deux princes, Timante, laissèrent-ils des enfans?

Timante. Non, mon papa, ce fut l'empereur Charles le gras leur cousin, qui leur succéda au préjudice de Charles le simple, frère posthume de Louis et de Carloman, à qui le royaume appartenait de droit.

Le pere. Que se passa-t-il de remarquable sous le règne de ce prince?

Timante. Les normands vinrent assiéger Paris, et restèrent infructueusement trois années devant cette ville, qui était défendue par son évêque Gosselin, aussi brave qu'il était grand capitaine, et par Eudes, comte de Paris et duc de France.

Le pere. Que fit Charles dans cette occasion ?

Timante. Ne pouvant les vaincre, il leur donna une grande somme d'argent pour en délivrer son royaume : mais peu après, l'esprit de ce prince s'égara, les français le chassèrent, et les Allemands élevèrent à sa place à l'empire Arnould, bâtard de Carloman. Charles, abandonné des français, se retira avec une modique pension dans un village de Suabe, où il mourut de chagrin l'an 888.

Le pere. Julie, est-ce que les français reconnurent pour leur roi l'empereur Arnould ?

Julie. Non, mon papa, ils couronnèrent roi de Neustrie, que nous n'appelerons plus que France, Eudes, comte de Paris et duc de France ; mais ce ne fût qu'en attendant que Charles le simple, dont nous venons de parler, fût en âge de porter la couronne. Eudes, après avoir battu deux fois les normands qui ne ces-

saient de ravager le royaume, mourut à la Fere en Picardie, l'an 898. Ainsi Charles III, dit le simple, à cause de la faiblesse de son esprit, ayant été couronné dès l'année 983, ne commença à régner réellement qu'à la mort d'Eudes. Ce jeune monarque attaqué pendant huit ans par les normands, pour faire enfin cesser leurs ravages, fut contraint de donner en propre et à titre de duché, cette partie de la Neustrie enclavée entre la mer et les rivières de Seine, de l'Epte, de la Sarte et de Coisnon, avec sa fille Gisèle en mariage à Raoul leur chef, aux conditions de s'avouer son homme-lige. C'est depuis ce tems que la Neustrie a pris le nom de Normandie.

Le pere. Qu'arriva-t-il ensuite à Charles le simple ?

Timante. Raoul, duc de Bourgogne, lui fit la guerre, et s'empara de son trône. Cette usurpation est le seul crime qu'on reproche à Raoul, qui d'ailleurs avait de grandes qua-

lités. Charles mourut prisonnier dans le château de Péronne, en 929; et Raoul expira, rongé de vermine, à Auxerre en 936. Ce roi recula beaucoup les bornes de la France.

Le pere. Qui devint donc roi de France, après la mort de l'usurpateur Raoul ?

Julie. Louis IV, dit d'outremer, parce qu'il s'était sauvé en Angleterre lors de l'emprisonnement de son père Charles le simple. Il fut rappelé par les Français aussitôt que Raoul fut expiré. Louis IV eut toujours des factions à combattre dans son royaume, et un accident causa sa mort en 954. On lui reproche l'artifice et la mauvaise foi.

Timante. Lothaire succéda sans contradiction à son père Louis IV, et quoiqu'il eût un frère nommé Charles, le royaume ne fut pas partagé, et ne l'a pas été depuis. Lothaire fut conduit à Paris par son tuteur Hugues le grand, comte de cette ville, où depuis quatre-vingts

ans, les rois de la race de Charlemagne n'étaient point entrés.

Le pere. Dites-moi quelque chose de plus particulier d'Hugues le grand?

Timante. Il reçut de son pupille, en reconnaissance du vain titre de roi qu'il voulait bien lui laisser, les duchés de Bourgogne et d'Aquitaine; et sans être couronné, il mourut plein de gloire en 956. On l'appelait aussi Hugues le blanc, à cause de la blancheur de son teint. Il laissa trois fils, Hugues surnommé Capet, Othon et Eudes. Pour Lothaire, il eut de grands démêlés avec Richard, duc de Normandie, et avec l'empereur Othon II. On croit qu'il mourut de poison en 986. Louis V, dit le fainéant, parce qu'il ne fit rien, ni pour sa gloire, ni pour celle des français, lui succéda; et faute de postérité, finit en lui, l'année 987, la race des Carlovingiens ou de Charlemagne, après avoir duré 236 ans.

Julie. Si vous le vouliez, mon papa, nous entrerions dans un plus grand

grand détail sur tous ces rois, car nous avons encore retenu beaucoup de faits qui les regardent.

Le pere. Il n'est pas nécessaire; ce que nous venons de dire suffit pour le moment. Une autre fois nous parcourrons rapidement la troisième race, qui demandera par la suite une étude suivie et réfléchie. Terminons cet entretien par une instruction sur la mythologie.

Julie. Mon papa, j'ai vu dans votre cabinet un tableau qui représente Phaëton conduisant le char du soleil, je voudrais bien connaître le sujet de cette fable.

Le pere. Votre frère vous l'expliquera.

Timante. Ma sœur, on trouve dans l'histoire de la fable, que Phébus, Apollon, ou le soleil, car ces trois noms sont donnés au même dieu; que le soleil, dis-je, eut plusieurs enfans, et entr'autres Phaëton. Un jour que ce jeune homme jouait avec Epaphus, fils de Mercure et de la

nymphe Io, ce dernier lui donna à entendre qu'il ne le croyait pas fils du soleil, ainsi qu'il s'en glorifiait. Phaëton, piqué de cette insulte, fut trouver son père dans son palais, et lui demanda pour preuve de sa naissance, de conduire un jour son char. Le dieu du jour lui refusa d'abord cette grace; mais enfin il se laissa fléchir: les chevaux ne tardèrent pas à reconnaître qu'une main novice les conduisait, ils abandonnèrent leur route ordinaire, et s'approchèrent trop de la terre, qu'ils embrâsèrent. Jupiter, en punition de la témérité de Phaëton, le foudroya, et le précipita dans le Pô ou Éridan, fleuve d'Italie.

Le pere. Ce trait de la mythologie fait bien connaître les funestes effets de l'ambition, qui nous faisant toujours entreprendre des choses au-dessus de nos forces, cause ordinairement notre ruine.

Julie. Mon papa, la fable d'Icare porte sur le même objet.

Le pere. Rappellez - nous - la, Julie.

Julie. Dédale était d'Athènes, et l'ouvrier le plus industrieux de son tems. Il inventa la coignée, le niveau et les voiles de navire: il excellait, sur-tout, dans l'art de faire des statues. Obligé de s'enfuir de sa patrie, pour avoir précipité d'une maison en bas Calus, son neveu et son apprentif, par jalousie de ce qu'il avait inventé la scie, à l'imitation d'une mâchoire de serpent, il se réfugia chez Minos, roi de Crête, qui lui fit tout l'accueil possible, et pour qui il construisit un fameux labyrinthe. Quelque tems après, ayant commis une mauvaise action, il fut renfermé dans ce même labyrinthe avec son fils Icare. Pendant sa détention il demanda, sous prétexte de faire quelque merveille, de la cire et des plumes d'oiseaux: il en composa des aîles pour son fils et pour lui, ils se les attachèrent et s'envolèrent. Dédale avait averti son fils de le suivre,

de ne point monter trop haut, de crainte que l'ardeur du soleil ne fondît ses aîles, et de ne point descendre trop bas, de peur que les vapeurs de la mer ne les mouillassent : mais Icare dédaigna les avis de son pere, il monta trop haut, la cire de ses aîles fondit, et il tomba dans la mer, qui retint depuis son nom.

Le pere. Pour réduire cette histoire à sa valeur, vous n'avez, mes chers amis, qu'à changer les aîles de Dédale et d'Icare en voiles de navire, dont Dédale fut l'inventeur.

Julie. Mais, mon papa, il y a dans cette fable quelque chose qui me fait de la peine. Comment la jalousie a-t-elle pu engager Dédale à tuer ainsi son neveu Calus, parce qu'il avait inventé un outil nécessaire ?

Le pere. Tel est l'effet du sot orgueil et de la basse jalousie : nous voulons dominer sur les autres, nous ne savons pas souffrir que quelqu'un montre plus d'habileté que nous, et ne pouvant l'emporter sur lui par

notre génie, nous cherchons à l'écraser par nos sourdes intrigues, ou à force ouverte, si le hasard nous a placés dans un rang qui nous le permette. Tyrannie, persécution, calomnie, rien ne nous coûte pour atteindre à cet affreux but.

Timante. Mais, mon papa, cela devrait produire un effet tout contraire. Toutes les fois que je me trouve avec quelqu'un plus instruit que moi, fût-il même de mon âge, il me semble que j'ai beaucoup de plaisir à l'interroger ; cela m'instruit.

Le pere. Il n'y a guère que les esprits bas, paresseux et méchans qui soient jaloux du talent des autres ; les bons esprits admirent, travaillent et parviennent à égaler leurs maîtres. Rien n'est plus louable que cette émulation : Timante, vous allez terminer cet entretien par la fable de Narcisse.

Timante. Narcisse, selon la fable, fils du fleuve Céphise et de Lyriope, nymphe de la mer, était un jeune

homme d'une grande beauté. A l'instant de sa naissance, son père alla consulter le devin Tirésias sur son sort. Ce célèbre devin répondit que Narcisse parviendrait à une extrême vieillesse, s'il pouvait s'abstenir de se voir. Ce beau garçon fut aimé de toutes les nymphes, et particulièrement de la nymphe Echo; mais il les rebuta toutes, et son indifférence fut bientôt punie. Un jour qu'il revenait de la chasse, accablé de lassitude et de chaleur, il s'approcha d'une fontaine pour y boire, il y apperçut sa figure, et il en devint si amoureux, qu'il mourut de cette extravagante passion. Les dieux eurent pitié de lui, et le changèrent en une fleur qui porte son nom.

Le père. L'explication de cette fable est facile. Elle vous peint un jeune homme, amoureux de sa figure, tout rempli de son mérite, tout occupé du soin de son ajustement, et qui ne donne pas un moment à la culture de son ame.

Julie. Les jeunes personnes qui passent des journées entières devant leur miroir ressemblent bien à ce Narcisse !

Le pere. Cette conversation nous a menés plus loin que nous n'imaginions, il faut remettre à demain à dire quelque chose de la géographie et de l'histoire de France ; mais afin de n'être pas surpris par le tems, c'est par-là que nous commencerons.

Timante. Mon papa, je me ferai un devoir de n'y pas manquer.

DIX-HUITIEME DIALOGUE.

LE PERE.

Nous n'avons parlé, il y a quelques jours, que bien superficiellement de la Hollande ou république batave ; il serait nécessaire d'entrer dans un plus grand détail au sujet de cette

république. Quelles sont ses bornes, Julie ?

Julie. C'est la Westphalie, à l'orient ; au midi, la Belgique ; et l'océan, à l'occident et au nord.

Le pere. Timante, dites-nous quel était autrefois le nom des habitans de ces provinces ?

Timante. Ils s'appellaient bataves ou frisons : le nom de provinces-unies qu'elles ont porté depuis, vient de l'union qu'ils firent à Utrecht en 1579, pour se défendre mutuellement contre le roi d'Espagne, dont ils avaient secoué le joug. Cet état fut reconnu libre et indépendant par le traité de paix conclu dans la ville de Munster en 1648.

Le pere. Timante, combien y avait-t-il de provinces-unies ?

Timante. Elles étaient au nombre de sept ; savoir, la Gueldre, la Hollande, la Zélande, et les provinces d'Utrecht, de Frise, d'Ovérisel et de Groningue. Tout ce pays est extrêmement peuplé ; l'air y est tem-

peré, mais humide et fort épais. La principale richesse des hollandais consiste dans les manufactures et le commerce qu'ils font dans toutes les parties du monde. On trouve dans la Hollande un grand nombre de superbes villes : Amsterdam est une des plus belles et sans doute la plus riche. Elle est traversée de tous côtés par un grand nombre de canaux, qui sont garnis de quais, la plupart plantés d'arbres. L'hôtel de ville, la bourse, l'amirauté, sont de superbes édifices. Les hollandais prétendent qu'Amsterdam rassemble toutes les raretés de l'univers, et disent qu'elle a tant d'or et tant d'argent, qu'il s'y trouve souvent plusieurs milliers de tonnes d'or à sa banque.

Le pere. Entre les grandes villes de la Hollande, n'y a-t-il qu'Amsterdam à citer ?

Timante. Pardonnez-moi, mon papa, on ne doit pas oublier Leyde, ville grande et peuplée, si célèbre par son université et sa manufacture

de draps : la Haye, lieu qui n'est point entouré de murs, et qui, si l'on veut l'appeler bourg ou village, est le plus beau et le plus agréable de l'univers : Rotterdam, ville qu'on peut regarder comme la plus considérable de la Hollande, après Amsterdam : Delft, où il y a une belle manufacture de porcelaine : Utrecht, capitale de la province de ce nom, et beaucoup d'autres villes moins riches et moins superbes, mais toutes extrêmement jolies.

Julie. Mon papa, je suis mon frère sur la carte, à mesure qu'il nomme les villes, mais en voilà beaucoup d'autres qui appartiennent sûrement aux hollandais et dont il ne parle pas.

Le pere. Timante va vous dire quels sont ces pays.

Timante. Ma sœur, on les appelait le pays de la Généralité, parce que les sept provinces-unies les possédaient en commun. Leurs habitans étaient proprement les sujets de la

république, et ne participaient point aux privilèges des provinces souveraines, n'étant admis dans aucune charge publique. Ces pays sont au nombre de cinq; savoir, cette partie de la Flandre, cette partie du Brabant, cette partie de la haute Gueldre, cette partie du Limbourg, et cette partie de l'évêché de Liége. Entre toutes les villes que ces pays renferment, vous pourrez distinguer Bréda, Berg-op-zoom, Bois-le-duc et Maestrick.

Le pere. Puisque vous connaissez si bien la carte de ces pays, dites-nous, Timante, quelque chose des Pays-Bas, qu'on nommait Autrichiens?

Timante. Mon papa, ils étaient compris dans les neuf provinces que vous voyez; savoir, quatre duchés, celui de Brabant au milieu, et à l'orient, ceux de Luxembourg, de Limbourg et de Gueldre, par rapport à sa partie méridionale: trois comtés, celui de Flandre à l'occident, et ceux

de Hainaut et de Namur, au midi; deux seigneuries, celle de Malines et celle d'Anvers. Bruxelles était la capitale du duché de Brabant et le séjour du gouverneur; il a manqué peu de choses à cette ville pour en faire une des plus belles de l'Europe. Louvain était célèbre par son université. Gand est une belle et grande ville, très-peuplée et fort marchande. Mons, Luxembourg, Namur, sont des places fortes. Anvers faisait un assez grand commerce; mais il était bien déchu depuis que les hollandais s'étaient emparé de l'embouchure de l'Escaut, sur les bords duquel cette ville est située.

Le pere. Quoique les détails que vous venez de faire des Pays-Bas, ci-devant autrichiens, ne regardent que l'époque où ils appartenaient à la maison d'Autriche, je conviens qu'ils sont nécessaires pour l'intelligence de l'histoire; mais je voudrais bien que Timante nous donnât aussi sa nouvelle division, depuis la réu-

nion

nion de ce pays à la république française.

Timante. Mon papa, nous avons déjà cité ces départemens, qui sont au nombre de neuf, lorsque nous avons parlé de la division de la France; mais puisque vous le desirez, je vais vous les rappeler ici en vous les indiquant à mesure sur la carte.

Départemens.	*Chef-Lieux.*
Dyle.	Bruxelles.
Escaut.	Gand.
Forêts.	Luxembourg.
Gemmapes.	Mons.
Lys.	Bruges.
Meuse inférieure.	Maestricht.
Nèthes. (deux)	Anvers.
Ourthe.	Liège.
Sambre et Meuse.	Namur.

Le pere. J'apperçois de ce côté la source du Rhin, qui se perd sur les terres de la Hollande. Cette source doit être dans la Suisse, n'est-il pas vrai, Timante.

Timante. Oui, mon papa, ce fleuve

part du mont Saint-Gothar, aussi bien que le Tessin qui va en Italie.

Le pere. Puisque le hasard nous conduit dans la Suisse, il faut que vous nous en disiez un mot.

Timante. La Suisse est bornée au nord et à l'orient, par la Souabe et le Tirol, provinces d'Allemagne; au midi, par l'Italie et le département du Mont-Blanc, et à l'occident, par les départemens du Doubs et du Jura.

Le pere. Mes amis, il est bon que vous sachiez que les Suisses, qu'on nommait autrefois Helvétiens, et qui ont repris ce nom depuis leur dernière révolution, parce qu'alors leur pays était renfermé dans l'ancienne Gaule, ont été d'abord sous la dépendance des rois de France, puis sous celle des rois de la Bourgogne appelée Transjurane, et ensuite sous le pouvoir des princes de la maison d'Autriche, dont les tyranniques gouverneurs qu'ils y envoyaient, les forcèrent de rompre le joug auquel ils étaient attachés. Dites-nous à pré-

sent, Timante, de combien de cantons cette république était composée?

Timante. Ils étaient au nombre de treize; savoir, Uri, Schwitz, Undervald, Lucerne, Zurich, Zug, Glaris, Berne, Fribourg, Soleure, Bâle, Schaffouse et Appenzel. La maison d'Autriche et l'Empire n'ont reconnu l'indépendance des suisses, que par le traité de Munster en 1648, et cet avantage leur fut procuré par la France.

Julie. Les suisses avaient plusieurs petits pays, tant du côté de l'Allemagne que de la France et de l'Italie, qu'ils possédaient en commun. Ils avaient aussi des alliés qu'ils avaient associés à leur confédération; telles étaient la ville et l'abbaye de Saint-Gall, qui formaient deux états distingués. Il y faut joindre les Grisons, les républiques de Valais et de Genève, cette dernière est réunie à la France; la principauté de Neufchâtel; la ville de Bienne, l'évêché de Bâle, la ville de Mulhausem en Alsace, et

l'évêché de Constance. Depuis la dernière révolution qui vient de s'y opérer, la Suisse ne forme plus qu'une seule république, une et indivisible, dont le gouvernement est démocratique, et diffère peu de celui de la république française.

Le pere. Nous ne pouvons pas encore nous attacher à l'histoire particulière de ces différens peuples, il doit nous suffire de connaître actuellement la position de leurs pays sur la carte. Nous satisferons notre curiosité à ce sujet aussitôt que notre mémoire ne nous laissera rien à desirer sur l'histoire de France.

Julie. Mon papa, nous en étions à la troisième race.

Le pere. Oui, je m'en souviens; et vous, Julie, vous rappelez-vous quel en fut le chef?

Julie. Oh! oui, mon cher papa, me voilà maintenant dans mon fort. Vous pouvez nous interroger, mon frère et moi; je suis persuadée que nous vous répondrons comme il faut.

Le pere. A la bonne heure. Eh bien, Julie, quel fut le chef de la troisième race des rois de France ?

Julie. Hugues, surnommé Capet, ou parce qu'il avait la tête grosse, ou plutôt parce qu'il était fort prudent. A la mort de Louis V, qui ne laissa point d'héritier direct, les princes et les barons de France, s'assemblèrent à Noyon, et proclamèrent Hugues, roi de France, en 987.

Le pere. Timante, votre sœur nous dit que Louis V ne laissa pas d'héritier direct; est-ce qu'il en avait d'autres ?

Timante. Oui, mon papa, en ligne collatérale, il y avait Charles, duc de Lorraine, frère puîné du roi Lothaire, et oncle de Louis; mais ce prince ayant renoncé à sa patrie, en recevant des mains de l'empereur Othon II, ennemi de la France, l'investiture du duché de la Basse-Lorraine, contre les droits de la couronne de France, les seigneurs l'exclurent du trône. Hugues fut sa-

cré à Reims, et quelque tems aprés, il fit couronner son fils Robert; il réunit son comté de Paris au domaine de la couronne, et Paris devint alors la capitale du royaume. Il augmenta l'autorité du connétable, ou commandant des armées, et créa les maréchaux de France pour servir sous lui. Ce prince, plein de courage et bon politique, mourut en 996.

Julie. Robert le sage succéda à Hugues sans contradiction; il fit rendre exactement la justice dans ses états pendant son règne. Il aimait les pauvres, et en nourrissait ordinairement jusqu'à mille à sa suite. Sa mort arriva en 1031.

Le pere. Qu'avez-vous à nous dire de Henri I, son successeur?

Timante. Son règne fut traversé par quelques guerres civiles, mais il eut le bonheur de triompher de ses ennemis : il mourut à Vitry, près Paris, en 1050.

Julie. Mon frère, permettez-moi une remarque : ce prince épousa

Anne, fille de Georges, duc de Russie, de laquelle il eut trois fils : Philippe I qui lui succéda, Robert qui mourut, et Hugues, qui fut comte de Vermandois.

Ce fut sous le règne de Philippe premier, que commença la manie des croisades, qui procurèrent à Godefroy la couronne de Jérusalem ; c'est à ce même règne qu'on doit chercher l'origine des troubles qui agitèrent l'Angleterre et la France pendant plus de quatre cents ans. Philippe I mourut à Melun, en 1108. On l'accuse d'avoir préféré les plaisirs à la gloire.

Timante. Louis VI, dit le gros, à cause de son embonpoint, fut un prince prudent, courageux, juste et charitable. Ses vertus éclipsèrent les grandes qualités de son père Philippe I. Avant sa mort, qui arriva en 1177, il fit distribuer aux pauvres ses pierreries et ses meubles les plus précieux.

Le pere. Que sait-on de Louis le

jeune qui monta sur le trône après Louis le gros, son père ?

Julie. Que dans une guerre qu'il soutint contre Thibaud, comte de Champagne, ayant fait brûler au Sac de Vitry treize cents personnes qui s'étaient retirées dans un temple, il crut, en se croisant, expier cette action inhumaine.

Timante. Les historiens reprochent aussi à ce prince d'avoir répudié sa femme Éléonore, fille et héritière du duc de Guienne, sur les soupçons d'une conduite irrégulière, ce qui fit perdre à la France cette riche succession. Il mourut à Paris en 1180.

Le pere. Timante, vous allez nous parler de Philippe Auguste ?

Timante. Ce prince a été un des plus valeureux de la troisième race. Il fit la guerre aux Sarrasins conjointement avec Richard, roi d'Angleterre, qu'il combattit ensuite en Europe, et à qui il prit le comté de Vexin, celui d'Evreux, la Norman-

die, le Poitou, l'Anjou, et une partie de la Guienne. Il gagna la fameuse bataille de Bovines contre l'empereur Othon IV et ses alliés, en 1214.

Le pere. Julie, que dit-on de plus particulier de ce prince?

Julie. Mon papa, c'est lui qui fit paver en partie, et entourer de murs la ville de Paris. Il fit élever le temple de Notre-Dame, dédié aujourd'hui à l'Etre-Suprême, dont on n'avait encore que jeté les fondemens. Juste, courageux, après un règne de quarante-deux ans et neuf mois, il mourut à Mantes en 1223.

Timante. Louis VIII, son fils, lui succéda. Ce prince, du vivant de son père, avait été appellé à la couronne d'Angleterre, par les Anglais même, mécontens de leur roi Jean-Sans-Terre; mais à la mort de ce roi, ces mêmes Anglais couronnèrent son fils, et refusèrent de reconnaître Louis qui, monté sur le trône de France, leur prit les villes de Niort, de Saint-Jean et de la Rochelle. Alors

les provinces de Saintonge, d'Angoumois, de Limousin, de Périgord, d'Agénois et de Guienne, se soumirent à son obéissance. Il mourut couvert de gloire, au château de Montpensier, en Auvergne, l'an 1226.

Julie. Mais, mon papa, mon frère vient de citer des provinces de France, il me semble que la France est divisée en departemens et non en provinces ?

Le pere. Ma bonne amie, avant l'établissement de la république, la France était divisée en provinces : je conviens même qu'il est nécessaire d'en avoir une idée pour l'intelligence de l'histoire; je vais donc vous les faire connaître. Je citerai aussi les villes capitales de chacune de ces provinces, afin que vous puissiez juger aisément de leur position.

On partageait la France, sous la monarchie, en trente-une grandes provinces ou gouvernemens militaires, dont sept au nord, treize dans

le milieu, et onze au midi; et sept petits gouvernemens qui étaient enclavés dans les grands.

Les sept gouvernemens du nord étaient :

Provinces.	*Capitales.*
1 Flandre française,	Lille.
2 Picardie et Artois,	Amiens.
3 Normandie,	Rouen.
4 Ile de France,	Paris.
5 Champagne,	Troies.
6 Lorraine,	Nancy.
7 Alsace,	Strasbourg.

Les treize du milieu étaient :

1 Bretagne,	Rennes.
2 Maine et Perche,	Le Mans.
3 Anjou,	Angers.
4 Touraine,	Tours.
5 Orléanais,	Orléans.
6 Berry,	Bourges.
7 Nivernois,	Nevers.
8 Bourgogne,	Dijon.
9 Franche-Comté,	Besançon.
10 Poitou,	Poitiers.
11 Aunis,	La Rochelle.

T 6

Provinces.	*Capitales.*
12 Marche,	Gueret.
13 Bourbonnais,	Moulins.

Les onze du midi étaient :

1 Saintonge et Angoumois,	Saintes.
2 Limosin,	Limoges.
3 Auvergne,	Clermont,
4 Lyonnais,	Lyon.
5 Dauphiné,	Grenoble.
6 Guienne,	Bordeaux.
7 Béarn,	Pau.
8 Foix,	Foix.
9 Roussillon,	Perpignan.
10 Languedoc,	Toulouse.
11 Provence,	Aix.

Les sept petits gouvernemens étaient :

1 Paris, dans l'Ile de France.
2 Le Boulonnais, en Picardie.
3 Le Hâvre-de-Grace, en Normandie.
4 Saumur avec le Saumurois, en Anjou.

5 Metz et le Messin,
6 Verdun et le Verdunois,
7 Toul et le Toulois,
} en Lorraine.

Nous en étions réstés, je crois, au règne de Louis IX. Timante, dites-nous quels sont les principaux événemens de son règne.

Timante. Ce jeune prince, fils de Louis VIII, fut couronné à Reims le 29 novembre de l'année 1226. Il n'avait encore que douze ans. Jusqu'à sa majorité, la reine Blanche, sa mère, tint les rênes du gouvernement, et par sa prudente conduite, força les princes du sang et les principaux du royaume à rester dans le devoir. Louis, devenu majeur, battit Hugues de Lusignan à Taillebourg, et remit sous son obéissance les Albigeois qui s'étaient révoltés. Pour accomplir un vœu qu'il avait fait pendant une grande maladie, il fut porter la guerre aux sarrasins; il prit Damiette en Égypte, et ayant

passé le Nil, il gagna deux batailles sur eux; mais en se retirant pour se délivrer d'une espèce de peste qui ravageait son camp, les sarrasins taillèrent son armée en pièces, et le firent prisonnier avec ses deux frères. Pour sortir d'esclavage, il fut obligé de rendre Damiette, et de payer une grosse somme d'argent.

Le pere. Julie, que fit ce prince lorsqu'il fut de retour dans ses états?

Julie. Il s'appliqua à faire fleurir la justice, et à réformer la police. Il est le fondateur de l'hôpital des Quinze-Vingts.

Le pere. Julie; dites-nous quel fut le succès de la guerre que Louis IX entreprit contre les maures en 1270.

Julie. Il conduisit en Afrique une grande armée, prit Carthage, battit les maures dont il en resta plus de dix mille sur la place, et mit le siège devant Tunis : mais ayant été attaqué de la peste, il mourut le 25 août 1270. Tous les historiens conviennent que ce prince était juste,

clément, charitable; mais on lui reprochera toujours sa manie des croisades qui mit la France à deux doigts de sa perte.

Le pere. Avançons dans notre histoire.

Julie. Philippe III, dit le Hardi, fut proclamé roi de France au milieu de l'armée qui assiégeait Tunis; et après avoir gagné deux batailles, il accorda la paix aux maures.

Le pere. Timante, n'arriva-t-il rien de remarquable pendant le règne de ce roi?

Timante. On peut regarder comme tel cet affreux massacre, qu'on a appellé les *Vêpres Siciliennes*, parce qu'il commença le jour de Pâques 1282, au premier coup de cloche, pour annoncer les vêpres. Huit mille Français furent égorgés par les Siciliens en moins de deux heures. Charles de France, duc d'Anjou, roi de Sicile, était pour lors en Toscane. Philippe le Hardi, pour venger les Français, déclara la guerre au

roi d'Arragon, auteur de cette perfidie. Il lui prit Perpignan, Gênes en Roussillon et Gironne; mais ce prince ne jouit pas long-tems de ses conquêtes : en revenant en France, il mourut à Perpignan, l'an 1285.

Le pere. Passons à Philippe IV, dit le Bel, parce qu'il était un des plus beaux hommes de son royaume.

Timante. Son premier soin, après la mort de Philippe III, son père, fut de pourvoir à l'administration de la justice, et de rendre sédentaire à Paris le parlement qui jusques-là avait toujours suivi la cour. Il soutint plusieurs guerres contre l'Empereur Adolphe de Nassau, Édouard I, roi d'Angleterre, Henri, duc de Bar, et Gui, comte de Flandres; mais de tous ses ennemis, le plus dangereux fut le pape Boniface VIII, qui l'excommunia, et déclara son royaume dévolu au Saint-Siège. Les évêques de Rome croyaient alors avoir ce droit, et les peuples ignorans et superstitieux ne pensaient pas à le lui

contester. Philippe le Bel envoya des troupes en Italie, qui ayant fait ce pape prisonnier, le menèrent à Rome, où il mourut de chagrin. Une grande tache au règne de ce prince, est le supplice du Grand-Maître et des principaux chevaliers de l'ordre des Templiers, qu'on ne peut actuellement soupçonner des crimes dont ils étaient accusés; mais qui vraisemblablement perdirent la vie, parce qu'ils étaient possesseurs de grandes richesses. Philippe le Bel mourut à Fontainebleau, lieu de sa naissance, l'an 1314.

Le pere. Poursuivons.

Julie. Je ne vous dirai que bien peu de choses de Louis X, surnommé le Hutin, parce que, dit-on, il était têtu, et presque toujours de mauvaise humeur; on le blâme d'avoir permis le supplice d'Enguerand de Marigny, son ministre des finances, sans lui avoir permis de se justifier des concussions qu'on lui imputait. Ce prince mourut à Vincennes en 1316.

Le pere. Qui succéda à Louis Hutin?

Timante. Philippe V, son frère, dit le long, à cause de sa haute taille. En montant sur le trône, il marqua les meilleures intentions pour le soulagement du peuple; mais par malheur il confia une portion de son autorité à des ministres dont l'avarice foula tous les sujets sous son nom. Son intention était que l'uniformité régnât par toute la France dans les poids et les mesures. Comme il préparait une puissante armée pour faire la guerre aux sarrasins. Il mourut à Longchamp, l'an 1322.

A Philippe V, succéda Charles le Bel, son frère, troisième fils du roi Philippe le Bel. Aussi-tôt qu'il fut couronné, il fit rechercher tous les grands criminels de son royaume, et les fit punir du dernier supplice; malgré ces actes de sévérité, on dit qu'il était d'un naturel doux : redoutable aux méchans, il accablait de bienfaits les gens de probité. Il mourut à

Vincennes en 1328. Il eut deux fils qui moururent en bas âge, et trois filles, dont une seule fut mariée.

Le pere. Nous venons de parcourir l'histoire des rois Capétiens, dont Charles le Bel est le dernier. La seconde branche de cette troisième race, est appelée la première des Valois, parce que ce fut Philippe de Valois qui la commença. Dites-nous, Julie, quel était ce prince?

Julie. Mon papa, il était descendu de Charles, comte de Valois, oncle des trois rois précédens, morts sans laisser d'enfans mâles, et ce Charles était frère puîné du roi Philippe le Bel.

Le pere. Mais, Timante, pourquoi les états du royaume donnèrent-ils la couronne à Philippe de Valois, tandis qu'il existait une fille de Charles le Bel?

Timante. Parce que, suivant la loi salique, les femmes ne pouvaient monter sur le trône. Cependant Édouard III, roi d'Angleterre, dis-

puta la couronne à Philippe de Valois, comme fils d'Isabelle de France, fille du roi Philippe le bel, et femme d'Édouard II, son père.

Julie. Oui, mon papa, je me souviens de ce fait. C'est à cause de ce droit prétendu, que les rois d'Angleterre ont pris le titre de roi de France; titre qui a fait répandre bien du sang de part et d'autre.

Timante. Philippe de Valois fit avec avantage la guerre aux Flamands, mais il fut battu par les Anglais qui lui prirent la forte place de Calais. Cependant c'est sous son règne que le Dauphiné fut uni à la couronne de France, après la mort malheureuse du jeune fils d'Humbert, dernier dauphin de Viennois. Ce fut à condition que les fils aînés de France porteraient le nom de dauphin. Ce roi mourut à Nogent-le-Rotrou, l'an 1350. On le blâme beaucoup d'avoir mis les premières impositions sur le sel, ce qui le fit appeler par les Anglais, *le Roi de la Loi Salique.*

Julie. Jean, dit le Bon, succéda à son père Philippe de Valois. Il eut une grande guerre à soutenir contre les Anglais, qui le firent prisonnier à la bataille de Poitiers, l'an 1356. Après quatre ans de prison, il recouvra la liberté par le traité désavantageux de Bretigny. Ce roi étant retourné en Angleterre (on n'est pas d'accord sur la raison), y mourut le 8 avril de l'année 1364. Il disait souvent : « Si la bonne foi et la vérité » étaient bannies de toute la terre, » elles devraient trouver un asyle » dans la bouche des rois ».

Timante. Charles V, fils et successeur de Jean le Bon, fut surnommé le Sage, parce que, sans sortir de son cabinet, il fit réussir tous ses projets, et vainquit les Anglais. Ses généraux, entr'autres le fameux connétable du Guesclin et le maréchal de Boucicault, les chassèrent de toutes leurs possessions en France, à la réserve des villes de Calais, Bordeaux, Cherbourg et Bayonne. Ce

prince mourut au château de Beauté-sur-Marne, l'an 1380, et l'on trouva dans son trésor dix-sept millions d'écus, somme prodigieuse pour ce tems. Il érigea la cour des aides, et fit bâtir le château de Saint-Germain-en-Laye.

Le pere. Nous arrivons, je crois, Julie, à un règne bien malheureux!

Julie. Il est vrai, mon papa, Charles VI, fils de Charles V, qu'on surnomma le Bien-Aimé, parce que réellement il fut aimé et plaint des Français, vit, pendant sa minorité son royaume déchiré par les factions des princes de son sang; et lorsqu'il commençait à tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement, un accident lui fit perdre l'esprit, et plongea la France dans les troubles qui durèrent vingt-deux ans. Le duc d'Orléans, frère du roi, disputa long-tems la régence au duc de Bourgogne son oncle, qui enfin le fit assassiner à Paris, l'an 1407. Mais ce meurtre ne demeura pas impuni; Charles VII, fils du roi Charles VI, devenu dau-

phin par la mort de ses quatre frères, fit à son tour assassiner Jean, duc de Bourgogne, fils du précédent, sur le pont de Montereau-Faut-Yonne; et ce nouveau crime mit le royaume sur le bord de sa ruine. Isabeau de Bavière, reine ambitieuse et mère cruelle, pour ne point tomber sous la puissance du dauphin, son fils, appella les anglais en France, et, appuyée du secours du duc de Bourgogne, elle voulut conclure le mariage de Catherine de France, sa fille, avec Henri V, roi d'Angleterre: elle fit plus, elle fit citer le dauphin pour répondre sur le meurtre de Jean, duc de Bourgogne; et faute d'avoir comparu à la table de marbre, elle le fit condamner au bannissement, et il fut déclaré indigne de succéder à la couronne. Le dauphin appella de cette sentence à son épée, et prit la qualité de régent du royaume. Il battit les anglais à Baugé, et en fut battu à Azincourt: enfin, après la mort du roi son père, arrivée en 1422, il prit le titre de roi.

Le pere. Je suis très-content de ce précis, et j'invite Timante à nous en donner un pareil du règne suivant.

Timante. Les premières années du règne de Charles VII, furent on ne peut pas plus malheureuses. Il perdit plusieurs batailles contre les anglais, et il ne lui resta de son royaume que quelques villes le long de la Loire, depuis Orléans jusqu'à Angers. Une femme connue dans l'histoire sous le nom de la *Pucelle d'Orléans*, femme vraiment courageuse, se mit à la tête des français, battit les anglais devant Orléans, et conduisit le roi à Reims, où il fut sacré le 17 Juillet 1429. Cet heureux événement sauva la France, mais cette héroïne, nommée Jeane d'Arc, ayant été prise au siége de Compiegne, les anglais, dans l'espérance de relever le courage de leurs troupes, eurent la barbarie de la faire brûler à Rouen comme sorcière. Cette affreuse injustice dont ils rougissent actuellement, ne les empêcha

pas

pas d'être chassés de toute la France, excepté de la ville de Calais. Charles VII, après avoir conquis ses états, l'épée à la main, mourut en 1462, le dirai-je, pour avoir été plusieurs jours sans manger, dans la crainte d'être empoisonné par son fils et son successeur Louis XI.

Le pere. Julie, quel fut donc ce roi Louis XI, soupçonné par son père, de méditer un si horrible forfait?

Julie. Mon papa, les écrivains qui ont cherché à nous faire connaître ce prince, remarquent dans son caractère un mélange monstrueux de piété, de faiblesses et de superstitions: ils conviennent que sa vie fut un tissu de lâchetés politiques, de soupçons injustes et de terreurs paniques: il fut le plus défiant des hommes, mauvais fils, mauvais ami et mauvais père: cependant il était né avec un génie vaste et profond, mais il ne croyait pas à la vertu, parce qu'il n'en avait pas lui-même.

Le pere. Comment, Julie, vous faites des portraits !

Julie. Telle est l'idée que je me suis faite de Louis XI, en remarquant les principales actions de son règne. Il eut à combattre les plus grands seigneurs de son royaume, qui se révoltèrent contre lui ; et après les avoir dépouillés de leurs biens, il les leur rendit, moins par générosité que par politique. Pour se concilier l'amitié du peuple dans ces tems orageux, il supprima tous les impôts, et ne se réserva que le revenu des cinq grosses fermes. Ses vengeances furent atroces ; et troublé par la crainte de mourir, il expira en 1483.

Le pere. Qui succéda à Louis XI?

Julie. Son fils Charles VIII, qui n'avait que treize ans, et dont la minorité qui dura cinq ans, exposa le royaume aux désastres d'une guerre civile. Devenu majeur, il entreprit la conquête de Naples, dont le pape crut avoir le droit de lui donner l'investiture, et de l'honorer

du titre d'empereur de Constantinople. Ses succès en Italie armèrent contre lui le pape Alexandre VI, l'empereur Maximilien, Philippe I, roi d'Espagne, les vénitiens et Louis Sforce, duc de Milan: il battit les confédérés à la journée de Fornoue; mais en 1496, les français furent chassés du royaume de Naples, et Charles VIII mourut en 1498, dans le château d'Amboise, qu'il avait fait bâtir.

Le pere. Ce roi épousa Anne, héritière du duché de Bretagne; et par ce mariage, cette riche province fut annexée à la couronne, et n'en a plus été séparée depuis. Il ne resta point d'enfans de cette alliance: et en Charles VIII s'éteignit la branche que nous appellerons la première des Valois. Nous parlerons la première fois de Louis XII, car il est tems de reprendre nos occupations journalières.

Julie. Mon papa, avant de nous mettre à l'ouvrage, voulez-vous bien

m'expliquer le mot *ère*, que je trouve souvent dans mes livres ?

Le pere. C'est ce qu'on appelle autrement époque. L'ère est un certain tems arrêté et déterminé à volonté, d'où l'on commence à compter les années qui ont suivi. Par exemple, les grecs comptaient les années par leurs assemblées qui se tenaient tous les quatre ans près de la ville d'Olympie, dans le Péloponèse. Ainsi, l'espace de quatre ans faisait une olympiade, et l'on disait, un tel philosophe a vécu dans la douzième ou dans la trentième olympiade. Par conséquent, l'ère des grecs était l'an où ils avaient commencé à s'assembler à Olympie. L'ère des romains était l'année dans laquelle Rome avait été bâtie ; ainsi ils disaient, tel événement est arrivé dans l'année cent cinquante ou deux cents de la fondation de notre ville. L'ère des français date de la première année de la fondation de la république, nous disons par conséquent, l'an VIIe de la ré-

publique française. Les turcs comptent les ans depuis la fuite de Mahomet.

Julie. Mon cher papa, quel était ce Mahomet?

Le pere. Il fut le législateur des arabes. Les turcs le regardent comme un grand prophète, envoyé de dieu, et ils disent que l'éternel le leur a envoyé pour leur dicter sa loi. Ce prophète conduisait le commerce d'une veuve, et comme il avait beaucoup d'esprit, d'ambition et de courage, il chercha à s'élever au-dessus de ses concitoyens, en inventant une nouvelle religion. Ce projet lui réussit avec assez de facilité. Il supposa que Dieu lui parlait souvent, et lui expliquait ses volontés. D'abord on se moqua de lui; on le persécuta, et il fut obligé de fuir; mais bientôt ayant rassemblé quelques troupes, il subjugua la plûpart de ses ennemis, et parvint à s'en faire regarder comme un homme inspiré. Ainsi d'homme privé, à force de fourberies et

le fer à la main, il devint législateur et monarque, et laissa sa postérité sur le trône. Tous les préceptes de la loi de Mahomet sont renfermés dans un livre qu'on appelle l'alcoran. Il y permet aux hommes de prendre autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir; il leur promet un paradis, où ils jouiront de tous les délices qui peuvent flatter les sens; et afin de perpétuer cette doctrine grossière, il défendit à ses sectateurs l'étude des sciences, étant bien persuadé que l'ignorance était l'unique moyen de donner du poids à ses rêveries. Mais en voilà assez pour aujourd'hui, demain nous continuerons l'histoire de France.

DIX-NEUVIÈME DIALOGUE.

TIMANTE.

MON papa, je suis bien honteux.

Le pere. Pourquoi, Timante?

Timante. C'est que mon oncle

voulait me faire expliquer ce qu'on entend par amour et par amitié. Je le sais bien, mais il m'a été impossible de l'exprimer nettement : daignez mon cher papa, nous faire cette explication.

Le pere. Volontiers. L'amour est une passion de l'ame, qui nous fait aimer quelque personne ou quelque chose. L'amour conjugal est ce sentiment intime et vertueux, qui entretient l'union entre deux personnes unies par les liens sacrés du mariage. Telle est celle que vous remarquez entre votre maman et moi. L'amour paternel est celui qui porte une mère tendre à nourrir son fils de son propre lait, à veiller à tous ses besoins, à le garantir de tout accident, à ne pas croire d'instans dans sa vie mieux remplis que ceux qu'elle emploie à ces importans devoirs : c'est ce même amour qui engage un père à former ce même fils, à étudier son goût, son humeur, ses inclinations pour mettre à profit ses talens, et qui lui

ferait regarder comme une indifférence criminelle de l'abandonner à la discrétion d'un gouverneur ignorant ou vicieux.

L'amour filial est fondé sur la loi naturelle ; c'est un devoir, mais la reconnaissance prévient dans les enfans bien nés ce que le devoir leur impose ; car il est dans la nature d'aimer ceux qui nous aiment et nous protégent. On est toujours bon fils, quand on est homme de bien.

L'amour de ses semblables est de tous les sentimens le plus juste et le plus utile ; il est indispensable dans la société civile, pour le bonheur de notre vie.

Timante. Je me souviens bien que vous avez déjà eu la bonté de nous faire cette explication, et nous vous sommes obligés, mon papa, d'avoir eu la complaisance de la recommencer cette fois-ci, nous nous en ressouviendrons.

Julie. Mon papa, et l'amitié ?

Le pere. L'amitié entre deux per-

sonnes, est un commerce où le cœur s'intéresse par l'agrément qu'il en retire. Les hommes d'un caractère extrême, sont capables de donner les plus fortes preuves de dévouement, mais ils ne sont pas les plus capables d'une amitié constante. L'amitié solide est le partage de ces esprits sages et sérieux, dont l'ame modérée connaît la vertu. Pour l'ordinaire, les jeunes gens sont sensibles à l'amitié, mais la vivacité de leurs passions qu'ils ne cherchent pas à réprimer, les distrait et les rend volages. La raison et le besoin rendent les vieillards sensibles à l'amitié. Les premiers aiment plus tendrement, les seconds plus solidement. Il ne peut y avoir de véritable amitié qu'entre les gens vertueux; et pour lors, sans être gênante, elle est sujette à bien des devoirs à remplir.

Timante. Par exemple, mon papa, l'amitié fondée sur la reconnaissance ne doit jamais finir.

Le pere. Non, certainement, ce doit être un lien indissoluble.

Julie. Mon papa, demain vous donnez à dîner à mon oncle, et vous savez qu'il nous a menacés, mon frère et moi, de nous interroger sur l'histoire de France, parce que mon frère a eu l'imprudence de lui dire que nous avions meublé notre mémoire de ce qu'elle renfermait de plus important.

Timante. Eh bien ! ma sœur, il faut lui prouver que je ne lui en ai pas imposé ; si mon papa veut bien nous seconder, nous serons en état de lui tenir parole.

Le pere. C'est-à-dire, qu'au lieu de travailler, vous aimez mieux causer.

Julie. Mon papa, il y va de notre honneur de bien répondre, et puis cela fera plaisir à mon oncle. Il aime tant à nous faire causer !

Timante. Ma sœur, je l'écouterais tout un jour. Je crois qu'il sait l'histoire sur le bout de son doigt.

Le pere. Je cède à vos instances, pourvu que nous ne nous servions

point de livres : où en sommes-nous restés la dernière fois ?

Timante. A Louis XII, qui succéda à Charles VIII, en 1498.

Le pere. Vous ne me dites pas s'il était fils du dernier roi ?

Timante. Non, mon papa, nous avons dû vous dire que Charles VIII mourut sans enfans. Louis XII, que l'on nommait le duc d'Orléans, était premier prince du sang; il était petit-fils de Louis de France, duc d'Orléans, frère de Charles VI, assassiné à Paris par le duc de Bourgogne.

Le pere. Julie, qu'est-ce que Louis XII a fait de mémorable ?

Julie. Il conquit le duché de Milan, sur lequel il avait des droits; et conjointement avec Ferdinand, roi d'Arragon, il s'empara du royaume de Naples, et le partagea avec ce prince, qui, après une insigne perfidie, chassa peu après les français de tout le pays. Louis XII, pour se venger, courut en Italie, battit les génois et prit Gênes en 1507. En 1509, il rem-

porta une célèbre victoire sur les vénitiens, et en 1512, il tailla en pièces l'armée du roi d'Arragon et de ses alliés ; mais en 1513, ses troupes furent défaites par les suisses à la journée de Novarre.

Le pere. Timante, Louis XII n'eut-il pas des démêlés avec Henri VIII, roi d'Angleterre ?

Timante. Oui, mon papa. En 1513, je crois, les anglais descendirent en Flandres, et défirent l'armée française à la journée dite des Eperons ; mais cette guerre n'eut pas de suite ; car en 1514, Louis XII la termina par son mariage avec Marie, sœur de Henri VIII.

Le pere. Vous savez que ce prince mourut en 1515, sans laisser d'enfans. Mais je voudrais bien que vous me fissiez son portrait.

Julie. Mon papa, ce monarque fut courageux, juste, plein d'amour pour le peuple, et d'estime pour les savans qu'il protégeait, ennemi des dépenses superflues ; et si géné-
reux,

reux, que, lorsqu'on lui proposa de venger quelques affronts qui lui avaient été faits pendant qu'il n'était encore que duc d'Orléans, il répondit : qu'un roi de France ne devait point épouser les querelles du duc d'Orléans.

Le pere. Timante, qui fut donc le successeur de Louis XII, puisque ce prince mourut sans laisser de postérité ?

Timante. Ce fut François I, dit de Valois, parce qu'il en possédait le duché avant qu'il fût roi de France. Il parvint à la couronne par le droit de la loi salique, étant fils de Charles d'Angoulême, dont le père était Jean, troisième fils de Louis I, duc d'Orléans, frère du roi Charles V. A peine François I fut-il monté sur le trône, qu'il passa en Italie pour reconquérir le duché de Milan et le royaume de Naples ; il remporta une célèbre bataille près de Marignan, sur les suisses, et elle est d'autant plus mémorable, qu'elle dura deux

jours et deux nuits. Ce fut sur le champ de bataille qu'il voulut être reçu chevalier par le fameux chevalier Bayard. En 1524, son armée fut défaite à Pavie par les impériaux, et lui-même fait prisonnier et conduit à Madrid, où il resta jusqu'en 1526, qu'il signa un traité désavantageux qui n'eut point d'exécution. Ses deux fils, François, Dauphin, et Henri, duc d'Orléans, restèrent en ôtages; mais par le traité de Cambrai, signé en 1529, ils recouvrèrent leur liberté, moyennant deux millions d'or.

Le pere. Sauriez-vous, Julie, encore quelque chose d'intéressant touchant ce règne?

Julie. Tant qu'il dura, François I fut toujours aux prises avec l'empereur Charles-Quint. Ce dernier rompit le traité de Cambrai en 1535, entra en Provence à la tête de cent mille hommes, et assiégea Marseille; mais Anne de Montmorenci l'obligea d'abandonner son entreprise. En 1544, les français, sous les ordres

de François de Bourbon, comte d'Anguyen, gagnèrent la célèbre bataille de Cérisoles en Piémont : quinze mille impériaux restèrent sur la place, et on leur fit trois mille prisonniers. Cette victoire fut suivie de la paix de Crépy en Valois, signée l'an 1546; mais François I ne jouit pas long-tems de cette paix, car il mourut en 1547, au château de Rambouillet. Ce prince avait toutes les qualités d'un grand homme, courageux, fidèle à sa parole, protecteur des sciences ; on ne lui a reproché que de négliger quelquefois pour ses plaisirs, les affaires de son gouvernement.

Timante. Je sais assez bien l'histoire du règne de Henri II, son fils. Il déclara la guerre à Charles Quint et à Philippe II, son fils, roi d'Espagne. En 1552, il conduisit une belle armée sur le Rhin, pour protéger les princes d'Allemagne contre l'empereur ; et en reconnaissance, ils le nommèrent le défenseur de la liberté

germanique. Ce fut dans ce tems qu'il s'empara des villes de Metz, Toul et Verdun, et de plusieurs autres. L'empereur voulut, mais inutilement, reprendre Metz en la même année 1552, et en 1554 il fut battu par les français à la journée de Renty en Picardie. Cependant Henri II perdit en 1557, la bataille de Saint-Quentin, contre les espagnols, les anglais et le duc de Savoie; mais en 1558, le duc de Guise, qui avait défendu Metz, s'empara de la ville de Calais. Toutes ces guerres furent terminées en 1559, par le traité de Cateau-Cambresis, et bientôt après, Henri II fut malheureusement blessé dans un tournois par le comte de Montgommeri, et mourut de sa blessure. On dit que ce prince était brave, magnifique, mais que son goût pour la guerre attira de grands malheurs sur la France. Mon papa, je pourrais bien entrer dans un plus grand détail, mais en voilà assez, je crois, pour contenter mon oncle.

Le pere. Certainement, il suffit que vous puissiez répondre à ses questions, mais il pourrait vous interroger sur d'autres faits, c'est pourquoi poursuivons.

Timante. François II n'avait que quinze ans et demi lorsqu'il monta sur le trône de son père. La maison de Guise fut toute puissante sous ce règne très-court. Le duc de Guise commandait les armées, et son frère le cardinal était à la tête des affaires du gouvernement; ce qui irrita tellement Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Louis de Bourbon, son frère, prince de Condé, que le dernier se fit chef des calvinistes. Ces princes du sang se joignirent à la maison de Coligny, pour s'emparer de la personne du roi, qui était à Blois; mais la conjuration manqua; plusieurs conjurés furent massacrés ou pendus, et le prince de Condé fait prisonnier, aurait eu la tête tranchée, si la veille de l'exécution, le roi n'était tombé malade, et s'il

n'était mort à Orléans peu après, en 1560, sans laisser d'enfans de son épouse Marie Stuart.

Julie. Nous en sommes actuellement à Charles IX, et je vais vous dire ce que j'en sais.

Charles IX n'avait que dix ans et demi lorsqu'il monta sur le trône de François II, et sa mère Catherine de Médicis, fut déclarée régente du royaume, et Antoine de Bourbon, roi de Navarre, lieutenant général. Les calvinistes se révoltèrent, et se rendirent maîtres de plusieurs villes, sous le commandement du prince de Condé et des Coligny. Ils perdirent la bataille de Dreux; et il y eut cela de particulier, que le prince de Condé et le connétable Anne de Montmorenci, chefs des deux armées, furent tous deux faits prisonniers. En 1563, le roi fut déclaré majeur. Quelque tems après, les calvinistes recommencèrent la guerre, et furent battus, en 1567, près de Saint-Denis; mais le connétable de Montmo-

renci fut blessé, et mourut bientôt après. Henri de France, duc d'Anjou, frère du roi et son successeur, gagna la bataille de Jarnac, en 1569, et le prince de Condé y fut tué par un lâche assassin : le même prince remporta aussi une grande victoire à Moncontour, et la paix se fit en 1570.

Le pere. N'oubliez pas, Julie, un déplorable événement qui caractérise ce règne.

Julie. Vous voulez parler, mon papa, de l'horrible massacre qui inonda Paris de sang le jour de la fête de Saint-Barthelemi, en 1572. Il y périt plus de dix mille calvinistes; le roi ordonna cette boucherie, et fut assez barbare pour tirer lui-même sur ce qu'il appelait son peuple. L'année suivante, le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne, et Charles IX mourut au chateau de Vincennes, le 30 mai 1574. Ce prince avait du courage, mais il était colère et dissimulé : il aimait la musique et la poésie, et

avait une passion démesurée pour la chasse.

Le pere. Timante, parlez-nous de Henri III?

Timante. Aussi-tôt qu'il eut appris la mort de son frère Charles IX, il abandonna le trône de Pologne, et vint en France prendre la couronne qui lui appartenait; mais les espérances qu'on avait conçues de la sagesse et de la valeur de ce prince, s'évanouirent bientôt, en le voyant se livrer à des favoris qui le plongèrent dans les plus grands désordres. Cette conduite fit naître trois partis en France : celui des Calvinistes, dont le roi de Navarre fut le chef; celui de la ligue, soutenu par les Guises, et celui des politiques qui étaient du parti du roi. La guerre se déclara : on fit des traités, et ils furent rompus. Le roi de Navarre gagna, en 1587, la fameuse bataille de Coutras. Paris prit les armes contre le roi, qui se retira à Chartres, et Henri III, pour se venger des

Guises, les attira à Blois, et les fit assassiner, le 23 décembre 1588. Les suites de ce meurtre furent bien funestes : les parisiens ne voulurent plus le reconnaître pour leur roi, ce qui obligea ce prince à appeller le roi de Navarre à son secours. Ces deux monarques vinrent assiéger Paris, mais la veille du jour qu'on devait y donner l'assaut, un moine Jacobin, nommé Jacques Clément, assassina Henri III à S. Cloud; et en lui s'éteignit la race des Valois, qui en cent soixante-un ans avait donné treize rois à la France.

Le pere Voulez-vous bien, Julie, nous dire quelque chose du règne de Henri IV ?

Julie. Ce prince est le chef de la cinquième branche de la troisième race, qui est celle des Bourbons, et qui remonte à Robert, comte de Clermont, sixième fils du roi Louis neuf. Henri IV essuya beaucoup de traverses avant d'être paisible possesseur du royaume. Ses ennemis se

liguèrent contre lui, et lui opposèrent un fantôme de roi, sous le nom de Charles X, dans la personne du cardinal de Bourbon. Ils appellèrent à leur secours le roi d'Espagne qui envoya des troupes aux ligueurs. Henri IV surmonta tous ces obstacles; il gagna en personne les batailles d'Arques et d'Ivri, et remit plusieurs villes sous son obéissance; ce qui engagea les seigneurs à le reconnaître pour roi. Ce prince termina tous ses différens avec l'Espagne, par un traité avantageux à la France, qu'il signa à Vervins en 1598. Il fit la guerre au duc de Savoie, qui lui retenait le marquisat de Saluces, et il ne lui en accorda la jouissance, qu'aux conditions que les provinces de Bresse, de Bugey, de Valromay, et le pays de Gex lui seraient cédés. En 1602, les députés des Treize Cantons Suisses, jurèrent l'alliance de leurs Cantons avec la France. Depuis 1605, jusqu'à l'année 1610, ce monarque ne s'occupa que du soin de cimenter

la paix entre ses voisins, il se préparait à conduire en Allemagne de puissans secours aux princes ses alliés, lorsque le vendredi 14 mai 1610, il fut assassiné par le parricide Ravaillac. Ce monarque s'était trouvé à sept batailles, à cent vingt-cinq combats, et à deux cents sièges de villes. Il était courageux, vigilant, actif, intrépide dans le danger, modeste dans la prospérité, patient dans le travail, et constant dans l'adversité.

Le pere. Timante, qu'allez-vous nous dire de Louis XIII, successeur de Henri IV ?

Timante. La minorité de ce prince fut orageuse. Sa mère, Marie de Médicis, nommée régente du royaume, accorda toute sa confiance à Concini, marquis d'Ancre, qui en abusa; et le roi, indigné contre ce favori, le fit tuer par son capitaine des gardes, en 1617. Il entreprit ensuite de dompter les calvinistes qui ne cessaient de remuer au milieu de la

France. Il leur fit la guerre pendant plusieurs années, et leur enleva l'importante place de la Rochelle, ce qui écrasa tout le parti. Cet événement arriva en 1628. Il eut aussi quelques différends avec le duc de Savoie, par rapport au duc de Mantoue, son allié; mais l'accommodement suivit de près la rupture. Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, jaloux du pouvoir que le roi avait confié au cardinal de Richelieu, leva une armée et la conduisit en Languedoc, dont Henri, duc de Montmorenci, était gouverneur. Ils livrèrent ensemble, aux troupes du roi, un combat qu'ils perdirent. Gaston se sauva en Flandres, et Montmorenci blessé, fut conduit à Toulouse, où il eut la tête tranchée. Cette même année 1633, le roi s'empara de la Lorraine, parce que le souverain de ce duché avait facilité l'évasion de son frère. En 1635, commença une guerre contre les Espagnols, qui a duré vingt-cinq ans, et presque toujours à l'a-

vantage de la France. Louis XIII, pendant son règne, fut gouverné par le cardinal de Richelieu, son premier ministre, qui ne cessa de persécuter la reine mère, Marie de Médicis; qui versa sur l'échafaud le sang des plus grands seigneurs du royaume; qui fut le plus dangereux ennemi qu'ait eu la maison d'Autriche; qui rendit la France triomphante, et qui fut plus craint qu'aimé de son maître. Ce grand politique mourut le 4 décembre 1642, et Louis XIII le 14 mai 1643. Ce monarque était vaillant, juste et bon, mais il se laissait gouverner avec trop de facilité.

VINGTIÈME DIALOGUE.

LE PERE.

REPRENONS l'histoire de France où nous l'avons laissée hier; c'est, je crois, au règne de Louis XIV, Timante, donnez-nous quelques détails sur sa minorité.

Timante. Ce prince, âgé seulement de cinq ans, succéda à son père Louis XIII, en 1643. La reine sa mère, Anne d'Autriche, fut déclarée régente du royaume. Nous soutenions alors la guerre contre l'Espagne. Le duc d'Anguien, qui n'avait encore que vingt-un ans, remporte sur les ennemis une victoire complette à Rocroi, et les espagnols y perdent neuf mille hommes et vingt pièces de canon. Quelques mois après il s'empare de Thionville. Avant de livrer la bataille de Rocroi, Gassion lui demanda ce qu'ils deviendraient tous, si on la perdait : « Je ne m'en mets pas en peine, dit » le prince, parce que je serai mort » auparavant ». On a remarqué qu'ayant tout réglé le soir, il s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller le lendemain comme Alexandre, le jour de la bataille d'Arbelle.

Le pere. Votre mémoire vous sert très-bien, Timante. Voilà comme il faut savoir l'histoire. Suivons.

Julie. En 1644, nous enlevons Gravelines aux Espagnols. Le duc d'Anguien gagne la bataille de Fribourg, et successivement s'empare de Spire, de Philisbourg, de Mayence et de plusieurs autres places. L'année suivante, il bat les ennemis à Nortlinguen. On faisait alors la guerre en Allemagne, en Italie, en Flandres et en Catalogne, et presque par-tout nous avions des succès. Les années 1646, 1647 et 1648, nous furent également glorieuses. Le vingt août de cette dernière, le duc d'Anguien, devenu prince de Condé par la mort de son père, gagne la bataille de Lens sur l'armée espagnole, commandée par l'archiduc Léopold; et, le vingt-quatre octobre, la paix générale est signée à Munster, entre la France, la Suede et l'Allemagne. Par ce traité, l'Alsace, formant actuellement les départemens du haut et bas Rhin, et Philisbourg restèrent à la France.

Timante. Mon papa, si vous jugiez

à propos de nous interroger, nous pourrions vous rendre compte des autres événemens moins importans de cette guerre.

Le pere. Il n'est pas nécessaire pour le moment; mais je voudrais savoir quels furent les troubles qui occasionnèrent ce qu'on appelle les barricades de Paris.

Timante. La reine régente, irritée des discours qu'on tenait contre son administration, fit arrêter deux membres du parlement. Aussi-tôt le peuple prit les armes et tendit des chaînes dans toutes les rues. Le désordre augmenta, et l'on fut contraint de remettre en liberté les deux prisonniers. La cour quitta Paris, et se rendit à Saint-Germain; mais les troubles ne cessèrent pas pour cela. Les mécontens demandèrent l'exil du cardinal de Mazarin, ministre tout-puissant sous Anne d'Autriche. Le cardinal de Retz, alors coadjuteur de Paris, se mit à la tête du parti, qui fut nommé celui des frondeurs, et

y entraîna le prince de Conti et beaucoup d'autres. Le prince de Condé se rangea du côté de la cour ; avec environ sept mille hommes, il se chargea de réduire les parisiens ; mais la nécessité des affaires engagea la régente à ne pas pousser plus loin son ressentiment contre la capitale de la France.

Le pere. Quels étaient alors les embarras du gouvernement ?

Timante. Plusieurs soulèvemens dans les provinces de Guyenne, de Normandie, de Provence, de Poitou, de Touraine, d'Angoumois et de Maine, qui s'étaient déclarées contre le ministre, et sur-tout l'entrée des troupes ennemies dans le royaume, qui, sous la conduite de l'archiduc Léopold, s'avançaient au secours du prince de Conti.

Le pere. Julie, est-ce que nous étions encore en guerre ?

Julie. Oui, mon papa, elle continuait toujours avec l'Espagne.

Le pere. Que fit le cardinal Maza-

rin pour se venger des frondeurs qui avaient conjuré sa perte ?

Timante. Le dix-huit janvier 1650, il fit arrêter, en sortant du conseil, les princes de Condé, de Conti, et le duc de Longueville, et ils furent conduits en prison.

Le pere. Mais le prince de Condé avait tenu le parti du cardinal pendant la guerre de Paris.

Timante. Il n'en était pas moins son ennemi, et il ne s'en cachait pas : d'ailleurs il lui devait beaucoup, et il saisit ce moyen odieux pour se décharger de la reconnaissance qu'il lui devait, et dont le poids l'accablait.

Le pere. Cette réflexion est juste. Tels étaient alors les hommes en place. Le bienfait reçu, ils l'oubliaient. Heureux s'ils ne vous perdaient pas, pour se délivrer de votre présence, qui leur reprochait sans cesse leur ingratitude. Poursuivons : la détention des princes fut-elle longue ?

Julie. Elle dura jusqu'au treize

janvier 1651, et le cardinal-ministre fut obligé de se retirer à Cologne, chargé de la haine publique : mais la majorité du roi ayant été déclarée le sept septembre suivant, on le vit revenir en France avec le même crédit, avant l'année révolue.

Le pere. Que fit alors le prince de Condé ?

Julie. Il se retira dans son gouvernement de Guyenne, et leva des troupes pour faire la guerre civile, dans l'espérance de forcer une seconde fois Mazarin à quitter la France. Il part de Bordeaux, et sous un habit de domestique, il arrive près d'Orléans, où campait l'armée des ducs de Nemours et de Beaufort, qui tenaient son parti. Il la fait aussitôt marcher contre l'armée royale, commandée par le maréchal d'Hocquincourt, pour prévenir sa jonction avec le corps de troupes commandé par Turenne.

Le pere. Quel est ce Turenne ?

vous ne m'en avez pas encore parlé ?

Julie. C'est un des généraux qui a le plus illustré le règne de Louis XIV. J'ai lu, si ma mémoire ne me trompe point, que son goût naturel pour les armes, fut encore augmenté par la lecture de la vie des grands capitaines. Il fit ses premières campagnes sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des héros de son siècle. Il fut fait maréchal de camp à vingt-trois ans, et il obtint le bâton de maréchal de France à trente-deux, après avoir servi dix-sept ans sous différens généraux, et entr'autres sous le prince de Condé. Il fut battu à Mariendal et à Réthel, et il avouait avec modestie qu'il l'avait été par sa faute. Dans la guerre civile dont nous venons de parler, il prit le parti du parlement, et ensuite celui des princes; mais bientôt il se racommoda avec la cour; et commandait une partie de l'armée royale, lorsque le prince de Condé vint l'attaquer.

Le pere. Que fit ce brave général?

Julie. Le maréchal d'Hocquincourt ayant été battu par le prince de Condé, Turenne se posta si avantageusement, que le vainqueur, désespérant de le vaincre, tourna ses pas vers Paris : Turenne l'y suivit, et il y eut dans le faubourg Antoine un combat sanglant entre les troupes du roi et celles des mécontens. Enfin tous ces troubles cessèrent : le roi rentra dans Paris, et fit la paix; mais le cardinal de Mazarin fut obligé de s'éloigner ; cependant ce fut pour peu de tems, et à son retour, Louis XIV le reçut de la manière la plus distinguée.

Le pere. Que se passa-t-il d'intéressant depuis le retour du cardinal, jusqu'à la paix et au mariage du roi ?

Timante. Les maréchaux de Turenne, de la Ferté et d'Hocquincourt battirent les Espagnols, et leur firent lever le siège d'Arras. La victoire suivit partout nos armées. L'année 1658 fut particulièrement re-

marquable par la célébre bataille des Dunes, et la réduction de Dunkerque. Enfin, après plusieurs conférences entre le cardinal Mazarin, et Dom Louis de Haro, ministre d'Espagne, la paix fut conclue le 7 novembre, dans l'île des Faisans, sur la rivière de Bidassoa, aux confins des deux royaumes, et le 7 Juin 1660, le roi d'Espagne, Philippe IV, remit l'Infante sa fille à Louis XIV, qui, deux jours après, l'épousa à Saint-Jean-de-Luz.

Le pere. Arrêtons-nous à cette époque, qui commence le siècle de Louis XIV.

Julie. Mon papa, nous vivons actuellement dans le siècle de fer.

Le pere. Pourquoi cela, Julie?

Julie. J'ai lu quelque part que les Poëtes ont partagé la durée du monde en quatre âges ou siècles. Le premier est le siècle d'or, pendant lequel l'innocence régna sur la terre : le second le siècle d'argent, où les hommes commencèrent à se cor-

rompre : le troisième, le siècle d'airain, pendant lequel ils se pervertirent de plus en plus : et enfin le quatrième, le siècle de fer, qui est celui dans lequel nous vivons.

Le pere. Les Poëtes ont imaginé ces quatre siècles, pour nous faire entendre que l'homme, sorti par des mains du créateur, n'a cessé de se corrompre jusqu'à présent. Vous savez, mes chers amis, qu'en chronologie, on entend par siècle un espace de cent ans. Nous appellons siècles d'ignorance, les neuf, dix et onzième siècles, parce qu'il y avait très-peu d'hommes instruits, et nous nommons par excellence les quatre siècles, ceux où les sciences et les arts ont atteint un degré de perfection où les autres ne sont point parvenus. Le premier siècle célèbre, est celui qui commença dix ans avant le règne de Philippe, père d'Alexandre le Grand; le second, celui de Jules-César et d'Auguste, le troisième, celui des Médicis, et enfin le quatrième, celui de Louis XIV.

Timante. Ce dernier dure-t-il encore ?

Le pere. Il a fini, et nous ne sommes peut-être pas loin d'en voir naître un cinquième.

Timante. Mon papa, les Médicis n'étaient-il pas de Florence ?

Le pere. Oui, mon bon ami. Ils protégèrent les beaux-arts : ils recueillirent les débris des lettres chassées de Constantinople par la barbarie des Turcs. Léon X, qui avait eu pour maîtres Ange Politien et Démétrius Chalcondyle, devint un élève digne de ces grands hommes. Pendant toute sa vie, il joignit le goût le plus fin à la magnificence la plus recherchée, et partagea son tems entre les plaisirs, la littérature et les affaires. Il excita les grands génies par ses bienfaits et par son accueil plus séduisant encore. Nous lui devons les meilleurs ouvrages des auteurs de l'antiquité, qui nous servent de modèles, et qui étaient ensevelis dans la poussière des bibliothéques.

Timante.

Timante. Je comprends que Léon X a pu éclairer l'Italie; mais qui est-ce qui a rendu cet important service à la France?

Le pere. Tous les savans de l'Europe ne composent qu'une seule famille, dont les connaissances se communiquent de proche en proche à tous les membres qui les répandent plus ou moins parmi leurs nations. Les Français eurent alors les Italiens pour maîtres, et préparèrent dès ce tems les merveilles qui immortalisèrent le beau siècle que l'on nomme le siécle de Louis XIV.

Timante. Mon papa, si vous me le permettez, je vous dirai ce que dans mes lectures, j'ai retenu de ces merveilles.

Le pere. Vous nous ferez plaisir.

Timante. Sous le règne de Louis XIV, il se fit une révolution générale dans nos arts, dans nos esprits et dans nos mœurs, qui influa sur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre; elle porta le goût en Alle-

magne, les sciences en Russie, et ranima l'Italie languissante depuis les derniers beaux jours du siècle des Médicis. Pendant ce siècle on vit éclore ces chef-d'œuvres d'éloquence, d'histoire, de poésie, qui feront à jamais la gloire du nom français. Le commandement des armées fut confié aux Condé, aux Turenne, aux Luxembourg, aux Créqui, aux Catinat, aux Villars. Corneille, Racine et Molière, dont vous nous avez fait lire quelques ouvrages, donnèrent au théâtre français la supériorité sur tous ceux de l'Europe. La Fontaine composa ses fables inimitables, que nous savons par cœur. Fénélon publia son Télémaque si propre à inspirer la justice et l'humanité. Poussin, le Sueur et le Brun devinrent dans leurs tableaux les émules des plus fameux peintres de l'Italie. Pujet fit des statues, qui égalent ce que les anciens nous ont laissé de plus parfait en ce genre. Quinault créa, pour ainsi dire, la

poésie lyrique, et Lully trouva le secret de donner à notre musique naissante de la douceur et des graces. Je n'ose parler de ces hommes célébres qui se sont distingués dans les sciences, tels que Descartes, Huygens, l'Hôpital, Cassini, etc., ils sont trop au-dessus de ma portée. Ce que j'ai toujours remarqué, c'est que, pendant ce règne, la discipline fut introduite dans les armées, la marine mise sur un pied formidable, les ports de Toulon, Brest et Rochefort élevés à grands frais, le fameux canal de Languedoc construit, et des manufactures de toutes espèces établies.

Le pere. Vous avez bien raison de regarder toutes ces choses comme des merveilles : nous y reviendrons souvent dans nos conversations; mais il faut aussi nous occuper de notre géographie ; dites-moi, Julie, qu'elles sont les bornes de l'Asie ?

Julie. Cette grande partie du monde est bornée au nord par la mer

qu'on appelle Glaciale et que voici : à l'orient, par l'Océan oriental, qui fait partie de la mer du Sud, et par un détroit qui la sépare de l'Amérique : au midi, par la mer des Indes, et à l'occident, par l'Europe et l'Afrique.

Le pere. Mes chers enfans, des quatre parties du monde connu, l'Asie est sans doute la plus remarquable. On croit que le genre humain y a pris naissance, et les autres parties de la terre ont reçu d'elle les sciences et les arts : elle a été le siège des anciennes monarchies des Assyriens, des Médes, des Perses et des Grecs. Apprenez-moi, Timante, quels sont les principaux souverains de l'Asie.

Timante. Ce sont, je crois, l'empereur des Turcs, celui de Russie, le roi de Perse, le Grand Mogol, l'empereur de la Chine et l'empereur du Japon.

Le pere. Montrez-moi, Julie, les pays que les Turcs possèdent en Asie.

Julie. Voilà d'abord la Natolie, qui est une grande presqu'île bornée au nord par la mer Noire, à l'occident par la mer de Marmora et l'Archipel, au midi par la Méditerranée, et à l'orient par l'Euphrate.

Le pere. Y a-t-il quelques villes dignes d'être remarquées dans cette province, Timante?

Timante. Mon papa, voilà Burse, qui a été la capitale de l'empire des Turcs avant qu'ils eussent conquis Constantinople. Je vois ici Smyrne sur l'Archipel. Cette ville est la plus commerçante de tout le Levant; et sur la côte au-dessus de Smyrne, j'apperçois Éphèse, autrefois si fameuse par son temple de Diane, qui était compté entre les sept merveilles du monde; mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, où l'on remarque encore quelques tristes restes de son ancienne splendeur. Ici est la province de Sourie, autrefois appellée Syrie. Alep en est la capitale. Dans la province de Phénicie, voici

Damas, presqu'au pied du fameux mont Liban ; elle a été la résidence des califes ommiades, ou de la seconde race des empereurs arabes. Ici était Tyr, qu'on nomme maintenant Sour. Il ne reste que des débris de cette superbe ville. Là, sur la méditerranée, est Tripoli, ville assez jolie.

Julie. Mon frère, remarquez-vous là tout proche le mont Liban, cette chaîne de montagnes partagées en six ordres, qui vont toujours en montant. On a parlé souvent des cèdres qui y croissent, et l'on dit qu'il y en a encore plusieurs d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses, que l'on croit aussi anciens que la terre qui les porte.

Le pere. N'est-ce pas ici qu'est placée la Judée ?

Timante. Oui, mon papa, c'était autrefois une terre fertile et abondante en toutes choses ; mais les turcs, dont elle dépend, l'ont réduite à un état déplorable. Voilà Jé-

rusalem, que l'on peut regarder comme la capitale de ce pays, mais qui a bien dégénéré de son ancienne grandeur.

Le pere. Voilà, je crois, l'Arménie majeure.

Julie. Ce pays est maintenant appellé la Turcomanie. Dans le Diarbeck, on trouve Bagdad, ville considérable, et Bassora qui ne l'est pas moins par l'étendue de son commerce. Voici la Géorgie, pays partagé entre les turcs et les persans.

Le pere. Les turcs ne possèdent-ils pas dans la méditerranée quelques îles qui dépendent de l'Asie?

Timante. Voilà l'île de Chypre qui fut prise en 1570 par les turcs sur les vénitiens: elle est fameuse pour la bonté de ses vins et de ses fruits. L'île de Rhodes fut conquise par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui en chassèrent les sarrazins l'an 1309. Soliman II, empereur des turcs, la reprit sur eux en 1522.

Julie. Mon frère, c'était à l'entrée du port de la capitale de cette île, qu'on avait élevé ce colosse gigantesque d'Apollon, haut de soixante-dix coudées, qui fut renversé par un tremblement de terre.

Le pere. Etablissez-nous, je vous prie, les bornes de l'Arabie.

Julie. Cette grande presqu'île est bornée à l'occident par la mer rouge, et l'Isthme de Suez, qui la sépare de l'Afrique : au midi, par la mer des Indes : à l'orient, par le golfe persique, et au nord, par le Diarbeck. Elle se divise en Arabie pétrée, Arabie déserte, et Arabie heureuse. Dans l'Arabie déserte sont les villes de Médine et de la Mecque. On voit à Médine le tombeau de Mahomet, mais il n'est permis qu'aux musulmans de le visiter. La Mecque est célèbre par la naissance de ce même Mahomet. L'Arabie heureuse, que les arabes appellent en leur langue Yémen, est le pays d'où nous vient le café le plus estimé.

Le pere. Disons quelques mots de la Perse.

Timante. Ce royaume est borné à l'occident par le Curdistan et l'Yrac-Arabi ; au nord, par la Géorgie et la Circassie, la mer Caspienne et le pays des Usbecs ; à l'orient par les états du Mogol, et au midi, par le golfe persique et la mer des Indes. La capitale de la Perse est Ispahan, ville superbe et bien peuplée. Cyrus fonda la monarchie des Perses : deux cents ans après, Alexandre le Grand la détruisit, et en éleva une nouvelle sur ses débris. Les successeurs de ce conquérant partagèrent la Perse, dont Séleucus obtint la meilleure partie. Les descendans de ce prince en furent dépouillés par Arsacès, qui fonda l'empire des parthes, et les arsacides furent détrônés par un persan que les grecs ont appellé Artaxercès. Ceux-ci furent détruits par les arabes, et depuis ce tems la Perse a été la proie des conquérans de l'Asie.

Le pere. Fort bien, Timante.

Timante. Mon papa, je voudrais pouvoir de même entrer dans quelques détails au sujet de l'Inde, qui tient un si grand espace sur cette carte, mais je ne l'ai pas assez étudiée pour vous en rendre un compte satisfaisant; je sais seulement que l'Inde se divise en trois parties; l'empire du grand mogol ou l'Indoustan, la presqu'île de l'Inde en deçà du Gange, qu'on appelle presqu'île occidentale, et la presqu'île au-delà du Gange, nommée presqu'île orientale.

Le pere. Nous reviendrons sur cet objet en lisant l'histoire; il suffit actuellement que vous sachiez que les habitans de l'Inde sont de deux sortes: les anciens sont les Indous, et les nouveaux qui sont les maîtres, se nomment Mogols. Genghiskan, fameux conquérant tartare ou mogol, s'empara d'une partie des Indes au treizième siècle. Deux cens ans après, Tamerlan, aussi mogol, y fit des conquêtes considérables, et ses des-

cendans chassés de la Perse en 1498, se réfugièrent aux Indes, et leur valeur y jeta les fondemens de ce puissant empire. Nous parlerons ensuite du fameux empire de la Chine, le plus ancien, puisqu'il compte deux cent trente-sept empereurs de vingt-deux familles différentes, dont Fo-Hi, le premier, vivait suivant les chinois, environ 4744 ans, avant notre ère républicaine.

Julie. Mon papa, on a dit que le gouvernement de la Chine était fondé uniquement sur les devoirs mutuels des pères et des enfans, et que c'est ce qui l'avait fait subsister jusqu'à présent.

Le pere. On a bien raison. L'empereur de la Chine, souverain despotique, est comme le père d'une grande famille, dont les enfans sont respectueusement soumis aux lois qu'il leur impose. Les gouverneurs de provinces sont les pères des pays confiés à leur garde; les commandans des villes en sont les pères, et tous,

liés réciproquement par les chaînes du devoir, ont affermi les fondemens de cet empire. Nous nous entretiendrons, après avoir jeté un coup d'œil sur les chinois, de la Tartarie et des îles du Japon ; mais cela ne se peut faire que l'histoire et la carte à la main, et lorsque nous serons parfaitement instruits de tout ce qui regarde notre Europe.

Timante. Que jugez-vous à propos que nous fassions maintenant ?

Le pere. Nous terminerons ici cet entretien, vous allez reprendre vos exercices, et demain je vous interrogerai sur l'histoire de Louis XIV, que je vous engage à relire avec attention, afin que vous puissiez satisfaire aux questions que je vous ferai.

VINGT-UNIÈME DIALOGUE.

LE PERE.

REPRENONS l'histoire de Louis XIV, Timante, nous en sommes restés au mariage

mariage du roi, en 1660; que s'est-il passé depuis?

Timante. Le fameux cardinal de Mazarin mourut l'année suivante. Le roi, qui par reconnaissance n'avait osé gouverner de son vivant, prit en main les rênes de l'état, et les tint avec une fermeté qui surprit dans un jeune monarque, qui n'avait montré jusqu'alors que du goût pour les plaisirs.

Le pere. Julie, que se passa-t-il d'important en l'année 1662?

Julie. L'ambassadeur d'Espagne ayant insulté à Londres l'ambassadeur de France, Louis XIV exigea une réparation authentique de cet affront: à cet effet, le roi d'Espagne envoya un ambassadeur extraordinaire qui, en présence de trente ministres étrangers, déclara que l'Espagne cédait pour toujours la préséance à la France. Quelques mois après, l'ambassadeur extraordinaire de France fut insulté à Rome par des corses, gens dont le principal métier

Z

était d'escorter les sbirres aux exécutions de justice ; il y eut un page de tué et quelques domestiques blessés. L'ambassadeur se retira à Florence, et Louis XIV se prépara à tirer une vengeance éclatante de cet assassinat. Il fit passer des troupes en Italie : mais en 1664, le pape Alexandre VII, pour détourner l'orage qui le menaçait, offrit toute satisfaction au roi. Il bannit les corses à perpétuité, et envoya en France le cardinal Chigi, son neveu, pour supplier le roi d'oublier ce qui s'était passé.

Le pere. La paix dont jouissait la France, ne fut-elle pas troublée ?

Timante. Philippe IV, père de la reine, étant mort, le roi qui avait des prétentions sur son héritage, marcha en Flandre pour les faire valoir ; il prit Charleroi, Ath, Tournai, Furnes, Armentières, Courtrai, Douai et Lille, en peu de mois. La conquête de la Franche-Comté, faite l'année suivante 1668, fut encore

plus rapide, et n'employa que trois semaines. La paix se fit au mois de mai avec l'Espagne. Louis XIV rendit la Franche-Comté, et garda les villes conquises en Flandre.

Julie. Pendant cette paix, Louis s'occupa à fortifier et à embellir le royaume. Il éleva l'hôtel des invalides, et l'observatoire fut bâti. Un corps de troupes, composé de quatre cent mille soldats, fut rangé sous le drapeau.

Timante. Cette brillante armée devint bientôt nécessaire, car Louis XIV, mécontent des hollandais, leur déclara la guerre le 7 juin 1672. Dès le mois précédent, il avait passé la Meuse avec cette armée, commandée sous lui par le prince de Condé et Turenne. Orsoi, Vésel, Rhinbergue, Emeric, Grol, furent réduites en six jours. Toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug dès que le roi serait au-delà du Rhin : il y fut bientôt. Ses troupes passèrent ce fleuve le 12 juin, en

présence des ennemis. On enlève plus de quarante places fortes en vingt-deux jours. Les provinces de Gueldres, d'Utrecht et d'Owerissel se rendent. Les états assemblés à la Haye se sauvent à Amsterdam avec leurs biens et leurs papiers. Dans cette extrémité, ils font percer les digues qui retenaient les eaux de la mer. Amsterdam fut alors comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. Comme il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé, le roi quitta son armée, et laissa Turenne et Luxembourg achever la campagne.

Le pere. Sans doute, Julie, que la Hollande fut bientôt obligée de demander grace ?

Julie. Non, mon papa, l'Europe effrayée des succès rapides du roi, était dès-lors conjurée contre lui. L'empereur, l'Espagne, l'électeur de Brandebourg, furent de nouveaux

ennemis de la France qu'il fallut combattre. Louis XIV s'empara de la Franche-Comté, Turenne entra dans le Palatinat, et y mit tout à feu et à sang : Schomberg battit les espagnols dans le Roussillon : le prince de Condé défit le prince d'Orange à Senef. Turenne qui avait passé le Rhin à Philisbourg, remporta plusieurs victoires sur Caprara, sur Charles IV, duc de Lorraine, sur Bournonville et sur l'électeur de Brandebourg; mais ce brave général, sur le point d'exécuter les plus grands desseins en Allemagne, fut emporté d'un boulet de canon le 27 juin 1765, et sa mort causa la perte de la bataille de Consarbrik, et celle de la ville de Trèves.

Le pere. Quelles furent, Timante, les suites de cette guerre?

Timante. En 1676, Vivonne secondé par Duquesne, lieutenant général de l'armée navale de France, gagna deux batailles contre Ruyter, amiral de Hollande, qui périt dans

la dernière, et qui fut regretté par Louis XIV comme un grand homme. Il prenait alors Condé, Bouchain, Aire et le fort de Linck. La campagne de 1677 s'ouvrit par la prise de Valenciennes et de Cambrai; l'une fut emportée d'assaut, et l'autre capitula. Le duc d'Orléans, frère unique du roi, gagna contre le prince d'Orange, la célèbre bataille de Cassel. Le maréchal de Créqui battit le prince Charles de Lorraine auprès de Strasbourg, et ayant passé le Rhin, prit Fribourg. En 1678, le roi se rendit maître de Gand et d'Ypres, tandis que le maréchal de Créqui mettait les ennemis en déroute au pont de Reinsfeld, et brûlait celui de Strasbourg.

Julie. Tant de succès forcèrent les ennemis à accepter la paix que Louis XIV leur offrait. Par le traité, la France resta en possession de la Franche-Comté, qui lui fut annexée pour toujours, et qui forme aujourd'hui les départemens du Doubs et

du Jura, d'une partie de la Flandre espagnole et de Fribourg. On rendit tout aux hollandais qui avaient été l'objet de cette guerre.

Timante. Mon papa, n'est-ce pas pendant qu'on signait cette paix à Nimégue, que le prince d'Orange, dans l'espoir de la retarder, vint attaquer le duc de Luxembourg à Saint-Denis, et fut battu par ce général.

Le pere. Justement : mais sa ruse et sa mauvaise foi dans cette circonstance, le couvrirent de honte.

Julie. Je sais bien que pendant la paix, la ville de Strasbourg se donna à la France, que les escadres françaises, sous le commandement de Duquesne, nettoyèrent les mers infectées par les corsaires de Barbarie, qu'Alger fut bombardée, ainsi que Gênes, qui avait vendu de la poudre aux Algériens, et des galères aux espagnols.

Timante. Ajoutez, ma sœur, que le doge de Gênes, accompagné de quatre sénateurs, vint à Versailles

s'humilier devant Louis XIV, et lui offrit toutes les satisfactions qu'il exigerait pour cette offense. Ce fut en 1685, que Louis XIV, poussé par des intrigans et des fanatiques, révoqua l'édit de Nantes, donné par Henri IV, en faveur des calvinistes. Cette révocation eut les suites les plus funestes par les violences dont on usa pour ramener les sectaires, contre lesquels il eût été plus convenable d'employer la douceur et les bons exemples. Près de cinquante mille familles sortirent en trois ans du royaume, et portèrent chez les étrangers les arts, les manufactures et les trésors de la France.

Le pere. Que se passait-il en Europe pendant ce tems?

Timante. Le duc de Savoie, l'électeur de Bavière, celui de Brandebourg et plusieurs autres princes, excités par le prince d'Orange, le plus implacable ennemi de Louis XIV, formèrent secrètement une ligue contre ce monarque, à laquelle se

joignirent l'empereur, le roi d'Espagne, et les autres confédérés de la dernière guerre. Cette ligue, connue sous le nom de ligue d'Ausbourg, éclata en 1687, et le projet conçu de chasser Jacques II du trône d'Angleterre, et d'y placer le prince Guillaume d'Orange, fut exécuté l'année suivante.

Le pere. Rappelez-nous, Timante, quelques événemens de cette guerre.

Timante. Le dauphin de France ouvrit la campagne par la prise de Philisbourg, et s'empara des bords du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Coblentz, mais les ennemis ayant réuni leurs forces, les français abandonnèrent à leur approche les places qu'ils avaient prises depuis le siége de Philisbourg. L'année 1690, le maréchal de Luxembourg gagna la bataille de Fleurus; le comte de Tourville défit dans la Manche les flottes d'Angleterre et de Hollande. Catinat, après avoir forcé le pas de Suze, prit Nice et Villefranche,

remporta la victoire de Stafarde contre le duc de Savoie. En 1691, nous prîmes Mons dans les Pays-Bas, Valence en Catalogne, Carmagnole et Montmélian en Savoie : mais en 1692, nous perdîmes la bataille navale de la Hogue ; cette perte fut compassée par la prise de la ville et des châteaux de Namur, par la victoire de Steinkerque, et par celle de Nerwinde en 1693. On ne fit rien d'éclatant en 1694, qui fut une année de disette pour la France ; mais en 1695, on prit Casal, dont les fortifications furent rasées. En 1696, le duc de Savoie fit sa paix avec la France, et cette paix particulière fut suivie d'une générale signée à Riswick le 10 octobre 1697. Louis XIV garda ce qu'il possédait en deçà du Rhin, et rendit ce qu'il avait conquis au delà.

Le pere. Nous diriez-vous bien, Julie, quel fut le sujet de la cruelle guerre qui s'éleva en 1701?

Julie. Charles II, roi d'Espagne,

mourut sans enfans en 1700. Par son testament, il laissa sa couronne à Philippe de France, duc d'Anjou, qui en prit possession sous le nom de Philippe V. Aussitôt toutes les puissances de l'Europe, alarmées de voir la monarchie espagnole soumise à la France, s'unirent presque toutes contre elle. La guerre commença par l'Italie, et les premières années furent mêlées de succès et de revers; mais en 1704, l'Espagne fut presque conquise par le Portugal, dont l'armée était fortifiée des troupes d'Angleterre et de Hollande. En Allemagne, nous perdîmes la bataille d'Hocstet, et en même tems cent lieues de pays. L'année 1705 nous fut plus favorable, et bien funeste à l'Espagne. Nice et Villefranche furent prises; le duc de Vendôme battit le prince Eugene à Cassano, et Villars garantit la Champagne d'invasion : mais Tessé leva le siége de Gibraltar, Barcelone se rendit à l'archiduc d'Autriche, le concurrent de Philippe V au trône

d'Espagne; Villeroi perdit la bataille de Ramillies, et les ennemis nous enlevèrent Gand, Anvers, Ostende et plusieurs autres villes.

Le pere. Timante, ne reprîmes-nous pas notre supériorité ordinaire les années suivantes?

Timante. Non, mon papa. Les ennemis s'emparèrent de Madrid en 1706. Nous tentâmes vainement de prendre Turin : le duc d'Orléans fut défait par le prince Eugene devant cette ville délivrée par cette bataille, qui entraîna la perte de presque tout ce que l'Espagne avait eu en Italie. En 1707, le maréchal de Villars eut quelques succès en Allemagne, et le maréchal de Bervick remporta à Almanza une victoire signalée, suivie de la réduction des royaumes de Valence et d'Arragon. L'année 1709 nous fut fatale dans tous les pays où nous faisions la guerre, et la rigueur de l'hiver qui nous enleva tout espoir de récolte, nous découragea entièrement. Les alliés prirent Gand,

Tournai et Mons, et gagnèrent la célèbre bataille de Malplaquet, si c'est remporter une victoire, que de laisser sur la place vingt-un mille hommes tués ou blessés. Le maréchal de Villars fut blessé, et le maréchal de Boufflers fit la retraite en si bon ordre, qu'il ne laissa ni canons ni prisonniers. Notre perte ne fut pas au-delà de huit mille hommes.

Le pere Que fit Louis XIV dans ces circonstances malheureuses?

Julie. Il demanda la paix, et offrit de l'argent aux alliés pour les aider à ôter la couronne à son petit-fils: ils eurent la barbarie d'exiger qu'il se chargeât seul de le détrôner, et il fallut continuer la guerre: cependant le duc de Vendôme rétablit les affaires de Philippe V en Espagne; par la victoire qu'il remporta à Villaviciosa; et malgré la continuité de nos désastres, nous commençâmes à respirer, par la suspension d'armes publiée entre l'Angleterre et la France, le 24 août 1711. L'année suivante,

la fortune se rangea sous nos drapeaux : le maréchal de Villars força les lignes des ennemis à Denain, il enleva un convoi considérable qui marchait au camp du prince Eugene, et prit Marchiennes, qui était l'entrepôt de toutes les munitions de guerre et de bouche des ennemis. Douai, le Quesnoy et Bouchain rentrèrent sous notre puissance. Tant d'avantages en une seule campagne, mirent les alliés hors d'état de continuer la guerre, et accélérèrent la conclusion de la paix générale. Elle fut signée à Utrecht par la France et l'Espagne, avec l'Angleterre, la Savoie, le Portugal, la Prusse et la Hollande, le 11 avril 1713, et avec l'empereur, qui contre ses intérêts avait continué la guerre, le 11 mars 1714.

Le pere. Louis XIV ne jouit pas long-tems du calme qui fut rendu à la France par cette paix. On ne peut lui refuser de grandes qualités ; mais elles ne servirent qu'à rendre le

peuple malheureux ; sa passion pour la guerre lui faisait fermer les yeux sur la misère et les vexations dont il accablait ce qu'il appelait ses sujets, pour satisfaire sa folle ambition ; on lui donna le nom de *grand*, mais il ne dut ce titre qu'aux vils flatteurs dont il était entouré ; il épuisa les finances par ses dépenses excessives ; il fut la cause première des malheurs qui ont accablé la France long-tems après sa mort, malheurs que n'a pu réparer Louis XV au milieu de ses débauches continuelles, ni le faible et indolent Louis XVI, son successeur, mais qui pourront trouver un terme dans une révolution sagement combinée et dirigée uniquement vers le bonheur général.

Julie. Ah ! nous allons maintenant parler de Louis XV.

Le pere. Réservons ce que nous avons à en dire pour un autre entretien. Nous dînons tous aujourd'hui chez votre oncle ; il y aura bonne compagnie, et il est de la décence de nous y rendre de bonne heure.

VINGT DEUXIÈME DIALOGUE.

LE PERE.

REPRENONS notre géographie où nous la laissâmes l'autre jour.

Julie. Nous en étions à la Tartarie, dans la division que nous tâchions de faire de l'Asie. Je vais, mon papa, vous en marquer les bornes, si je puis. Cette ligne, tracée sur la carte, me fait connaître qu'elle s'étend au nord, depuis les états des turcs, la Perse, l'Indoustan et la Chine, jusqu'à la mer glaciale. Je m'apperçois qu'elle est divisée en trois parties, la Tartarie chinoise et la Tartarie indépendante qui sont au midi, et la tartarie russienne que voilà au nord.

Le pere. La Tartarie chinoise appartient donc à l'empereur de la Chine ?

Timante. Oui, mon papa. Il y envoie des gouverneurs qui régissent

certaines provinces en son nom, et les autres sont sous la domination de quelques provinces tributaires de la Chine. A l'égard de la Tartarie indépendante, elle est partagée en différens princes ou khans, qui commandent à des peuples la plupart errans et courageux. La Tartarie russienne est seule presqu'aussi grande que les deux dont nous venons de parler, et s'étend au-delà du cercle Polaire; mais elle est stérile en grande partie, et couverte de bois du côté du septentrion; mais ce qui se trouve au midi serait fertile, s'il était cultivé comme les pays que la Russie y possède depuis environ deux siècles. Voilà le royaume de Casan, dont les russes se sont emparés, je pense, en 1552. On en tire beaucoup de sel, des fruits, des légumes, du bled, des pelleteries et des bois de construction. Voici celui d'Astracan, l'ancienne demeure des huns, qui passèrent en europe au quatrième et au sixième

siècles, avec beaucoup d'autres tartares.

Julie. Mon frère, cette grande étendue de pays ne renferme-t-elle pas la Sibérie, où mon papa nous a dit que les russes envoyaient les criminels d'état qui n'avaient pas mérité la mort?

Timante. Oui, ma sœur. Quoiqu'il y fasse un froid terrible, elle est habitée par différentes nations sauvages.

Le pere. Laissons cette contrée, et jetons les yeux sur les îles du Japon. Savez-vous, Julie, à qui nous en devons la découverte?

Julie. Aux portugais, qui y furent jetés par une tempête vers l'an 1540. Comme ils apprirent qu'il s'y trouvait beaucoup d'or et d'argent, ils y retournèrent, et firent leurs efforts pour y établir un commerce lucratif. On dit que ces îles ne sont pas fertiles, mais que l'industrie des habitans y supplée, et qu'on y recueille quantité de bled, d'orge, de millet, de riz et de thé.

Le pere. Ce peuple est donc industrieux ?

Timante. Il fabrique de très-belles porcelaines, et on lui doit cette justice, qu'il cultive avec succès les sciences et les arts. J'ai lu quelque part que ses usages étaient presque en tout opposés aux nôtres. Le noir est une couleur de réjouissance au japon, et le blanc est affecté pour le deuil. Le japonois préfère les dents noires aux blanches. Il salue du pied en le tirant un peu de la mule qu'il porte ; il boit toujours chaud, et trouve nos ragoûts et nos odeurs détestables.

Le pere. Les portugais doivent tirer des profits considérables de leur commerce du Japon ?

Timante. Il ne leur est plus permis d'y aborder. Les hollandais seuls jouissent de cet avantage.

Le pere. Je vois encore beaucoup d'îles sur la carte.

Timante. Celles-ci sont appellées îles Mariannes. Le fameux naviga-

teur Magellan les découvrit en 1520, et elles sont sous la domination des espagnols. Voici les îles Philippines, nommées ainsi du nom de Philippe II, roi d'Espagne, sous le règne duquel les espagnols s'y sont fixés en 1564; elles sont en si grand nombre, qu'on en compte jusqu'à douze cents. Manille est la plus considérable de toutes. Il s'y fait un commerce considérable. Ici, au midi des Philippines, dans la zone torride, sont les îles Moluques, aussi découvertes par Magellan. Après avoir été possédées par les espagnols et les portugais, elles sont tombées au pouvoir des hollandais en 1600. Elles sont célèbres par le clou de girofle, la muscade et les autres épiceries qu'on en tire. A l'occident des Moluques, en deça et au-delà de l'équateur, je trouve les îles de la Sonde, dont les habitans, appellés malais, obéissent à des sultans. L'intérieur du pays est habité par des noirs. C'est dans l'île de Sumatra, une des Moluques,

qu'est le royaume d'Achem, dont le peuple est mahométan, aussi bien que le roi. Dans l'île de Java, les hollandais ont l'importante ville de Batavia, où il se fait un commerce considérable. Ici sont les îles Maldives, possédées par un roi mahométan : là est la fameuse île de Ceylan, dont le milieu appartient au roi de Candy, et les côtes aux hollandais.

Le pere. Je vois que vous commencez à voyager avec aisance sur la carte de l'Asie. Passons à celle de l'Afrique, non pour la détailler, mais au moins pour en prendre une idée.

Julie. J'en sais déjà quelque chose. L'Afrique s'étend depuis le premier degré de longitude jusqu'au soixantedixième. Comme elle est coupée presque en parties égales par l'équateur, sa latitude méridionale est depuis le premier degré jusqu'au trente-cinquième, et sa latitude septentrionale depuis le premier de-

gré jusqu'au trente-septième. C'est une grande presqu'île, qui n'est jointe au continent de l'Asie que par l'isthme de Suez.

Le pere. Comment divisez-vous l'Afrique, Timante ?

Timante. En trois parties principales. 1°. La partie septentrionale, qui contient l'Egypte, à l'orient; la Barbarie, à l'occident; et le Sara ou Désert, à son midi. 2°. La partie du milieu qui renferme, d'occident en orient, la Guinée, la Nigritie, la Nubie, et l'Abyssinie. 3°. La partie méridionale, qui comprend à l'occident, le Congo; au milieu, la Cafrerie pure, qui s'étend jusqu'au cap de Bonne-Espérance; et à l'orient, la Cafrerie mêlangée, qui renferme les côtes de Zanguebar et d'Ajan.

Le pere. Dites-nous un mot de l'Egypte ?

Timante. Cette grande contrée de l'Afrique a environ deux cents lieues de long, sur cinquante de large en quelques endroits, et beaucoup moins

dans d'autres. Le Nil qui la traverse, en fertilise les terres par ses débordemens périodiques, et le limon qu'il y dépose. Les peuples y vivent longtems, les animaux y sont très-féconds: les femmes ont ordinairement deux enfans, et quelquefois plus. Ce pays est si fertile en bled, qu'on l'appellait le grenier de l'empire romain, et qu'il en fournissait depuis une très-grande quantité aux turcs, qui en étaient les maîtres avant que les français s'en fussent emparés. Jadis les égyptiens étaient renommés par leur sage politique, par leur amour pour les sciences et les arts; mais depuis ils ont bien dégénéré, et l'ignorance et la barbarie sont aujourd'hui leur partage. On les accuse, quoique spirituels et industrieux, d'être fainéans, fourbes, avares et fort adonnés au larcin. Entre cent villes célèbres, dont le nom seul existe, le Caire est maintenant l'unique ville considérable de l'Egypte.

Le pere. Fort bien. Et vous, Julie,

ne nous direz-vous rien de la Barbarie ?

Julie. La voilà, mon papa, qui s'étend depuis l'Egypte jusqu'au delà du détroit de Gibraltar, le long de la mer méditerranée, et un peu dans l'océan. Le mont Altas la sépare en deux parties. Dans la première, je découvre les royaumes ou républiques de Tripoli, de Tunis et d'Alger, et le royaume de Maroc, de qui dépend celui de Fez. La plupart des peuples qui habitent ces états ne vivent que de pirateries. Ils suivent la religion de Mahomet ; et, excepté l'empire de Maroc, ils sont sous la protection du grand seigneur. L'empereur de Maroc est un prince fort puissant, dont les prédécesseurs, qui se disent descendans de Mahomet, ont fondé cet empire il y environ quatre-vingts ans. Entre le Bilédulgerid et la Nigritie est le désert de Sara, où la sécheresse est si grande, qu'on fait cent lieues sans rencontrer une goutte d'eau. Dans

la Guinée que voici, on ne connaît que deux saisons, l'été et l'hiver, ou la saison des pluies. Les nègres qui l'habitent dépendent de plusieurs rois.

Le pere. Ne vois-je pas la Nubie ?

Timante. Oui, mon papa, c'est un grand royaume, borné au nord par l'Egypte ; à l'orient en partie par la mer rouge, et en partie par la côte d'Abech ; à l'occident par la Nigritie, et au midi par l'Abyssinie. Ce pays fournit de l'or, du musc, de l'ivoire, du bois de sandal, et de bons chevaux. L'Abyssinie est gouvernée par un empereur absolu, auquel ses sujets donnent le nom de Négus, et on dit qu'il n'y a point de villes dans cette contrée. Je ne vous parlerai point du royaume de Loango, de celui de Congo, de celui d'Angole, où les portugais font un grand commerce d'esclaves, ni de celui de Benguele, qui est une dépendance du gouvernement d'Angole : mais je m'arrêterai avec plaisir à cette grande

contrée qu'on appelle la Cafrerie, parce qu'elle renferme le cap de Bonne-Espérance.

Le pere. Vous nous avez déjà parlé de ce cap. Pourquoi lui a-t-on donné le nom de Bonne-Espérance ?

Timante. Ce cap est la pointe la plus méridionale de l'Afrique. Il fut découvert pour la première fois en 1486, par Barthelemi Diaz, amiral portugais. Une tempête violente qu'il venait d'essuyer, lui fit donner le nom de cap des Tourmentes ; mais Jean II, roi de Portugal, changea ce nom en celui de Bonne-Espérance, dans l'idée qu'il avait conçue, que la découverte de ce cap faciliterait bientôt le moyen de parvenir aux Indes orientales. Il y a sur la côte de la Cafrerie, qu'on divise en deux parties, savoir, celle de Zanguebar, depuis le golfe de Sosala, jusqu'à l'équateur, et celle d'Ajan, depuis l'équateur jusqu'au cap Guardafui ; il y a, dis-je, plusieurs royaumes.

Le pere. En parcourant les rela-

tions des principaux navigateurs, nous entrerons dans un plus grand détail à ce sujet. Nommez-moi seulement, Julie, les grandes îles qui sont sur les côtes orientales et occidentales d'Afrique.

Julie. Voilà Madagascar. C'est la plus grande île qu'on connaisse. Elle a environ deux cents cinquante lieues de long, sur cent vingt de large, et l'on croit qu'elle a huit cents lieues de tour. Voilà l'île de la Réunion, à l'orient de Madagascar, qui appartient à la France, ainsi que l'île Maurice, découverte par les Portugais, possédée jusqu'en 1711, par les Hollandais, et maintenant au pouvoir des Français, qui la nomment l'île de France. Les îles de Comore et l'île de Socotora sont gouvernées par des princes mahométans. Voilà toutes les îles qui se trouvent sur la côte orientale de l'Afrique.

Timante. Celles situées sur la côte occidentale sont, du nord au sud, les Canaries qui appartiennent aux

Espagnols; l'île de Madère, au nord; les îles du Cap verd, à l'ouest de la Guinée; celle de Saint-Thomas, et quelques autres près de la ligne, sont aux Portugais, et l'île de Sainte-Hélène qui est aux Anglais.

Le pere. Passons actuellement à l'Amérique, il est nécessaire d'en avoir une légère connaissance, si vous voulez lire l'histoire du nouveau monde. Voyons, ma chère Julie, ce que vous pouvez nous en dire.

Julie. L'Amérique est un vaste continent, qui, à l'orient, est baigné par la mer du Nord, et à l'occident, par la mer du Sud, qu'on nomme aussi mer Pacifique, parce que Magellan, pendant quatre mois qu'il y vogua, n'y essuya aucune tempête. Au nord il est borné vers le soixante-cinquième degré de latitude septentrionale, par un pays dont on ne connaît point les limites; au midi il a le détroit de Magellan et la terre de feu. On dit que l'Amérique a environ cent degrés de largeur, mais

d'une façon fort inégale, et à peu près cent vingt de longueur, puisque sa longitude est entre le deux cent cinquante degré, et le trois cent quarante-cinquième : sa latitude septentrionale s'étendant jusqu'au delà du soixante-cinquième degré, et sa latitude méridionale jusqu'au cinquante-cinquième degré environ.

Le pere. Vous rappellez-vous bien, Timante, ce que c'est qu'un degré ?

Timante. Vous nous avez dit l'autre jour que les degrés de latitude sont tous égaux, et ont chacun vingt-cinq lieues communes de France, ou vingt lieues marines. Ceux de longitude, au contraire, n'ont cette étendue que sous l'équateur, et depuis ce cercle jusqu'aux pôles, ils vont toujours en diminuant ; mais leur diminution ne devient bien sensible que vers le trentième degré de latitude, où ces degrés n'ont plus que vingt-deux lieues. Vers le quarante-neuvième ils n'ont plus que seize lieues : vers le soixantième, ils ne valent que

douze lieues : vers le soixante-dixième, ils n'ont plus que huit lieues : vers le quatre-vingtième, quatre lieues, et enfin vers le quatre-vingt-neuvième, environ un quart de lieue. Je me rappelle encore que dans les globes et les mappemondes, on marque les degrés de longitude sur l'équateur, et ceux de latitude sur le grand méridien. Sur cette carte de l'Amérique, je vois les longitudes marquées en haut et en bas, et les latitudes sur les côtés à droite et à gauche.

Le pere. Fort bien. Dites-moi, Julie, de qui l'Amérique a reçu son nom ?

Julie. Du Florentin Améric Vespuce, qui ayant été reçu comme marchand, ou simple passager, sur une flotte qui partit en 1499, et n'ayant guère vu que les pays où Christophe Colomb avait été avant lui, osa publier des relations dans lesquelles il prétendait avoir découvert la terre ferme, et ravit ainsi à

ce grand homme la gloire de donner son nom à l'Amérique.

Le pere. Mais pourquoi appelle-t-on aussi l'Amérique, le nouveau monde ?

Julie. C'est parce que ce grand continent n'a été découvert qu'à la fin du quatorzième siècle.

Le pere. Timante, faites-nous la division de l'Amérique.

Timante. La nature semble avoir partagé ce pays en deux grandes portions, la septentrionale et la méridionale, qui sont jointes par cet isthme, qu'on nomme de Panama. On trouve, dans l'Amérique septentrionale, les terres arctiques ou inconnues, les possessions anglaises, qui sont le Canada, l'Arcadie, la Louisiane orientale, et l'île de Terre-neuve ; les États-Unis, qu'on appellait ci-devant la nouvelle Angleterre ; au sud-est du Canada, la Floride, qui s'étend, comme vous voyez, depuis la Caroline jusque vers ce fleuve qu'on nomme le Mississipi ; le Mexi-

que, le nouveau Mexique, la Californie, les nouvelles découvertes que voilà à l'ouest du Canada, les îles Lucayes et Antilles. Dans l'Amérique méridionale, vous remarquez la Terre-ferme, au septentrion : le Pérou et le Chili, à l'occident : le pays des Amazones, dans le milieu : le Brésil et la Guyane, à l'orient : le Paraguai, et la terre Magellanique, au midi.

Le pere. L'Amérique n'a-t-elle pas plusieurs golfes?

Julie. Elle en a deux principaux : le golfe de Saint-Laurent, au nord-est, entre l'île de Terre-neuve et l'Arcadie, et celui du Mexique, dans lequel se jète le Mississipi. Il y a aussi trois caps, le cap Breton, celui de la Floride, et le cap Saint-Augustin, sur la côte du Brésil. La rivière des Amazones, qui prend sa source dans le Pérou, et traverse d'occident en orient toute l'Amérique méridionale, est la plus grande rivière du monde. On croit qu'elle a douze cents lieues de cours.

Le pere. Dites-nous quelque chose du Mexique ?

Timante. Il fut découvert, en 1518, par Jean Griljalva, Espagnol. Fernand Cortez fit la conquête de tout le pays en trois ans. La police et la magnificence de l'empire du Mexique, causèrent beaucoup d'admiration aux Espagnols, lorsqu'ils y abordèrent.

Le pere. Que savez-vous du Pérou, que vous nous avez dit être dans l'Amérique méridionale ?

Julie. Les Espagnols s'en rendirent maîtres en l'année 1533, sous la conduite de Pizaro. Ce pays était gouverné par des rois qu'on nommait Incas, qui y régnaient depuis quatre cents ans. Une division survenue entre les deux fils de l'empereur Huayva-Capac, fournit aux Espagnols les moyens de s'emparer de cette riche contrée. Les anciens naturels du pays ont les cheveux longs, noirs et plats, et n'ont point de barbe : leur couleur tire sur celle du cuivre, mais ceux

qui vivent au bas de la fameuse chaîne de montagnes appellée la Cordélière, sont presque aussi blancs que nous.

Le pere. Bornons-nous à ce coup-d'œil. Nous reviendrons souvent sur cette carte le livre à la main. Il est important de faire marcher d'un pas égal la géographie et l'histoire, c'est l'unique moyen d'assurer les faits qui doivent nous être toujours présens. Demain...

Julie. Demain, mon papa, si vous le trouvez bon, vous aurez la complaisance de nous interroger sur les événemens du règne de Louis XV. Depuis que vous nous avez promis de le faire, nous n'avons pas cessé, mon frère et moi, de parcourir tous les livres que vous nous avez confiés, et qui pouvaient nous en instruire.

Le pere. Ma bonne amie, c'est dans la conversation qu'on peut légèrement parcourir des faits; mais il est à propos de les lire avec réflexion, lorsqu'on veut qu'ils se gravent dans notre mémoire.

Julie. Je me suis trompée de terme; car je vous proteste, mon papa, que nous avons lu ces livres avec toute l'attention dont nous sommes capables.

VINGT-TROISIÈME DIALOGUE.

LE PERE.

VOUS venez de soutenir une rude épreuve, mes chers enfans.

Julie. J'ai été bien déconcertée, je l'avoue; mais heureusement mon frère est venu à mon secours.

Timante. Oh! ce que j'ai dit, c'est tout bonnement, et sans espérance de vous tirer d'embarras: par bonheur que mon oncle s'est contenté de ma réponse, et vous vous êtes fort bien tirée d'affaire dans la suite de la conversation.

Le pere. J'adopte votre définition, Timante, faites-moi le plaisir de me la répéter. Quest-ce que la vertu?

Timante. C'est, du moins je le crois, mon papa, ce sentiment qui nous porte à préférer les autres à nous-mêmes.

Julie. A merveille, mon frère, je me ressouviendrai toute ma vie de cette définition, qui était dans mon cœur, et qui n'a pu passer sur mes lèvres.

Le pere. Voilà la vertu clairement définie ; vous connaissez certainement le vice, qui lui est contraire, et je n'ai pas besoin de vous engager à pratiquer l'une et à fuir l'autre. Venons au règne de Louis XV. Vous, Timante, expliquez-nous en quel état se trouvait la France, lorsqu'il monta sur le trône.

Timante. Louis XV, né le quinze février 1710, est monté sur le trône le premier septembre 1715, par la mort de Louis XIV, son bisaïeul, arrivé ce même jour après un règne de soixante-douze ans. La France était alors en paix avec tous ses voisins, mais les finances de l'état se trouvaient

trouvaient fort dérangées. Philippe, duc d'Orléans, premier prince du sang, est déclaré régent du royaume. Il permet l'établissement d'une banque générale, sous le nom de Law. Cette banque a précédé ce fameux systême, qui avait pour but d'acquitter les dettes de la France et de l'enrichir, et qui a pensé la ruiner sans ressource.

Le pere. N'eumes-nous pas une guerre à soutenir en 1718?

Julie. Oui, mon papa; le roi d'Espagne, jaloux de l'autorité qu'avait le prince régent en France, voulut la lui ravir; et son ambassadeur à Paris, le prince de Callemare, convaincu d'exciter un soulèvement en France, fut arrêté et renvoyé en Espagne. La guerre fut déclarée au roi d'Espagne, mais elle fut de courte durée.

Le pere. Apprenez-nous, Timante, le motif de la guerre qui s'éleva en 1733.

Timante. Frédéric Auguste, roi

de Pologne et électeur de Saxe, venait de mourir. La diète de Pologne assemblée pour l'élection d'un roi, arrête que les seuls Gentilshommes Polonais pourront prétendre à la couronne, et que tout autre que le primat du royaume ne pourra proclamer le roi, sous peine d'être déclaré ennemi de la patrie. Le roi Stanislas se rend en Pologne, et Louis XV fait partir une escadre pour la mer Baltique. Pendant ce tems, trente mille Russes, sous les ordres du général Lasci, s'approchent de Varsovie pour favoriser l'élection du nouvel électeur de Saxe, fils du feu roi : mais les Polonais, qui voulaient un roi patriote, élisent d'une voix unanime Stanislas Leczinski, malgré les menaces de la Russie. Toutefois, à l'arrivée des troupes Russiennes, la diète se dissipe et le roi Stanislas se retire à Dantzick, avec ceux de son parti. Le général Lasci, maître du pays, convoque une assemblée à Prague, et l'electeur de Saxe est élu.

Le pere. Savez-vous, Julie, qui avait excité les Russes à s'opposer à l'élection du roi Stanislas?

Julie. L'Empereur; et ce fut ce qui engagea Louis XV à lui déclarer la guerre, de concert avec les rois d'Espagne et de Sardaigne.

Le pere. Quelles furent les suites de la guerre de Pologne?

Timante. Le roi Stanislas, réfugié à Dantzick, avec une partie de la noblesse Polonaise, s'y voit assiégé par les Russes. Les troupes Françaises, amenées par l'escadre du roi, ne peuvent pénétrer dans la ville; et après un mois de combats qu'elles soutiennent dans leur camp, elles capitulent et se rendent prisonnières de guerre. Le roi Stanislas se sauve de Dantzick, à travers la flotte Russienne qui croisait dans la rade; et les seigneurs Polonais qui s'étaient renfermés dans cette ville avec le roi, sont forcés de reconnaître l'électeur de Saxe, et de lui prêter serment de fidélité.

Le pere. Julie, comment se termina cette guerre?

Julie. Par des préliminaires qui servirent de base au traité de paix, par lequel Stanislas fut obligé d'abdiquer la couronne de Pologne, dont il serait néanmoins reconnu roi, et conserverait les honneurs, et serait mis en possession des duchés de Lorraine et de Bar.

Le pere. La France jouit-elle longtems de la paix?

Julie. Non, mon papa, l'empereur Charles VI étant mort le 20 octobre 1740, l'électeur de Bavière réclame sa succession, en vertu des droits, qui paraissent anéantir les dispositions de l'empereur défunt, en faveur de Marie Thérese.

Le pere. Quand l'électeur de Bavière fut-il élu roi des Romains?

Timante. Le 24 janvier 1742. Le 31 il fit son entrée dans Francfort, et il fut élu empereur et couronné le 12 février suivant.

Le pere. Que se passait-il dans ses états pendant ce tems?

Timante. Ils étaient envahis par les autrichiens; mais ce malheur aurait été bientôt réparé, si le roi de Prusse n'eût pas signé le fameux traité de paix de Breslaw, par lequel la reine de Hongrie lui cédait, à perpétuité, toute la Silésie et le comté de Glatz. Alors, les français se voyant sur les bras toutes les forces de la maison d'Autriche, parviennent, à force de valeur, à se retirer sous le canon de Prague. Ils y sont investis, et proposent de remettre la ville à la reine, à condition qu'ils auront la liberté de se retirer où ils jugeront à propos avec les armes, l'artillerie et le bagage. Cette proposition est refusée, et on veut les avoir prisonniers de guerre. Pendant un mois on les bloque, mais sans succès; on ouvre la tranchée, et les ouvrages sont aussi-tôt détruits qu'élevés. Une nouvelle armée française marche au secours de celle qui est enfermée. L'ennemi quitte alors Prague, mais il y revient, et c'est

dans ce tems que le Maréchal de Belle-Isle effectue le projet de sortir de la ville avec onze mille hommes de pied, et trois mille deux cent cinquante chevaux, avec trente pièces de canon et des vivres pour douze jours. Il traverse trente-huit lieues de pays dévastés et couverts de neiges, et arrive à Égra sans avoir pu être entamé dans cette pénible route. Le général Chevert, resté dans Prague, avec six mille soldats, presque tous blessés, par sa noble contenance, obtint les honneurs de la guerre, et se retira à Égra, où était déjà arrivé le maréchal de Belle-Isle. Cette retraite doit être mise au nombre des plus fameux exploits militaires.

Le pere. Timante, après sa retraite de Bohême, le maréchal de Belle-Isle resta-t-il long-tems à Égra?

Timante. Non, mon papa, il conduisit l'armée française par le haut Palatinat; et après lui avoir fait prendre le chemin de Spire, où elle de-

vait passer le Rhin, il se rendit à Francfort.

Le pere. Ne touchons-nous pas à l'époque de la mémorable bataille de Fontenoi ?

Julie Oui, mon papa. Le roi assiégeait Tournai (mai 1745). Les alliés, commandés par le duc de Cumberland, s'avancent pour faire lever ce siège. La bataille s'engage, les anglais font des prodiges de valeur; mais la victoire se déclare en faveur des français, les ennemis perdent quinze mille hommes et quarante pièces de canon. Tournai se rend, Gand, Bruges, Oudenarde, Dendermonde, Ostende, Nieuport, et Ath se soumettent.

Le pere. Donnez-nous une idée de la campagne de 1741 ?

Julie. Elle s'ouvrit en Flandre par la prise de plusieurs places sur les hollandais, et dès le 2 juillet, le roi gagne en personne la bataille de Laufeld sur le duc de Cumberland. Les ennemis perdent plus de dix mille

hommes, seulement à l'attaque du village de Laufeld. Ils abandonnent vingt-neuf pièces de canon, deux paires de tymbales, et nombre de drapeaux et d'étendards. Le 15 septembre, la forte ville de Berg-op-zoom est prise d'assaut par le comte de Lowendalh, qui pour récompense fut fait maréchal de France. Pendant ces succès, les autrichiens tentaient une invasion dans la Provence, et étaient repoussés par le maréchal de Belle-Isle. Cette guerre si glorieuse pour les armes françaises, finit le 18 octobre 1748, que le traité de paix fut signé à Aix-la-Chapelle, entre les parties belligérantes. Le roi renonça à toutes ses conquêtes.

Le pere. Puisque nous sommes en haleine, parcourons rapidement ce qui nous reste de notre histoire, ou rappelez-m'en les traits qui vous ont paru les plus frappans.

Timante. Mon papa, ce fut immédiatement après la paix d'Aix-la-Chapelle, que les tentatives ordon-

nées par le gouvernement, pour parvenir à faire en France de la porcelaine semblable à celle de Saxe, ayant réussi, le roi établit une manufacture de cette porcelaine dans le château de Vincennes. Elle a depuis été transportée à Sève.

Julie. La guerre se ralluma de nouveau en 1755, nous pénétrâmes encore en Allemagne. Le maréchal d'Estrées gagnait la bataille d'Hastembeck sur le duc de Cumberland, et s'emparait de l'électorat d'Hanovre, et des états de Brunsvick, de Zell, de Lunebourg et de Wolfembutel. Ainsi le roi d'Angleterre qui, en haine de l'alliance de la France et de l'Autriche, avait suscité une guerre à l'impératrice reine, vit les français dans ses états héréditaires, au moment qu'il croyait avoir pris de justes mesures pour les en écarter.

Le pere. Quelles furent les suites de ces avantages?

Timante. Le maréchal de Richelieu arrive en Westphalie avec les

troupes qui sont sous ses ordres, et comme il prend le commandement des deux armées, il pousse les anglais devant lui, et les oblige de se retirer auprès de Stade, où ils auraient été forcés de se rendre prisonniers de guerre, si l'on n'avait eu la facilité de leur accorder un armistice, et la liberté d'évacuer le pays. Dès le 25 décembre, malgré la convention faite à Closterseven, ils reprennent les armes. En 1758, les anglais nous enlèvent quelques vaisseaux, et s'emparent de Louisbourg; ils font trois descentes infructueuses en Bretagne. Celle de Saint-Briac leur fut la plus fatale. Le duc d'Aiguillon les joignit le 11 septembre à Saint-Cast, les força de se rembarquer précipitamment, leur prit sept cents hommes, et leur causa une perte de plus de quatre mille de leurs meilleurs soldats. Pendant l'année 1759, nous n'eumes que des désastres sur mer, et les anglais nous prirent la Guadeloupe et Québec. Le duc de Broglie

bat le prince Ferdinand de Brunsvick à Berghen, près Francfort, et ce prince est encore défait à Minden par le maréchal de Contades.

Le pere. Enfin, ne touchons-nous pas au moment desiré de la paix, devenue nécessaire à toutes les puissances ?

Timante. Les préliminaires en furent signés à Fontainebleau au mois de novembre 1762, et le traité entre le roi, le roi d'Espagne, et le roi de la Grande-Bretagne, auquel le roi de Portugal accéda par un acte particulier, fut signé à Paris le 10 février 1763.

Le pere. Se passa-t-il quelqu'événement intéressant depuis cette époque jusqu'à la mort du roi ?

Julie. La France jouit alors de la paix au dehors, mais il n'en fut pas de même au dedans; elle fut longtems troublée par les différends qui s'élevèrent entre la cour et les parlemens qui furent exilés jusqu'à la fin de son règne.

Le pere. Quand mourut Louis XV?

Timante. Il mourut en 1774, haï et détesté des français, dont il avait depuis long-tems perdu l'estime.

Le pere. Pourquoi cela ?

Timante. Au commencement de son règne, il avait donné les plus belles espérances : la nature l'avait doué de toutes les qualités nécessaires pour bien gouverner ; mais au lieu d'en faire usage, il préféra se plonger dans la débauche et le libertinage ; il confia le timon des affaires à des ministres souvent ineptes, presque toujours fripons, qui ne songeaient qu'à s'enrichir de la dépouille des peuples. Plaignons les nations obligées de vivre sous le gouvernement d'un tel roi... !

Le pere. Julie, dites-nous ce que vous savez des commencemens du règne de Louis XVI ?

Julie. Louis XVI succéda à son ayeul en 1774, à l'âge de 19 ans ; il parut vouloir réparer les fautes de son prédécesseur ; il rappela les par-

lemens ; peu capable de gouverner par lui-même, il confia le gouvernement à des ministres qui jouissaient de l'estime générale ; mais la corruption se glissa bientôt à la cour, et ces belles espérances furent promptement évanouies.

Le pere. Louis XVI eut-il quelque guerre à soutenir ?

Timante. A peine fut-il monté sur le trône, que la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, au sujet de la nouvelle Angleterre qui s'était soustraite à l'obéissance des anglais, et qui fut reconnue indépendante par le traité de Versailles, en 1783, sous le nom d'États-Unis.

Le pere. Terminons ici cet entretien ; les événemens qui ont eu lieu depuis cette époque, jusqu'à celle de la convocation des états-généraux, sont trop peu intéressans pour trouver place ici ; il vous suffit de savoir que la faiblesse et l'insouciance de Louis XVI, l'empêchèrent de s'opposer aux désordres d'une cour corrompue,

et aux dilapidations énormes qui épuisèrent les finances, mirent la France à deux doigts de sa perte, et amenèrent notre révolution, qui réparera, mais ne peut réparer que lentement les malheurs dont le peuple fut long-tems la victime. Demain, les principaux événemens de cette révolution feront le sujet de notre entretien; je vous exhorte à lire avec attention l'ouvrage que je vous ai donné, qui traite de cette matière, afin que vous puissiez me répondre sur les questions que je vous ferai.

XXIVe. DIALOGUE.

LE PERE.

Nous avons consacré cette journée à nous entretenir sur la révolution française, et sur les principaux événemens auxquels elle a donné lieu; voyons, Timante, et vous Julie, si

vous avez tiré quelque fruit de la lecture de l'ouvrage que je vous ai confié, et dans lequel vous avez dû puiser des notions satisfaisantes sur cette matière. Pouvez-vous me dire, Timante, quelles sont les causes qui ont amené cette révolution ?

Timante. L'épuisement des finances, mais plus encore les ouvrages philosophiques de quelques écrivains célèbres tels que J. J. Rousseau, Voltaire, Helvétius, Raynal et tant d'autres dont les noms passeront à la postérité, que ne cessaient d'éclairer les peuples sur leurs droits et leurs véritables intérêts.

Le pere. A quoi attribuez-vous l'épuisement des finances ?

Timante. Il faut pour cela remonter au règne de Louis XIV. Les guerres ruineuses qu'il eut à soutenir et principalement celle de la succession d'Espagne, qui mit la France à deux doigts de sa perte, leur portèrent un coup qu'une bonne administration et une sage économie

eussent pu parer ; mais le régent adopta avec trop d'avidité le systême d'un écossais, nommé Law, qui enrichit quelques particuliers et surtout son auteur, mais appauvrit le peuple et l'état. Louis XV, loin d'y porter remède s'abandonna aux débauches les plus honteuses : toujours environné de femmes et de vils courtisans, il leur prodigait les revenus de l'état. Louis XVI, peu capable de remédier par lui-même au mal qui allait toujours croissant, ne sut pas même s'opposer aux coupables dissipations d'une cour vile et corrompue qui s'embarrassait peu des larmes que ses folles dépenses coûtaient au peuple ; enfin la mesure était comblée, tous les moyens, toutes les ressources étaient épuisés : les parlemens refusaient d'enregistrer les nouveaux impôts dont on voulait encore accabler les français pour contenter l'avidité des princes et des courtisans ; on demandait à grands cris la convocation des états-géné-



raux; enfin Louis XVI, voyant qu'il n'y avait plus d'autre ressource, consentit à assembler les états, et les convoqua pour le premier mai 1789.

Le pere. Fort bien, Timante, je suis content de la manière claire et précise avec laquelle vous avez répondu ; cela me fait augurer que dans la suite de cet entretien, vous satisferez également bien aux différentes questions que je pourrai vous faire ; j'attends de votre sœur la même exactitude et la même précision ; dites-moi, Julie, ce que l'on entendait par états généraux.

Julie. Les états généraux étaient la réunion des trois ordres qui composaient l'état : le clergé, la noblesse et le tiers-état : le clergé se composait des ministres du culte catholique qui était alors dominant en France. La noblesse, d'un certain nombre de familles privilégiées qui transmettaient leurs titres à leur postérité, et qui partageaient entre

elles exclusivement les honneurs et les dignités : le tiers-état, le plus respectable des trois ordres, parce qu'il était le plus utile, était composé des hommes de loi, des négocians, marchands, laboureurs, artisans, et généralement de cette classe d'hommes dont le travail et l'industrie procuraient au gouvernement les moyens de pourvoir à la sûreté et à la prospérité de l'empire.

Le pere. Que se passa-t-il depuis la réunion des états-généraux jusqu'au 14 juillet, première époque de notre révolution ?

Julie. Les premiers jours furent employés à la vérification des pouvoirs ; on éleva ensuite la question de savoir si on opinerait par ordre ou par tête : le tiers-état se constitua en assemblée nationale, invitant les deux autres ordres à se réunir à lui. Le 21 juin, le roi vint à l'assemblée, il y prononça un discours par lequel il paraissait vouloir rapprocher les partis ; après s'être re-

tiré, il envoya ordre à l'assemblée de se séparer ; *allez dire à ceux qui vous envoient*, s'écrie un orateur célèbre, *que nous ne sortirons d'ici que par la puissance des baïonettes.* Le lendemain toutes les avenues de la salle étaient gardées, un jeu de paume sert d'asyle aux députés ; ils y tinrent, sous la présidence de Bailly, cette fameuse séance qui sera à jamais célèbre dans les annales de notre révolution. Cependant le peuple manifestait ses craintes ; la disette commençait à se faire sentir ; Paris était environné de troupes, on ignorait à quel dessein ; plusieurs fois l'assemblée avait député vers le roi pour le prier de faire retirer ces troupes ; il ne donnait que des réponses évasives ; enfin l'inquiétude allait toujours croissant, lorsqu'un événement important la fit cesser tout-à-coup en forçant le roi à retirer ces troupes et à chercher en quelque sorte un refuge au milieu de l'assemblée.

Le pere. Timante, quel fut cet événement ?

Timante. Mon papa, ce fut le 14 juillet. L'inquiétude qui s'était manifestée depuis quelque temps, s'accrut bien davantage, lorsqu'on apprit à Paris le renvoi de plusieurs ministres dans lesquels le peuple avait mis sa confiance, et leur remplacement par des hommes qui, par leur conduite, s'étaient attiré la haîne publique. Le peuple s'assemble tumultuairement dans les places publiques, on se consulte mutuellement sur les moyens propres à remédier aux maux dont on est menacé. Les troupes pénètrent dans Paris, Lambesc, qui les commande, ose entrer le sabre à la main dans les Tuileries, et foule aux pieds des chevaux hommes, femmes et enfans; l'indignation devient générale, de toutes parts on crie aux armes! la cocarde est arborée, le tocsin appelle les citoyens à leurs districts, on y délibère sur les moyens de sauver la

patrie ; on apprend qu'il y a aux Invalides un dépôt d'armes considérable. Le peuple s'y porte en foule. Cent mille hommes sont armés, les canons sont enlevés et traînés sur-le-champ vers la bastille qui ne put résister long-temps à la valeur de cette armée de citoyens, aidés des braves gardes françaises, qui avaient refusé de servir d'instrument au despotisme ; cette nouvelle parvenue à Versailles, jette la cour dans les plus vives allarmes. Le roi cherche par toutes sortes de moyens, à regagner la confiance qu'il avait perdue pour jamais. Il se détermine à venir à Paris ; mais le vœux ne s'adressent plus à lui. Vive la nation ! s'écrie-t-on de toutes parts : il est reçu avec indifférence, et on le voit partir de même.

Le pere. Quelles furent les suites de cet événement mémorable ?

Julie. Cette journée changea totalement la face des affaires : la France recouvra sa liberté, dont elle

était privée depuis quatorze siècles : de toutes parts les citoyens s'arment pour la défendre : le 4 août la noblesse fait à la nation assemblée abandon de ses privilèges ; elle aurait desiré conserver ses droits honorifiques ; mais bientôt toute distinction cessera ; il n'y aura plus en France qu'un ordre de citoyens : l'égalité est reconnue et proclamée. Envain les ennemis du peuple s'agitent ; envain le roi, envain la cour cherchent à ressaisir une partie de l'autorité qui leur est échappée, le peuple veille lui-même sur ses droits ; il saura les maintenir, comme il le prouva par sa conduite dans les journées des 5 et 6 octobre.

Le pere. Dites-nous, Timante, ce qui se passa à cette époque.

Timante. Malgré les promesses que le roi avait faites, le peuple ne s'y fiait que faiblement. En effet, on ne tarda pas à apprendre qu'il se tramait quelque complot à la cour. De l'argent avait été répandu parmi

les troupes en garnison à Versailles. Les gardes du corps rassemblés dans une orgie, avaient tenu contre la nation les propos les plus insultans; la cocarde nationale avait été foulée aux pieds; l'indignation s'empare de tous les esprits; de nombreux bataillons se rassemblent à Paris sur la place de l'Hôtel de Ville; de toutes parts s'élèvent des cris *à Versailles! à Versailles!* les chefs de la garde nationale, peut-être de concert avec la cour, cherchent à s'opposer à cette résolution, mais c'est envain: ils sont forcés de se mettre à la tête des colonnes qui prennent la route de Versailles; jetons un voile sur les désastres de cette journée, dont le résultat fut une réconciliation sincère de la part du peuple, mais apparente de la part du roi qui promit de se rendre à Paris. En effet, le lendemain il se mit en route pour la capitale, où il a toujours résidé depuis; l'assemblée constituante ne tarda pas à le suivre pour s'occuper

sans relâche des travaux importans dont elle était chargée.

Le pere. Poursuivez, Julie, dites-nous ce qui se passa après l'arrivée du roi à Paris.

Julie. Le calme se rétablit peu à peu, la disette cessa, il y eut quelques troubles dans les provinces, principalement en Languedoc, qui s'assoupirent par les sages mesures que prit l'assemblée. On s'occupa de pourvoir au moyen de combler le déficit énorme des finances; les biens du clergé furent déclarés biens nationaux, et destinés au remboursement de la dette publique. Le roi paraissait agir de bonne foi; le 4 février 1790, il vint à l'assemblée, où il prononça un discours qui respirait le plus pur patriotisme; il jura d'être fidèle à la constitution. L'événement a prouvé jusqu'à quel point on pouvait compter sur ses sermens.

Le pere. Que se passa-t-il de remarquable en 1791?

Timante. Le calme paraissait rétabli.

tabli. L'assemblée nationale travaillait sans relâche à la constitution : le roi avait juré plusieurs fois de la maintenir et principalement à l'anniversaire du 14 juillet 1790, où il en avait fait le serment solemnel à la face de la France entière. Le peuple attendait patiemment la fin de la révolution, qui paraissait marcher d'un pas tranquille et assuré, lorsque le canon d'alarme rendit bientôt publique la fuite précipitée du roi et de sa famille. Sur le champ des courriers sont expédiés sur toutes les routes; le plus grand calme régna pendant toute cette journée, l'assemblée nationale, après avoir pris toutes les précautions qu'exigeaient les circonstances, reprit ses opérations ordinaires. Il ne fut pas difficile de s'appercevoir que la France pouvait aisément se passer d'un roi : cependant on ne tarda pas à apprendre que le roi venait d'être reconnu et arrêté à Varennes. Sur-le-champ les ordres sont expédiés pour le ramener

en sûreté à Paris, où il revint chargé du mépris public ; il demeura suspendu de ses fonctions jusqu'à l'achevement de la constitution, qui lui fut présentée, et qu'il ne fit pas difficulté d'accepter, jurant de nouveau de la maintenir et de veiller à son exécution ; la France voulut bien encore oublier ses torts, espérant qu'enfin il entendrait ses véritables intérêts ; mais sa mauvaise foi détruisit bientôt cette constitution, mêlange informe de principes républicains et monarchiques qui ne pouvaient s'allier ensemble ; mais ce ne fut pas sans faire éprouver à la France les secousses les plus violentes.

Le pere. Quels furent donc les événemens qui suivirent l'établissement de la constitution de 1791 ?

Julie. Les perfidies sans cesse renaissantes de la cour donnaient des inquiétudes continuelles : le roi ne désespérait pas recouvrer l'autorité qu'il avait perdue : les principales puissances de l'Europe armaient sous

le vain prétexte de rétablir l'autorité royale en France ; déjà elles avaient formé à Pilnitz cette fameuse coalition que la valeur française sut bien détruire depuis. Des français lâches abandonnaient leur patrie et se réunissaient dans les villes de Worms et de Coblentz, dans le dessein de revenir dans cette même patrie, le fer à la main, s'abreuver de sang et de carnage. La cour n'ignorait rien de ce qui se passait à l'étranger, et paraissait sourire aux dangers qui menaçaient la France; mais enfin le roi fut forcé de rompre son silence coupable, et de déclarer, malgré lui, la guerre aux puissances coalisées ; mais les armées étaient commandées par les partisans de la cour ; nos soldats manquaient de tout ; enfin nos premières entreprises furent marquées par des défaites. Le roi de son côté secondait de tout son pouvoir la coalition par les fonds qu'il faisait passer à ses frères et aux émigrés ; il essayait même déjà ses

forces en refusant de donner sa sanction à des décrets de la dernière importance. Le peuple avait déjà plusieurs fois manifesté son mécontentement; mais la cour n'eut aucun égard à ses remontrances : enfin le 10 août arriva, cette journée mémorable, qui sauva la France, et la délivra pour toujours du joug monarchique.

Le pere. Timante, donnez-nous quelques détails sur cette journée ?

Timante. La patrie avait été déclarée en danger, et jamais en effet elle n'en avait couru de plus grand. Il n'y avait d'autre remède que de couper le mal à sa racine. Le peuple voyait dans le roi l'auteur de tous les maux qu'il souffrait ; il n'ignorait même pas les préparatifs qui se faisaient contre lui au château. L'attaque des Thuileries fut résolue ; déjà une armée de citoyens cerne cet asyle du despotisme. Le roi tremblant pour ses jours et ceux de sa famille, va chercher un refuge au milieu de l'assemblée nationale. Ce-

pendant la garde destinée à la défense des Thuileries, feignant de vouloir fraterniser avec les citoyens, en avait attiré un grand nombre dans l'intérieur des cours, ils n'y furent pas plutôt rassemblés, que victimes de la plus lâche trahison, ils tombent la pluspart percés de coups. Les cris de *Vengeance* retentissent de toutes parts. Le peuple fond sur eux, fait main-basse sur tout ce qu'il rencontre; les Suisses sont impitoyablement massacrés, et avec eux les lâches assassins qui s'étaient revêtus de leur uniforme. L'assemblée, de son côté, cherchait à mettre à profit cette journée salutaire; la suspension du roi fut décrétée aux acclamations générales. On décréta également qu'il serait conduit au Temple avec sa famille, et que les assemblées électorales seraient convoquées, sur le champ, à l'effet de nommer de nouveaux députés, qui réunies en *Convention nationale*, seraient chargés de remédier aux maux

dont la France était accablée. On mit à la tête du gouvernement des ministres éclairés, qui formèrent un conseil exécutif provisoire. Des généraux patriotes furent envoyés pour commander nos armées ; enfin les mesures les plus sages furent prises pour ramener promptement le calme et la tranquillité.

Le pere. Dites-nous, Julie, quels furent les événemens de la campagne de 1792.

Julie. Ils ne furent pas d'abord heureux pour la France, les Autrichiens bombardaient Lille, les Prussiens avaient pénétré dans l'intérieur de la Champagne, après s'être emparé de Verdun et avoir mis le siège devant Thionville ; mais le génie de la liberté sut rendre nuls ces succès momentanés de nos ennemis. De toutes parts les Français volèrent à la défense de la patrie. Les Autrichiens furent bientôt obligés de lever le siège de Lille, et les Prussiens furent chassés de la Champagne. Nos

troupes pénétrèrent en Allemagne; les villes de Francfort, Mayence et autres tombèrent au pouvoir des Français, pendant qu'une autre armée remportait la célèbre victoire de Gemmapes, s'emparait de la Belgique, du pays de Liége, et mettait le siège devant Mastricht.

Le pere. Que se passait-il en France pendant ces brillans succès de nos armées?

Timante. Je passerai sous silence les désastres des premiers jours de septembre, pour ne parler que des importans travaux de la convention dont le premier acte fut l'établissement de la république qui fut proclamée à l'unanimité le 22 septembre aux acclamations générales. l'assemblée ne tarda pas à s'occuper du procès de Louis XVI, les informations furent prises, l'acte d'accusation dressé, Louis fut sommé d'y répondre, on lui donna ensuite la faculté de choisir ses défenseurs; après une mûre délibération, il fut décla-

ré convaincu des crimes dont il était accusé, et condamné à avoir la tête tranchée sur la place de la révolution, ce qui fut exécuté le 21 janvier 1793.

Le pere. Dites-nous Julie, ce qui se passa de plus remarquable en 1793 ?

Julie. De nouveaux malheurs semblaient encore menacer la France. Nos armées trahies par les généraux, avaient été obligées d'abandonner leurs conquêtes. L'ennemi pénétra de nouveau en France. Bientôt Condé ; Valenciennes, le Quesnoy, Landrecie tombèrent en son pouvoir; Mayence fut obligé de se rendre après un siège long et meurtrier. Landau était bloqué : Toulon était au pouvoir des anglais ; l'étendard de la révolte était déployé dans le département de la Vendée. Pour comble de malheur des factions déchiraient le sein de la convention ; le 31 mai fut un jour de deuil pour la France ; un grand nombre de représentans du peuple furent arrêtés, et bientôt on

vit s'organiser ce fameux systême révolutionnaire qui conduisit tant de victimes à l'échafaud.

Le pere. Et quel fut le reméde à tant de maux ?

Timante. Ce fut le 9 thermidor de l'an 2, jour à jamais mémorable, qui affranchit la convention du joug sous lequel elle gémissait depuis si long-tems; les chefs et les suppôts de l'anarchie furent mis hors la loi, et expièrent sur l'échafaud, les crimes odieux dont ils s'étaient couverts. D'un autre côté, des mesures vigoureuses avaient été prises pour chasser l'ennemi du territoire français. La bataille de Fleurus nous ouvrit de nouveau l'entrée de la Belgique, qui tomba une seconde fois en notre pouvoir : les lignes de Vissembourg furent forcées à la baïonnette, et Landau débloqué. Les anglais étaient chassés de Toulon; la Prusse détachée de la coalition, avait fait sa paix particulière ; l'Espagne ne tarda pas à suivre son exemple.

La Hollande conquise pendant l'hiver, fut rendue à la liberté ; enfin la convention s'occupa sans relâche des moyens de mettre un terme à la révolution, en donnant à la France un gouvernement solide et durable.

Le pere. Quand la constitution fut-elle achevée ?

Julie. Mon papa, elle fut achevée vers la fin de l'an 3, et présentée à l'acceptation du peuple réuni en assemblées primaires, le 1er vendémiaire an 4.

Le pere. N'y eut-il pas à cette époque quelque trouble à Paris au sujet de la constitution ?

Timante. Mon papa, ce ne fut pas au sujet de la constitution, qui fut acceptée à l'unanimité par les français, mais ce fut au sujet des décrets de 5 et 13 fructidor, qui ne permettaient que le renouvellement d'un tiers de la convention, et qui furent également présentés à l'acceptation du peuple ; ces décrets rencontrèrent quelqu'opposition : Paris sur-tout

se signala dans cette opposition. Les sections dirigées par des royalistes intrigans, osèrent le 13 vendémiaire an 4, déployer l'étendard de la révolte ; le sang coula, mais les sages mesures que prit la convention surent bientôt rétablir l'ordre. Le corps législatif fut renouvelé. Le directoire exécutif installé, et l'on vit marcher d'un pas ferme et assuré cette constitution qui assure à jamais le bonheur de la France.

Le pere. Quels étaient les succès de nos armées, pendant que ces événemens se passaient en France ?

Julie. Ils ne furent jamais plus brillans. Nos troupes maîtresses des Pays-Bas, d'une grande partie de l'Allemagne, marchaient de victoires en victoires ; mais de nouveaux succès nous attendent en Italie, nos armées, qui depuis long-tems avaient fait la conquête de la Savoie et du comté de Nice, franchissent les Alpes ; le roi de Sardaigne effrayé, demande la paix qu'il obtient, son

exemple est bientôt suivi du roi de Naples et de l'évêque de Rome ; les troupes impériales sont repoussées du duché de Milan. Mantoue oppose quelque résistance, mais enfin cette place importante est obligée de céder à nos armes victorieuses. La république Cisalpine est organisée. Nos troupes pénètrent dans le Tyrol, et déjà elles menacent Vienne ; mais le traité de Campo-Formio rendit la paix au continent. Puisse-t-elle devenir bientôt générale, et ramener enfin par sa durée, le bonheur et la tranquillité après lesquels l'Europe soupire depuis si long-tems !

Le pere. Fort bien, mes chers enfans, je vois avec plaisir que vous avez profité de vos lectures ; nous terminerons ici cette analyse de l'histoire de notre révolution ; demain, je me propose d'avoir avec vous une conversation sur la constitution française et la forme de gouvernement sous lequel vous êtes destinés à vivre. Sous un gouvernement républicain,

républicain, tous les citoyens étant appelés indistinctement aux charges publiques, il serait honteux, pour vous sur-tout, Timante, de ne pas connaître les lois fondamentales de l'état.

Timante. Mon papa, j'ai beaucoup étudié notre constitution; je la sais à-peu-près par cœur, et je crois pouvoir vous promettre d'avance, que vous serez satisfait de mes réponses.

Le pere. C'est ce que nous verrons.

XXVe. DIALOGUE.

Le Pere.

Mes enfans, votre oncle est venu aujourd'hui me voir de grand matin; vous ne devineriez pas pourquoi?

Julie. Pas du tout, mon papa.

Le pere. Il m'a d'abord demandé si j'étais content de vous; savez-vous ce que je lui ai répondu?

Julie. Je l'ignore, mon papa, m
tout ce que je sais, c'est que m
frère et moi, nous avons continue
lement fait tous nos efforts pour vo
contenter.

Le pere. C'est aussi ce que je l
ai dit; dans ce cas m'a-t-il répondu
je les emmenerai cette après-midi
la campagne; je dois y passer un
partie de la belle saison, et puisqu
vous êtes content de vos enfans
vous ne vous refuserez pas sans dout
à leur procurer cette satisfaction; je
lui ai dit que j'y consentais volontiers

Julie. Ah! mon papa, que nous
vous avons d'obligations.

Le pere. Il doit venir vous prendre cette après-midi à quatre heures. Mais comme il nous reste encore assez de tems pour nous occuper de choses utiles, que ferons-nous jusqu'au moment du départ?

Timante. Mon papa, votre projet était de nous interroger sur la constitution française?

Le pere. Il est vrai, je m'en sou-

viens; dans ce cas entrons en matière; dites-moi, Timante, quelle est la constitution française?

Timante. Elle est républicaine et représentative, et par-là j'entends un gouvernement fondé sur la liberté et l'égalité, et dans lequel le peuple confie l'exercice de sa souveraineté à des représentans librement élus par lui.

Le pere. De quelle manière le territoire de la république est-il divisé?

Timante. On le divise en départemens, et chaque département est divisé en cantons. Au corps législatif seul appartient le droit de changer leurs limites; mais dans aucun cas, la surface d'un département ne peut excéder cent myriamètres carrés, (400 lieues carrées moyennes), et il ne peut y avoir plus d'un myriamètre, (deux lieues moyennes) de la commune la plus éloignée, au chef-lieu du canton.

Le pere. Le territoire de la république ne consiste-t-il que dans les

départemens que vous m'avez indiqués sur la carte, lorsque nous avons traité cette matière?

Timante. Mon papa, il faut encore y joindre toute la partie de l'Allemagne située sur la rive gauche du Rhin, les îles ci-devant vénitiennes, et les colonies qui font parties intégrantes de la république, et qui sont soumises à la même loi constitutionnelle. Ces colonies sont : l'île Saint-Domingue, qui forme cinq départemens ; la Guadeloupe, Marie-Galande, la Desirade, les Saintes et la partie française de Saint-Martin ; la Martinique, la Guiane française et Caienne ; Sainte-Lucie et Tabago ; l'île de France, les Seychelles, Rodrigue et les établissemens de Madagascar ; l'île de la Réunion, les Indes orientales, Pondichéri, Chandernagor, Mahé, Karical, et autres établissemens.

Le pere. Fort bien, Timante ; dites-moi actuellement quelles sont les conditions exigées pour être citoyen français?

Timante. Pour être citoyen français, il faut être né et résident en France, être âgé de vingt-un ans accomplis, s'être fait inscrire sur le registre civique de son canton, avoir demeuré depuis pendant un an sur le territoire de la république, et enfin payer une contribution directe, foncière ou personnelle.

Le pere. D'après ce que vous me dites, les étrangers n'y auraient donc aucun droit ?

Timante. Pardonnez-moi, mon papa, un étranger âgé de vingt-un ans accomplis, devient citoyen français, quand il a résidé en France pendant sept années consécutives ; qu'il paie une contribution directe, et qu'en outre il y possède une propriété foncière, ou industrielle, ou qu'il a épousé une française.

Le pere. Le droit de citoyen peut-il se perdre, ou l'exercice en être suspendu ?

Timante. On le perd en se faisant naturaliser en pays étranger, en y

acceptant des fonctions ou pensions quelconques, en se faisant affilier à quelque corporation étrangère qui exigerait des dinstinctions de naissance, ou des vœux de religion ; enfin on le perd par la condamnation à des peines afflictives ou infamantes. L'exercice de ce droit peut aussi être suspendu, et voici le cas de cette suspension ; 1°. L'interdiction judiciaire pour cause de démence ; 2°. L'état de débiteur failli ; 3°. L'état de domestique à gages ; 4°. L'état d'accusation ; 5°. Un jugement de contumace, tant qu'il n'est pas anéanti. J'ajouterai que tous les jeunes gens ne peuvent pas indistinctement se faire inscrire sur le registre civique ; il n'y a que ceux qui savent lire et écrire, et exercer une profession mécanique.

Le pere. Parlons des assemblées primaires, et dites-moi quelles sont leurs fonctions.

Timante. Une assemblée primaire est la réunion de tous les citoyens

domiciliés dans le même canton, depuis un an. Il y en a au moins une par canton, et il peut y en avoir davantage, dont chacune est composée de quatre cent cinquante citoyens au moins, et de neuf cents au plus. Les assemblées primaires se réunissent pour accepter ou rejeter les changemens à l'acte constitutionnel, proposés par les assemblées de révision, et pour faire les élections qui leur appartiennent suivant la constitution; elles nomment les membres de l'assemblée électorale, les juges de paix et assesseurs; le président de l'administration municipale du canton, ou les officiers municipaux dans les communes au-dessus de cinq mille habitans; et à cet effet elles s'assemblent de plein droit le 1[er] germinal de chaque année. Le corps législatif seul a le droit de prononcer sur la validité de leurs opérations.

Le pere. Dites-moi, Timante, ce que c'est qu'une assemblée électorale, et quelles sont les qualités

nécessaires pour être nommé éle
teur ?

Timante. Une assemblée élect
rale est la réunion des électeurs non
més dans les différens cantons d'u
département, à raison de la popul
tion de chaque canton. Pour êtr
nommé électeur, il faut avoir vingt
cinq ans accomplis, et réunir au
qualités de citoyen français, une de
conditions suivantes ; savoir :

Dans les communes au-dessus de
six mille habitans, celle d'être propriétaire ou usufruitier d'un bien
évalué à un revenu égal à la valeur
locale de deux cents journées de
travail, ou d'être locataire, soit
d'une habitation évaluée à un revenu
égal à la valeur de cent cinquante
journées de travail, soit d'un bien
rural évalué à deux cents journées de
travail ;

Dans les communes au-dessous de
six mille habitans, celle d'être propriétaire ou usufruitier d'un bien
évalué à un revenu égal à la valeur

locale de cent cinquante journées de travail, ou d'être locataire, soit d'une habitation évaluée à un revenu égal à la valeur de cent journées de travail, soit d'un bien rural évalué cent journées de travail ;

A l'égard de ceux qui seront en même-tems propriétaires ou usufruitiers d'une part, et locataires, fermiers ou métayers de l'autre, leurs facultés à ces divers titres seront cumulées jusqu'au taux nécessaire pour établir leur éligibilité.

Le pere. A quelle époque se réunissent les assemblées électorales, et quelles sont leurs fonctions ?

Timante. Les assemblées électorales se réunissent le 20 germinal de chaque année ; elles élisent les membres du corps législatif et du tribunal de cassation, les hauts jurés, les administrateurs de département, le président, l'accusateur public et le greffier du tribunal criminel, et les juges des tribunaux civils. Toutes leurs opérations se terminent dans

une seule session de dix jours. Au corps législatif seul appartient le droit de prononcer sur la validité de leurs opérations.

Le pere. A qui appartient l'exercice du pouvoir législatif?

Timante. Au corps législatif, qui est composé d'un conseil des anciens, et d'un conseil des cinq-cents; quant à sa formation, chaque département y concourt à raison de sa population; chacun des membres est le représentant de la nation entière, et il ne peut leur être donné aucun mandat: le renouvelement du corps législatif se fait tous les ans par tiers, et les membres nouvelement élus, se réunissent le 1[er] prairial de chaque année dans la commune qui leur a été indiquée par le corps législatif, ou dans celle où il a tenu ses dernières séances, s'il n'en a pas indiqué d'autre: les deux conseils doivent toujours résider dans la même commune; mais dans aucun cas ils ne doivent s'assembler dans la même salle. Les

séances des deux conseils sont publiques, mais les assistans ne peuvent excéder en nombre la moitié des membres de chaque conseil. Ils peuvent aussi, sur la demande de cent membres, se former en comité général, mais alors, ce n'est que pour discuter, et non délibérer.

Le pere. Quelles sont les qualités nécessaires pour être élu membre du conseil des cinq-cents ?

Timante. Il faut être âgé de trente ans accomplis, et avoir été domicilié sur le territoire de la république pendant les dix années qui auront précédé l'élection.

Le pere. Quelles sont les fonctions attribuées au conseil des cinq-cents?

Timante. La proposition des lois lui appartient exclusivement; et les propositions adoptées par ce conseil s'appellent résolutions.

Le pere. De combien de membres est composé le conseil des anciens, et quelles sont les qualités nécessaires pour être élu membre de ce conseil ?

Timante. Le conseil des anciens est composé de deux cent cinquante membres, qui doivent être âgés de quarante ans, mariés ou veufs, et avoir été domiciliés sur le territoire de la république pendant les quinze années qui auront précédé leur élection.

Le pere. Quelles sont les fonctions attribuées au conseil des anciens?

Timante. Il approuve ou rejette les résolutions du conseil des cinq-cents, et lorsque les résolutions sont adoptées, elles s'appellent lois. Il peut encore changer la résidence du corps législatif, et il indique en ce cas un lieu et l'époque à laquelle les deux conseils sont tenus de s'y rendre.

Le pere. En quoi consiste la garantie des membres du corps législatif?

Timante. Elle consiste en ce que les citoyens qui sont ou ont été membres du corps législatif, ne peuvent être recherchés, accusés, ni jugés en aucun tems, pour ce qu'ils ont dit

ou écrit dans l'exercice de leurs fonctions ; dans tout autre cas, hors le flagrant délit, les membres du corps législatif, jusqu'au trentième jour après l'expiration de leurs fonctions, ne peuvent être mis en arrestation avant que le conseil des cinq-cents n'ait proposé la mise en jugement, et que le conseil des anciens ne l'ait approuvée, et ils ne sont alors justiciables que de la haute cour de justice.

Le pere. Comment les deux conseils communiquent-ils entr'eux ?

Timante. Ils ont pour cet effet chacun quatre messagers d'Etat à leur service, qui portent à chacun des conseils et au directoire exécutif les lois et les actes du corps législatif, et ils ont leurs entrées à cet effet dans le lieu des séances du directoire.

Le pere. A qui est délégué l'exercice du pouvoir exécutif ?

Timante. Il est délégué à un directoire composé de cinq membres nommés par le corps législatif.

Le pere. Comment le directoire est-il renouvelé ?

Timante. Tous les ans on élit un nouveau membre, en observant qu'on ne peut réélir un membre sortant qu'au bout de cinq ans.

Le pere. Quelles sont les principales fonctions du directoire ?

Timante. 1°. Il fait sceller et promulguer les lois et autres actes du corps législatif, à moins que le préambule n'atteste pas l'observation des formes prescrites par la constitution. 2°. Il pourvoit, d'après les lois, à la sûreté intérieure et extérieure de la république. 3°. Il peut faire des proclamations conformes aux lois et pour leur exécution. 4°. Il dispose de la force armée, sans qu'en aucun cas, le directoire collectivement, ni aucun de ses membres puisse la commander avant la fin des deux années qui suivent immédiatement l'expiration de leurs fonctions.

Le pere. Quelles sont les nominations attribuées au directoire ?

Timante. Il nomme et révoque les ministres dont le corps législatif détermine les attributions et le nombre, qui est de six au moins, et de huit au plus ; il nomme encore les généraux en chef, les agens diplomatiques, le receveur des impositions directes de chaque département, les préposés aux impositions indirectes, et à l'administration des domaines : c'est encore lui qui nomme, jusqu'à la paix, les fonctionnaires publics dans les colonies françaises, excepté dans les départemens de l'île de France et de la Réunion, ci-devant Bourbon.

Le pere. Comment le directoire communique-t-il avec les deux conseils ?

Timante. Il nomme pour cet effet quatre messagers d'Etat qui portent aux deux conseils les lettres et les mémoires du directoire ; ils ont, à cet effet, leurs entrées dans le lieu de leurs séances.

Le pere. Donnez-moi quelques

Le pere. Comment le directoire est-il renouvelé ?

Timante. Tous les ans on élit un nouveau membre, en observant qu'on ne peut réélir un membre sortant qu'au bout de cinq ans.

Le pere. Quelles sont les principales fonctions du directoire ?

Timante. 1°. Il fait sceller et promulguer les lois et autres actes du corps législatif, à moins que le préambule n'atteste pas l'observation des formes prescrites par la constitution. 2°. Il pourvoit, d'après les lois, à la sûreté intérieure et extérieure de la république. 3°. Il peut faire des proclamations conformes aux lois et pour leur exécution. 4°. Il dispose de la force armée, sans qu'en aucun cas, le directoire collectivement, ni aucun de ses membres puisse la commander avant la fin des deux années qui suivent immédiatement l'expiration de leurs fonctions.

Le pere. Quelles sont les nominations attribuées au directoire ?

Timante. Il nomme et révoque les ministres dont le corps législatif détermine les attributions et le nombre, qui est de six au moins, et de huit au plus; il nomme encore les généraux en chef, les agens diplomatiques, le receveur des impositions directes de chaque département, les préposés aux impositions indirectes, et à l'administration des domaines: c'est encore lui qui nomme, jusqu'à la paix, les fonctionnaires publics dans les colonies françaises, excepté dans les départemens de l'île de France et de la Réunion, ci-devant Bourbon.

Le pere. Comment le directoire communique-t-il avec les deux conseils?

Timante. Il nomme pour cet effet quatre messagers d'Etat qui portent aux deux conseils les lettres et les mémoires du directoire; ils ont, à cet effet, leurs entrées dans le lieu de leurs séances.

Le pere. Donnez-moi quelques

détails sur l'organisation des corps administratifs et municipaux.

Timante. Il y a dans chaque département une administration centrale, composée de cinq membres, et renouvelée par cinquième tous les ans; et dans chaque canton une administration municipale au moins, formée de la réunion des agens municipaux de chaque commune, dont la population est inférieure à cinq mille habitans : quand la population s'élève de cinq à dix mille, il y a cinq officiers municipaux, sept depuis dix mille jusqu'à cinquante mille, neuf depuis cinquante mille jusqu'à cent mille; et au-delà de ce nombre, il y a au moins trois administrations municipales qui sont divisées de manière que la population de l'arrondissement de chacune, n'excède pas cinquante mille individus, et ne soit pas moindre de trente mille; il y a en outre, dans ces dernières communes, un bureau central composé de trois membres nommés par l'admi-

nistration de département, et confirmés par le directoire.

Le pere. De quoi sont chargées les administrations départementales et municipales ?

Timante. Elles sont essentiellement chargées de la répartition des contributions directes et foncières, et de la surveillance des deniers provenans des revenus publics dans leur territoire ; mais elles ne peuvent modifier les actes du corps législatif, ni en suspendre l'exécution, ni s'immiscer dans les objets dépendans de l'ordre judiciaire.

Le pere. A qui est délégué le pouvoir judiciaire ?

Timante. Aux juges légalement nommés, et le pouvoir législatif, ni le pouvoir exécutif ne peuvent l'exercer ; ces juges sont salariés par la nation, et rendent la justice gratuitement.

Le pere. Comment divisez-vous l'administration de la justice ?

Timante. En justice civile, et justice criminelle et correctionnelle.

Le pere. A qui appartient le droit de prononcer dans les affaires civiles?

Timante. Les juges naturels de ces sortes d'affaires, sont les arbitres choisis par les parties, et leur décision est sans appel et sans recours en cassation, à moins que les parties ne l'aient expressément réservé; dans le cas où les parties ne voudraient pas s'en rapporter à des arbitres, la loi y a pourvu, en établissant dans chaque canton un juge de paix et ses assesseurs, et dans chaque département un tribunal civil; il y a de plus des tribunaux pour le commerce de terre et de mer, dans les lieux déterminés par la loi.

Le pere. Comment sont formés les tribunaux correctionnels?

Timante. Chaque tribunal correctionnel est composé d'un président, de deux juges de paix de la commune où il est établi; d'un commissaire du pouvoir exécutif, nommé et destituable par le directoire, et d'un greffier.

Le pere. Comment sont composés les tribunaux criminels ?

Timante. Chaque tribunal criminel est composé d'un président, d'un accusateur public, de quatre juges pris dans le tribunal civil, du commissaire du pouvoir exécutif ou de son substitut près le même tribunal, et d'un greffier.

Le pere. Quelles sont les fonctions du tribunal de cassation ?

Timante. Il prononce 1°. sur les demandes en cassation contre les jugemens en dernier ressort des tribunaux ; 2°. sur les demandes en renvoi d'un tribunal à un autre ; 3°. sur les réglemens des juges, et sur les prises à partie contre un tribunal entier.

Le pere. Quel est le but de l'établissement de la haute cour de justice?

Timante. Elle est établie pour juger les accusations admises par le corps législatif, soit contre ses propres membres, soit contre ceux du directoire.

Le pere. A qui est confié l'instruction publique ?

Timante. Tous les citoyens ont droit de former des établissemens pour cet effet ; mais la république salarie des écoles primaires où les élèves apprennent à lire, à écrire, les élémens du calcul et ceux de la morale ; en outre, il y a au moins par deux départemens une école centrale où l'on enseigne les langues anciennes et vivantes, les mathématiques et autres sciences relevées.

Le pere C'est assez, Timante, nous entretenir sur cette matière, plus importante à connaître pour vous que pour votre sœur, c'est pourquoi je ne l'ai point interrogée. Votre oncle ne tardera pas à arriver ; allez tous les deux faire vos petits préparatifs pour votre départ, je vous rejoindrai sous peu de jours, et nous verrons ensemble à mettre à profit ce tems de vacances que les autres enfans consacrent à tort uniquement aux plaisirs et à la dissipation.

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE DES DIEUX,
ET DES HÉROS DE LA FABLE.

Des grands et des petits Dieux des Anciens.

SATURNE.

Le Ciel passait pour le plus ancien des dieux. Ses deux fils, le Tems ou Saturne, et Titan, sont célèbres chez les poëtes. Ce dernier, quoique né le premier, et que par conséquent l'empire du monde lui fût dû, céda néanmoins son droit, et s'en démit en faveur de Saturne, à la prière de Vesta sa mère, mais toutefois à cette condition que son frère n'éleverait aucun enfant mâle. Cela étant ainsi réglé, Saturne dévorait ses enfans mâles aussitôt qu'ils étaient nés, et

cela malgré sa femme, qui ayant enfanté d'une seule couche Jupiter et Junon, ne montra que Junon à Saturne en lui cachant Jupiter. Titan découvrit cette tromperie, et après avoir défait Saturne dans un combat, il le mit en prison ; d'où il fut délivré par Jupiter son fils, lequel tailla en pièces les titans, qui renouvellaient la guerre en faveur de leur père. Saturne mis en liberté, ayant appris des destins qu'il serait un jour dépouillé du royaume par le même Jupiter, lui dressa des embûches, et lui déclara la guerre. Jupiter après avoir vaincu son père, le chassa du ciel. Saturne, ayant perdu l'empire, vint dans la partie de l'Italie, où Rome a été bâtie dans la suite. Cette contrée fut nommée *Latium*, à cause qu'il s'y était caché. Janus, roi du pays, reçut favorablement ce dieu banni, et Saturne, à son tour, le gratifia d'une rare prudence, par le moyen de laquelle il se ressouvenait du passé, et prévoyait l'avenir, d'où

il fut appellé l'homme à deux têtes ou à deux visages. Pendant que ce dieu règna, les bonnes mœurs et les beaux arts furent dans leur vigueur; et c'est ce qui donna à ce tems le nom d'âge d'or. Les fêtes de Saturne qu'on appellait saturnales, se célébraient au mois de décembre : en premier lieu pendant trois jours, ensuite pendant quatre, et enfin pendant cinq et plus. Alors le sénat ne s'assemblait point; les écoles publiques vaquaient, les amis s'envoyaient des présens les uns aux autres; il n'était pas permis de punir les coupables, ni de déclarer la guerre; les maîtres servaient à table leurs esclaves, et faisaient la fonction des domestiques, pour rappeler sans doute l'ancienne liberté qui brillait du tems de Saturne, où il n'y avait point de valets.

On représentait Janus dont on vient de parler, avec une clef et une baguette. Il portait une baguette, pour marquer qu'il présidait aux che-

mins, et une clef, parce qu'il passait pour l'inventeur des portes des maisons et des serrures. C'est de lui que le mois de janvier a tiré son nom. On lui dressait douze autels, selon le nombre des mois; et comme il y a quatre saisons dans l'année, on lui a donné aussi quelquefois quatre visages. Dans tous les sacrifices on l'invoquait le premier, à cause qu'il était le premier qui avait dressé des autels, et institué les cérémonies des sacrifices. Son temple, à Rome, était fermé pendant la paix, et ouvert pendant la guerre.

CYBELLE.

Cybelle, femme de Saturne, a différens noms chez les poëtes. On l'appelle Dyndimène, Berecynthia et Idœa, des montagnes de Phrygie, Dyndime, Ida et Berecynthe, où elle était principalement honorée: on l'appelle la grand'mère, parce que la plupart des dieux et les plus distingués en étaient descendus; on

la nommait Ops et la Terre, parce que comme Saturne avait l'intendance du ciel, elle présidait aussi à la terre, et donnait du secours aux mortels : on l'appellait Rhea, parce que toutes choses viennent, et sont produites de la terre; on trouve aussi qu'elle s'appelait Vesta, quoiqu'ordinairement on prenne Vesta pour la mère de Saturne, et non pour sa femme. C'est pourquoi quelques-uns prétendent qu'il y a eu deux Vesta, l'une femme du Ciel et mère de Saturne, l'autre plus jeune, et fille de ce dieu, et ils croient que la plus vieille est la même que Cybelle et la Terre. On la peignait assise, parce que la terre est immobile et en équilibre sur son propre poids; elle tenait un tambour à la main, parce que la terre contient dans son sein les vents qui en sortent avec grand bruit; elle était entourée de bêtes, et portée sur un char traîné par des lions; elle était couronnée de fleurs et de plantes, et quelquefois sa couronne avait

la figure des tours et des créneaux de murailles. La jeune Vesta présidait au feu, Numa Pompilius lui consacra un autel, où il voulut qu'on entretînt un feu continuel, dont il donna aux vierges vestales le soin de le conserver. S'il venait à s'éteindre par hasard, on publiait des vacances, et on interrompait les affaires publiques et particulières, jusqu'à ce que ce funeste présage eût été expié: s'il s'éteignait par la faute des vestales, on ne manquait pas de les punir sévèrement. Ce feu se renouvellait tous les ans le premier de mars, et on ne le rallumait d'autre feu que des rayons du soleil. Les fêtes de Cybelle s'appellaient *Megalesia :* on appellait ses prêtres *Galli*, de *Gallus* fleuve de Phrygie, dont l'eau, quand ils en avaient bu, les mettait dans une telle fureur, qu'ils se déchiraient avec des couteaux, agitaient la tête en tournant, et s'entre-heurtaient comme des béliers : c'est delà aussi qu'ils eurent le

nom de Corybantes. Ces mêmes prêtres se coupaient les cheveux sur le devant de la tête, et ils portaient une longue robe comme des femmes. Ils avaient élevé Jupiter dans l'île de Crête ; c'est pourquoi on veut qu'ils aient eu le nom de Curettes. Enfin, on les trouve souvent nommés *Dactyli*, *Idæi ; Dactyli*, mot qui en grec signifie les doigts, parce qu'ils etaient dix, autant qu'il y a de doigts aux mains, ou bien parce qu'à la manière des doigts, dont les deux mains se servent, ils étaient toujours prêts à servir leur déesse dans les sacrifices. On les appellait *Idæi*, parce qu'ils demeuraient sur une montagne de Phrygie appellée Ida. Ils célébraient les fêtes de Cybelle avec des cris confus et un grand bruit de chalumeaux, de flûtes et de tambours. Les femmes, à Rome, les solemnisaient de la même manière dans un temple et dans un lieu retiré qu'elles appellaient *Opertum ;* les hommes en étaient exclus.

CÉRÈS.

Cérès fut fille de Saturne et d'Ops ou Cybelle ; elle est la déesse des fruits et l'inventrice du bled, c'est pourquoi on la peint avec une couronne d'épis et des mammelles pleines (d'où elle a eu le nom de *Mammosa* et de mère nourrice), parce qu'elle nourrit tout le monde. Elle portait un flambeau à la main, parce qu'elle chercha long-tems sa fille Proserpine que Pluton avait enlevée ; et comme elle ne pouvait prendre aucun repos par le chagrin qu'elle en avait, on dit que Jupiter lui fit manger du pavot, qui a la vertu d'endormir ; c'est pourquoi elle tenait des pavots en sa main. Elle se servit de Triptoleme pour enseigner aux hommes l'art de semer les grains. Ce Triptoleme était fils du roi d'Eleusie, chez qui Cérès avait logé en cherchant Proserpine. Ce fut dans cette même ville d'Eleusie qu'on célébra les premières fêtes de Cérès,

appelées éleusines ; on y gardait un silence surprenant, et on comptait pour un grand crime d'en divulguer la moindre chose. Les anciens écrivains font mention de deux autres fêtes de Cérès, les Thesmophores, parce que Cérès avait établi les lois chez les athéniens ; et les ambarvales, qui avaient été instituées afin d'obtenir la fertilité et l'abondance pour les terres, dont les supplians faisaient alors le tour, ce qui a donné le nom à cette fête. Le vin était banni des autels de Cérès. On lui immolait un porc, parce qu'avec son grouin il déracine les légumes et les semences. Le dieu Terminus présidait aux limites des champs : ses fêtes s'appellaient Terminales. Saint Augustin dit que Cérès a régné dans la Grèce ; qu'elle y a enseigné à cultiver la terre ; et qu'elle a été la cause que cette province se nourrit de ses grains, au lieu qu'auparavant elle n'avait vécu que de ceux qu'on y portait d'ailleurs.

JUPITER.

Après que Jupiter, fils de Saturne et de Cybelle, eut mis son père en fuite, il partagea l'empire du monde avec ses frères, ensorte qu'il s'empara du ciel, laissa le commandement des eaux à Neptune, et celui des enfers à Pluton. Son règne ne fut pas long-tems paisible, car la Terre, femme de Titan, indignée de ce que Jupiter avait fait mourir ses fils les Titans, engendra des géans d'une grandeur énorme et d'une force extraordinaire, lesquels ayant entassé montagne sur montagne, entreprirent de chasser Jupiter du ciel; mais ils furent châtiés par ce dieu, qui les repoussa à coups de foudres, et les écrasa sous les montagnes dont ils s'étaient servis. Comme il ne se croyait pas en état de résister lui seul à tant d'ennemis, ayant fait venir les dieux pour prendre part au combat et au danger, ils furent si épouvantés à la vue des géans, qu'ils s'enfuirent tous

en Égypte, où ils se cachèrent sous différentes formes d'animaux. Delà vint que les Égyptiens adoraient les bêtes comme des divinités. Cependant Bacchus ayant pris la forme d'un lion, se défendit vaillamment pendant quelque tems, encouragé par Jupiter qui lui disait sans cesse *evohé*, c'est-à-dire, courage, mon fils. Jupiter ayant pacifié son royaume, s'appliqua à former des hommes. Promethée voulant l'imiter, fit d'argile quelques statues d'hommes, et les anima d'un feu qu'il prit furtivement au char du soleil. Jupiter, irrité de sa témérité, donna ordre à Vulcain de l'attacher sur le mont-Caucase; il lui attacha un vautour qui déchirait ses entrailles, lesquelles renaissaient toujours pour lui faire souffrir de nouveaux tourmens. Les autres dieux ne purent supporter la sévérité de Jupiter, et ils furent outrés qu'il s'attribuât à lui seul le droit de former des hommes; c'est pourquoi ayant employé leur indus-

trie, et contribué chacun de leurs présens, ils firent une femme qu'ils appelèrent Pandore, comme qui dirait composé des dons de tous. Jupiter, pour venger leur arrogance, lui donna une boîte qui fut un funeste présent, puisqu'elle renfermait tous les maux de la nature. Pandore l'ayant portée chez Epimethée, frère de Promethée, ce prince, par une curiosité mal entendue, ou plutôt sa femme, comme disent quelques-uns, ouvrit la boîte, d'où il sortit toutes sortes de maux qui se répandirent dans tout l'univers, la seule espérance resta au fond de la boîte. Delà vint l'âge de fer et un déluge de crimes. Les savans croient qu'il y a eu plusieurs Jupiter qui ont régné dans l'île de Crête. Eusebe assure que le plus célèbre de tous est presqu'aussi ancien qu'Abraham. Jupiter ôta à son père le royaume, qu'il partagea avec ses frères Neptune et Pluton, de manière qu'il eut pour sa part le côté de l'orient : Pluton, la partie occi-

dentale de l'île, et Neptune les pays maritimes. Delà vint que Jupiter fut appelé le dieu du ciel, Neptune, celui de la mer, et Pluton le roi des enfers. Par le nom de Jupiter, on entend ordinairement chez les poëtes l'air ou le ciel; comme par le nom de Junon sa femme, on entend la terre, parce que tout vient du ciel et de la terre. Le même Jupiter a différens noms chez les écrivains profanes. Voici les plus ordinaires : on l'appelle *Diespiter*, comme qui dirait père du jour : *Feretrius*, ou parce qu'il frappait les ennemis, ou parce qu'on portait dans son temple les plus riches dépouilles : *Stator*, c'est ainsi qu'il fut appelé par Romulus, parce qu'il avait arrêté la fuite des romains, lorsqu'ils combattaient contre les sabins : *Xenius* ou *Hospitalis*, parce qu'il avait soin des étrangers : il était appelé *Vejovis* et *Vedius*, lorsqu'on le priait de ne point faire du mal, et qu'on le croyait parmi les divinités funestes et nuisi-

bles. Ces deux mots sont composés de l'interjection *Vœ*, qui est de mauvais augure, et de deux génitifs, l'un grec, et l'autre latin, *Jovis* et *Dios*.

JUNON.

Junon, sœur et femme de Jupiter, présidait aux mariages et aux heureux enfantemens, et pour lors on l'appelait *Pronuba*, *Lucina*, *Illyrhyia*. Sa fille Hébé, déesse de la jeunesse, versa le nectar à Jupiter, jusqu'à ce que Ganymède, enlevé par ce dieu transformé en aigle, vint prendre sa place. Junon fut aussi la mère de Mars, dieu de la guerre et des armes, qui eut pour sœur Bellone ou Enyo : enfin, elle mit au monde Vulcain, mais tout contrefait et difforme. Jupiter eut horreur de cet enfant, parce qu'il ne lui ressemblait pas, et le jeta en terre d'un coup de pied. Vulcain s'étant rompu une jambe de cette chûte, en demeura boiteux. Jupiter, pour le con-

soler de ce malheur, lui donna la charge de forger des foudres. Les boutiques de Vulcain étaient Lemnos, Lipara et Etna; ses compagnons furent les Cyclopes, ainsi nommés, parce qu'ils n'avaient qu'un œil au milieu du front. Au reste, Jupiter offensé de l'insolence de Junon, et de son dernier accouchement, commença à se dégoûter d'elle, et à s'attacher à d'autres femmes; il voulut même que Pallas, qui était sortie de son cerveau, présidât aussi à la guerre et aux sciences. Cependant quand elle préside aux sciences, on a coutume de l'appeler Minerve : on lui consacrait l'olivier, qui est le symbole de la paix; car les sciences aiment la paix, qui doit être la fin et le fruit de la guerre : elle fut principalement honorée par les athéniens. Néanmoins Junon remarquant que son mari s'abandonnait honteusement à l'amour des femmes, lui donna une garde qui avait cent yeux, et qui s'appelait Argus. Jupiter, par le

moyen de Mercure, se défit de ce espion incommode; Junon attacha ses yeux à la queue du paon. D'autre prétendent qu'elle le changea en oiseau de ce nom. Iris fut la servante et la messagère de Junon, quoiqu'elle rendît quelquefois service à Jupiter et aux autres dieux. J'ajoute du dieu Mars, qu'on avait coutume de l'appeler *Gradivus*, quand il était en fureur, car *Gradior* se dit proprement des soldats qui courent au combat, et on l'appelait *Quirinus*, quand il était tranquille et paisible; ce nom étant pris du mot *Quiris* ou *Curis* qui signifiait une pique. Ce nom a é donné aussi à Romulus, fils de Mars. Les Saliens, prêtres de ce dieu faisaient le tour de la ville en dansant et portant de petits boucliers sacrés qu'on appelait *Ancilia*.

APOLLON.

Jupiter, dégoûté de Junon, s'attacha à Latone, dont il eut Apollon et Diane. Avant qu'ils fussent nés Junon

Junon pria la Terre de ne donner à Latone aucun endroit où elle pût s'arrêter et faire ses couches. La Terre lui promit qu'elle ne lui donnerait aucune retraite, à la réserve de l'île de Delos, qui flottait alors dans la mer, et qui était presque toujours couverte de ses vagues; mais Neptune ayant compassion de Latone, rendit cette île stable, et lui commanda de s'élever; ainsi Apollon prit le surnom de *Delius*, de l'île où il était né. Son fils Esculape ayant appris de son père et du centaure Chiron, l'art de la médecine, y fit de si grands progrès, qu'il rendit la vie à Hippolyte, fils de Thésée, qui avait été mis en pièces par des monstres marins. Jupiter croyant que cette action donnait atteinte à son autorité, frappa Esculape d'un coup de foudre. Apollon à son tour, ne pouvant exercer sa rage contre Jupiter lui-même, fit mourir les Cyclopes qui forgeaient les foudres. Jupiter en fut étrangement irrité; et après avoir banni du

ciel Apollon, il le priva pour quelque tems de la divinité. Apollon réduit à son devoir, eut beaucoup à souffrir; et pour ne pas mourir de faim, il fut obligé de se mettre au service d'Admette, roi de Thessalie, pour avoir soin de ses troupeaux. Delà vint qu'il passa pour le dieu des bergers, et qu'on lui immolait un loup, qui est la peste des brebis. Comme Mercure le vit un jour qu'il gardait ses troupeaux, il lui déroba adroitement une vache; après quoi il lui enleva jusqu'à son carquois de dessus ses épaules. Apollon changea Daphné en laurier; et Hyacinthe, qu'il avait tué par mégarde en jouant au palet, fut changé en la fleur qui porte son nom. Mais les parens de Hyacinthe, pour venger sa mort, poursuivirent Apollon, et l'obligèrent de s'enfuir dans la Troade, où il rencontra Neptune aussi chassé du ciel par Jupiter, irrité de ce qu'il avait conspiré contre lui avec quelques autres dieux. Ils se réfugièrent tous deux chez Lao-

médon, qui faisait bâtir pour lors la ville de Troye ; et ayant fait marché avec lui, ils travaillèrent à construire les murailles de cette ville. Comme Laomedon leur refusa le salaire qu'il leur avait promis, ils conspirèrent contre ce roi parjure ; et Neptune, par une inondation, renversa une grande partie de la ville. Apollon, de son côté, désola ce pays par la peste. Laomedon chercha un remède à tant de maux en consultant l'oracle, dont la réponse fut qu'il fallait appaiser Apollon et Neptune, en exposant tous les ans aux monstres marins, une fille troyenne. Le sort était tombé sur Hesione, fille de ce même roi. Hercule promit de la sauver, à condition que Laomedon lui donnerait certains chevaux d'un prix inestimable. Le roi les lui promit : mais quand sa fille fut délivrée, et que les monstres furent chassés et tués, il renvoya Hercule sans récompense, et se moqua de lui. Hercule, animé d'une juste fureur, assiégea la ville,

la prit, et fit mourir le roi. Sur ces entrefaites, Jupiter s'étant adouci, rétablit Apollon dans le ciel, et lui rendit la divinité. Apollon ne recouvra pas seulement son ancienne dignité, mais il l'augmenta de beaucoup; car il eut dans le ciel la charge de distribuer la lumière dans l'univers, comme il l'avait auparavant, quoique les poëtes aient donné cet emploi à un des Titans, qu'ils ont appelé Titan et Hyperion. D'autres disent qu'il est le père du soleil même. Les égyptiens appelaient le soleil *horus* : les perses *mithra*. Or Apollon commença à rendre des oracles sur la terre, principalement à Delphes, où la prêtresse donnait les réponses, assise sur une table ou trépied, couvert de la peau du serpent Pithon, autrefois tué par Apollon. Outre cela, il inventa la musique; et après avoir surpassé en chantant le satyre Marsyas, qui avait eu la témérité de lui faire un défi, il le fit écorcher. Il apprit aussi le chant et

la poésie aux Muses, filles de Jupiter et de Mnemosyne. On en compte neuf, qui sont Calliope, Clio, Erato, Thalie, Polymnie, Uranie, Melpomène, Terpsichore et Euterpe : elles faisaient leur résidence sur le Parnasse avec Apollon. De tous les enfans de ce dieu, le plus célèbre est Phaëton, qui ayant eu l'imprudence de demander à conduire le char de son père, s'en acquita si mal, qu'il fut foudroyé par Jupiter, et précipité dans le Pô. Ses sœurs les Héliades furent changées en peupliers. Entre les enfans d'Apollon, quelques-uns comptent Aurore, elle eut pour mari Tithon, fils de Laomedon, pour lequel elle obtint l'immortalité, sans pouvoir gagner qu'il ne vieillît point. Ainsi, le voyant cassé de vieillesse, elle lui demanda instamment qu'il fût changé en cigale, ce qu'il lui accorda. De Tithon, Aurore eut Memnon, qui secourut Priam dans la guerre de Troye. Achille l'ayant tué, sa mère le pleura

pendant long-tems; ses larmes furent changées en rosée, et du bûcher de son fils, sortirent les oiseaux Memnonides. Les égyptiens lui dressèrent une statue qui, frappée des premiers rayons du soleil, rendait à ce qu'on disait, un son semblable à celui d'une voix harmonieuse.

DIANE.

Diane, sœur d'Apollon, quoiqu'une même déesse, s'appelait Lune dans le ciel, Diane sur la terre, et Hécate dans les enfers. C'est ce qui fait que les poëtes l'appellent la déesse à trois formes, Hécate à trois têtes. Comme elle aimait principalement la chasse, elle eut l'intendance sur les chasseurs : elle garda toujours sa virginité, et elle changea en cerf le chasseur Acteon, parce qu'il était entré imprudemment dans le lieu où elle se baignait avec ses nymphes. Elle eut un magnifique temple à Ephèse, qui a passé pour une des sept merveilles du monde. Elle eut aussi

un autel dans la Cherchonèse Taurique, proche le Pont Euxin, sur lequel on lui immolait des hommes, et principalement ceux qui avaient été jetés sur ces côtes par quelques naufrages.

BACCHUS.

Jupiter eut Bacchus de Sémélé. On dit qu'étant venu au monde avant le tems, il fut enfermé dans la cuisse de Jupiter jusqu'à ce que son terme fût accompli. Quand il fut plus avancé en âge, il parcourut tout l'univers, et subjugua l'Inde. Il passe pour l'inventeur du vin; et on lui immolait un chevreau, parce que cet animal broute les bourgeons des vignes. On dit aussi que ce dieu attela le premier les bœufs à la charrue; c'est pourquoi on lui met des cornes sur la tête, qui marquent et la force et la hardiesse qui est ordinaire aux ivrognes. On lui consacrait le lière, parce qu'on croit que par sa froideur naturelle il dissipe les fumées du vin.

Il portait une javeline entourée de pampre, qu'on appelle un Thyrse. Les femmes armées d'un pareil Thyrse, célébraient les fêtes de Bacchus avec des hurlemens et les cheveux épars. Ces fêtes s'appellaient *Trieterica*, parce qu'elles revenaient tous les trois ans, et on les appellait *Orgia*, à cause de la fureur avec laquelle ces Bacchantes couvertes de peaux de tigres et de panthères, et quelquefois armées de flambeaux, couraient par des montagnes inaccessibles, et surtout dans la Thrace. Outre les noms dont nous venons de parler, on donne encore à Bacchus celui de *Dionysius* ou *Dionysus*, de Jupiter son père, et de la ville de Nysa, où il régna; ou des Nymphes de Nysa, par lesquelles il fut élevé. Chez les Latins on l'appellait ordinairement *Liber*, parce qu'il n'y a rien de plus libre, rien de plus exempt de chagrin qu'un homme qui a bu : le mot grec *Lycus* répond à ce nom. Delà ses fêtes s'appellaient *Diony-*

sia chez les Grecs, et *Liberalia* ou *Bacchanalia* chez les Latins. On en célebrait de singulières dans les villages de l'Attique, qu'on nommait *Ascolia;* ce mot grec signifie une outre. On mettait donc dans une prairie des peaux de bouc enflées et frottées d'huile; les villageois sautaient dessus avec un seul pied, car ils avaient l'autre levé et suspendu en l'air : ceux qui se laissaient tomber (ce que les Romains, qui dans la suite imitèrent ces fêtes, ont proprement appellé, tomber sur le nez), servaient de jouet et de divertissement à l'assemblée champêtre. Il y en a qui prétendent que Nembrod nous a été représenté en la personne de Bacchus, lequel Nembrod est appellé en hébreu *Barchus*, c'est-à-dire, fils de Chus. Les hébreux veulent qu'il ait figuré Moïse, et ils allèguent plusieurs choses, que les poëtes ont attribuées à Bacchus, qui conviennent tout-à-fait à Moïse. Ils pensent aussi que Noé, qui planta

le premier la vigne, qui enseigna à faire le vin, ou qui en rétablit l'invention, nous a été dépeint en lui. Voici comme ils expliquent ce que les poëtes disent de Bacchus; savoir, qu'il fut élevé par les Naïades, nymphes qui président aux fontaines, pour nous apprendre à tremper le vin. On le dépeint toujours avec un visage d'enfant, parce que les gens ivres ressemblent fort à des enfans : on le représente nud, parce qu'un homme ivre ne garde aucun secret : on lui donne des furieux pour compagnons, on attèle des tigres à son char, parce que le vin ayant une fois secoué le joug de la raison, excite la colère et la fureur dans les intempérans, et les rend semblables à des bêtes.

MERCURE.

Mercure, fils de Maïa, fille d'Atlas, fut l'interprete et le messager de Jupiter et des autres dieux; il avait des aîles à la tête et aux pieds pour être plus prompt à exécuter

les ordres des dieux; il avait un caducée à la main. On raconte de lui qu'ayant trouvé un jour deux serpens qui se battaient, il les sépara en mettant entre deux la baguette qu'il tenait à la main. Delà vient qu'il portait une grande baguette entourée de deux serpens, et que son caducée était le simbole de la paix et de l'alliance. Parce que Mercure était le ministre et le messager des dieux, on lui donna le nom de *Camillus*, que les anciens avaient coutume de donner aux valets, et surtout à ceux qui servaient aux sacrifices. Il tira son nom de Mercure, des marchandises et du négoce auquel il présidait. Le second emploi de Mercure était de conduire les ames des morts aux enfers, et de les en retirer quand il était nécessaire. Le troisième, de favoriser les voleurs. Il excellait aussi dans la lutte et dans l'éloquence, et souvent on le dépeignait avec des chaînes d'or sortant de sa bouche, avec lesquelles

il attachait ceux qui l'écoutaient. C'est ce qui l'a fait appeller *Hermès* chez les Grecs. On plaçait à Rome ses statues dans les carrefours et dans les places publiques pour montrer les chemins : elles n'avaient ni pieds ni mains, et on les appellait *Hermæ*. Les mêmes Romains avaient coutume de joindre ensemble les statues de Mercure et de Minerve, et de les poser sur le même piedestal; on les appellait souvent *Hurmatenas;* ils plaçaient de même celles de Cupidon et de Mercure, et on leur donnait le nom d'*Hermerotes*.

VÉNUS.

Dioné fut mère de Vénus, qui eut pour fils Cupidon : elle eut aussi Priape, qui présidait aux jardins, Hymenée qui présidait aux noces, enfin elle eut Énée; ses filles sont les Charites, ou les trois Graces Aglaïa, Thalia et Euphrosine. Vénus était principalement honorée à Amathus, à Paphos et à Cythère. Les savans

croient qu'Astarté, déesse des Sydoniens, est la même que Vénus, à laquelle on donne quelquefois pour compagnie, Suada, déesse de l'éloquence, appellée Pitho. Le char de Vénus était traîné par des colombes, des cygnes, ou des moineaux; elle passait pour la déesse de l'impudicité, afin que les malheureux mortels n'eussent point de honte de se vautrer dans la boue des plaisirs, quand ils auraient des dieux pour guides, et pour les exciter à ces actions détestables.

NEPTUNE.

Neptune, frère de Jupiter, eut en partage l'empire de la mer. Il avait pour sceptre un trident : une grande coquille pour char : et pour chevaux, les *Hippocampi*, ou chevaux marins, qui n'avaient que deux pieds, et la partie inférieure du corps se terminait en queue de poisson : il avait pour gardes les Tritons. Sa femme fut Amphitrite, et ses filles les Harpies. Océan, fils de Neptune,

père des fleuves, épousa Thétis, dont il eut Nerée et Doris : de Nerée et de Doris vinrent les Nymphes, dont les unes s'appellaient Néréides, qui présidaient à la mer : d'autres Naïades, qui avaient soin des fontaines et des fleuves : et les autres Napées, Dryades et Hamadryades, qui avaient l'intendance des forêts et des prés. Thétis, femme de Pelée, fut célèbre parmi les Néréides. Océan avait aussi un fils appellé Prothée, qui était berger de Neptune, et qui gardait ses veaux marins ; les Latins l'appellaient *Vertumnus*, parce qu'il prenait toutes sortes de formes. Parmi les divinités de la mer, on comptait Glaucus, Ino et Melicerte son fils. Ovide nous explique de quelle manière Glaucus fut honoré de la divinité. Ino fut mariée à Athamas, roi de Thèbes, lequel Junon dans sa colère rendit furieux ; ce qui porta ce prince à vouloir tuer sa femme : Ino voulant éviter sa fureur, se précipita dans la mer avec

son fils Melicerte. Neptune, touché de compassion de leur malheur commun, les fit dieux de la mer; il donna à Ino le nom de Leucothea, et à Melicerte, celui de Palémon. Entre les dieux marins, on ne doit pas oublier Éole, qui est l'arbitre et le maître des vents. On place son palais et la prison des vents, proche la Sicile, dans les îles Éoliennes, dans un petit détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. Les poëtes supposent deux monstres marins; savoir, Sylla et Charybde. Les Syrènes résidaient dans le même détroit de Sicile; elles jetaient les passagers sur des bancs de sable et des syrtes, après les avoir attirés par la douceur de leur chant.

PLUTON.

Pluton eut pour femme Proserpine, fille de Cérès. Il fut obligé de l'enlever, parce qu'il ne trouvait aucune déesse qui voulût épouser le maître d'un royaume si affreux. Les fleuves des enfers sont l'Acheron,

le Cocyte et le Phlegéton : le marais est le Styx : le portier est Cerbère, qui est un chien à trois têtes : le batelier Caron, qui est un vieillard inexorable : les bourreaux sont les trois furies, Alecton, Megère et Tisiphone, armées de fouets et de flambeaux : les servantes de Pluton sont les trois Parques, Clotho, Lachesis et Atropos : c'étaient elles qui tenaient la fatale quenouille garnie de laine, tantôt noire, tantôt blanche, dont elles faisaient un fil, qui n'était pas plutôt coupé, qu'il fallait mourir. Les ames des morts, que Caron passait, étaient conduites par Mercure chez les juges Eacus, Minos et Rhadamante, qui après avoir examiné la vie d'un chacun, envoyaient les bons aux champs Elysiens, et jetaient les méchans dans le Tartare; Ovide décrit leurs peines et les noms des fameux scélérats.

Enfin les ames qu'on avait envoyées aux champs Élisées, en étaient rap-

pelées après un certain nombre d'années, et passaient dans d'autres corps pour commencer une nouvelle vie ; mais avant que de quitter ces campagnes heureuses, elles buvaient de l'eau du fleuve Léthé, qui leur faisait oublier tout le passé. Les morts, dont les corps n'avaient pas reçu la sépulture, erraient cent ans sur le rivage du Styx, et ce tems étant fini, Caron les passait. Pluton avait trois noms remarquables sur tous les autres : on l'appelait *Orcus*, comme qui dirait *Urgus* ou *Uragus*, parce qu'il contraignait tout le monde à mourir : on l'appelait *Februus*, de l'ancien verbe *februo*, qui signifie nettoyer, purifier, parce que dans les cérémonies funèbres on faisait beaucoup de lustrations et de purifications. On faisait quelques sacrifices particuliers à Pluton, qui pour cette raison étaient appelés *Februa* ; c'est delà aussi qu'est venu le nom du mois de février, mois dans lequel on offrait ces sacrifices. Le nom de

Pluton vient d'un mot grec, qui signifie les richesses, parce que la sage providence de la nature a enfoui dans les entrailles de la terre, et l'or et les autres métaux, afin qu'ils fussent cachés: elle les a même approchés des enfers, et les a soumis à l'empire de Pluton, à ce que disent les poëtes, qui cependant ont donné un dieu particulier aux richesses, appelé Plutus, ministre de Pluton: ils font ce dieu boiteux, parce que les richesses ne viennent que lentement: ils le dépeignent aveugle, parce que souvent les richesses tombent à ceux qui ne les méritent pas.

Pan, Faune, les Satyres, etc.

Comme le ciel et l'enfer avaient leurs divinités particulières, la terre en avait aussi quelques-unes qui lui étaient propres. Pan et Palès tenaient le premier rang parmi les dieux champêtres. Pan, fils de Mercure, avait la tête et les pieds d'un bouc; il en portait aussi et la barbe

et les cornes : les satyres qui l'accompagnaient avaient la même figure : il avait aussi à sa suite Sylvain, qui présidait aux forêts. On le révérait principalement dans l'Arcadie. Au mois de février, les romains célébraient en son honneur les Lupercales, pendant lesquelles les luperciens, prêtres de Pan, couraient tout nuds dans tous les quartiers de la ville. Pan, selon la signification du mot grec, et les témoignages de Servius, était le symbole de l'univers, où les hommes sont mêlés avec les bêtes : c'est pourquoi il avait par en haut la figure d'un homme, et par en bas celle d'une bête. Il portait une flûte, pour marquer l'harmonie des parties du monde jointes ensemble par un arrangement merveilleux. Pausanias raconte que, comme les gaulois, qui parcouraient toute la grèce sous la conduite de Brennus, se disposaient à piller le temple de Delphes, ils furent tout-à-coup si épouvantés de la figure de Pan, qu'ils

prirent tous la fuite : il est arrivé delà qu'on a appellé *terreur panique*, une peur sans sujet. Palès était invoquée par les bergers : on la croyait la même que Cybelle : sur la fin du mois d'avril, on célébrait ses fêtes appelées *Palilia*. Parmi les dieux champêtres on comptait aussi Faune, fils de Picus, roi des latins, parce qu'il avait enseigné aux hommes plusieurs choses qui regardaient l'agriculture.

Pomone avait l'intendance des fruits, et Flore ou Chloris avait celle des fleurs : les jeux qu'on célébrait en l'honneur de cette déesse, s'appelaient floraux, on les publiait à son de trompe. Outre cela, on attribuait des divinités particulières aux fontaines, aux fleuves, aux maisons et aux hommes. Les dieux domestiques s'appelaient Lares ou Pénates; les Lares présidaient aussi aux rues et aux chemins publics, c'est pourquoi on les honorait dans les rues et dans les carrefours, et on donnait le

nom de *Compitalitia* aux fêtes qu'on célébrait en leur honneur : alors on suspendait dans les carrefours des statues d'hommes faites de laine, comme si elles eussent été des victimes d'expiations, et on priait les dieux Lares de tourner leur colère contre ces sortes de figures, et de faire tomber sur elles les châtimens que les hommes mêmes avaient mérités. Quand les enfans quittaient les petites bulles qu'ils portaient au cou, ils les offraient aux dieux Lares : on leur consacrait le chien, animal domestique et fidèle : ils étaient même vêtus d'une peau de chien : l'endroit de la maison où étaient les Lares, s'appelait *Lararium*. On leur donnait aussi le nom de *Præstites*, à cause qu'ils procuraient aux familles beaucoup de commodités. La divinité particulière de chaque homme se nommait génie, et on croyait qu'il naissait et qu'il mourait avec chacun. On distinguait deux génies, l'un blanc et heureux ; l'autre noir et de

mauvais augure : si ce dernier venait à l'emporter sur le blanc, il accablait l'infortuné mortel de toutes sortes de disgraces. On appelait Junon, les génies des femmes. Le serpent était consacré au génie. La fortune conduisait, comme le gouvernail des affaires humaines : c'était une déesse aveugle postée sur une roue qui tourne toujours, et qui n'est constante que dans son inconstance. On lui faisait beaucoup de prières, et on trouve plusieurs temples bâtis en son honneur, sous différens noms. Si quelqu'un abusait de la fortune lorsqu'elle lui était propice et favorable, Némésis ne manquait pas de le châtier : elle punissait aussi les indignes et les ingrats. Ce nom lui fut donné d'un mot grec, qui signifie *distribuer*, parce qu'elle distribuait en quelque sorte, à chacun les peines et les récompenses : on trouve aussi qu'elle a été appelée Adrastée, ou d'Adraste, roi d'Argos, qui lui dressa le premier un autel, ou parce que per-

sonne ne pouvait lui échapper, comme signifie le mot grec. On l'honorait sur-tout à Rhamnus, qui est une bourgade de l'Attique, dont elle est appelée Rhamnusia chez les poëtes. On la représentait avec des aîles, pour marquer la promptitude des peines qui suivent de près les scélérats. On la peignait placée sur une roue, pour marquer la vicissitude avec laquelle les punitions répondent et succèdent aux crimes. On mettait aussi au nombre des dieux la nuit et le sommeil ou Morphée. Momus, qui était fils de l'un et de l'autre, présidait au jeu et à la raillerie.

On voyait aussi des temples bâtis à différens monstres de crimes et aux maladies, comme à l'envie, à la tromperie, à la calomnie, à la discorde, à la fureur, à la fièvre, à la peur, à la pauvreté, à la nécessité et à la tempête. Ce qui était un peu plus raisonnable, c'est qu'on rendait aussi les honneurs divins aux vertus, à la fidélité, à la justice ou Astrée, à la

piété, à la pudeur, à la concorde, à la vérité, à la santé, à la liberté, à la paix et enfin au silence, auquel Harpocrate présidait chez les égyptiens, et Sigalion chez les grecs. L'un et l'autre étaient dépeints avec un doigt appliqué sur les lèvres, comme pour imposer silence. Le pêcher était consacré à Harpocrate, parce que les feuilles de cet arbre ont la forme d'une langue, et son fruit la figure d'un cœur. Chez les égyptiens, Angéronia passait pour la déesse qui présidait au silence, et sa statue paraissait la bouche bandée et cachetée.

FIN.